

41^e Foire
Internationale
Bruxelles
20 avril - 1 mai 1968

ALIMENTATION — DROGUERIE — EQUIPEMENT MENAGER — HOME — BATIMENT — CHAUFFAGE, SANITAIRE,
CUISINE — MACHINES ET OUTILLAGE — BUREAU — ENFANT — MODE — PHOTOGRAPHIE,
CINEMA ET ARTS GRAPHIQUES — PAVILLONS OFFICIELS BELGES ET ETRANGERS

Palais du Centenaire - Bruxelles 2 - Téléphone 78.48.60 - Télex 23643

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction: Maurice-Alfred Duwaerts
Rédaction: Yves Boyen
Présentation: Georges Van Assel
Administration: Rosa Spitaels
Imprimerie: Snoeck-Ducaju & Fils
Photogravure: Lemaire Frères
Couverture: le Berrurier

Prix du numéro: 30 F. Cotisation: 150 F. Etranger: 170 F.
Siège: 4, rue Saint-Jean, à Bruxelles 1.
Tél.: (02) 13.07.50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.15 h.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours
fériés. - C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant:
3857.76.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de
leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het
tijdschrift „Brabant“, die ook tweemaandelijks verschijnt
en originele artikels bevat die zowel de culturele, econo-
mische en sociale uitzichten van onze provincie belichten
als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimo-
nium.

Les lecteurs désireux de souscrire un abonnement com-
biné (éditions française et néerlandaise) sont priés de
verser la somme de 250 F (pour l'étranger: 290 F) au
C.C.P.: 3857.76.

SOMMAIRE

2 - 1968

Petite suite brabançonne, par Robert de Saint-Guidon	2
Saintes, par Joseph Delmelle	4
Printemps dans le Hageland, par Yvonne du Jacquier	8
Boniface de Bruxelles, par C. Derie du Bruncquez	13
Le drossard de Brabant, par Fernand Maqua	18
Evasion à Ways, par Jean Cette	24
Les quartiers de Stalle et du Vossegat à Uccle, par † Henri Crokaert	28
Le 300 ^e anniversaire du rattachement de Lille à la France, par Maurice Duwaerts	38
Au cœur du Hageland, par Yves Boyen	49

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Saintes: Michel Delmelle; Printemps dans le Hageland: Georges de Sutter, Albert Hanse et Hubert Depoortere; Boniface de Bruxelles: Hubert Depoortere; Drossard de Brabant: Fernand Maqua et Musée Communal de Bruxelles; Evasion à Ways: Michel Delmelle, Georges de Sutter et Cromagnon; Quartiers de Stalle et du Vossegat: Henri Crokaert, Archives communales d'Uccle, illustrations de Henri Quittelier; Le 300^e anniversaire du rattachement de Lille à la France: Malaisy et Studio Géronal; Au cœur du Hageland: Georges de Sutter et Archives communales d'Aarschot.

Couverture: La Ferme du Châtelet à Marbais (Photo: le Berrurier).

Petite Suite Brabançonne

1

*Le ciel verni de La Havane
a faim des longs soirs brabançons,
des peupliers et des platanes,
de la pluie et de sa chanson.*

*Ce n'est plus Paris qui me hante
et ni les quais de Rotterdam,
mais l'heure souriante et lente
où s'étouffait le bruit d'un tram,*

*mais le caressant crépuscule
qui venait à pas de velours
éteindre la voix des pendules,
éveiller celle des faubourgs,*

*mais la lumière un peu diffuse
d'un soir vaporeux de printemps
lorsque le dormeur se refuse
encore au songe qui l'attend.*

*Le sang comme la mer reflue
- mais la mer revient, le sang: non.
La nuit forcera l'avenue.
Nous resterons des vagabonds.*



2

*Je suis de ce pays de brouillard et de pluie
que délaissent l'hiver des triangles d'oiseaux;
je suis de ce pays dessiné de canaux,
je suis de ce pays savant comme une fille.*

*Il me mord, il m'agrippe, il me cerne, il me tient;
il est mon ange gris qui sait plus d'un langage,
et je me donne à lui comme ces enfants sages
qu'une grand'mère mène au square par la main.*

*Mon pays! Mon damier de bois et de prairies,
mes chansons alternant leur neige et leur soleil,
mon pays bourdonnant comme un essaim d'abeilles,
mon pays jean-qui-geint, mon pays jean-qui-rit,*



*les oiseaux qui s'en vont vers la mer magnétique
en vain mêlent leurs vols au ciel qui les poursuit:
il n'est pas d'autre nuit si fraîche que ta nuit,
tu sourds en moi, tu es ma faim et ma musique.*

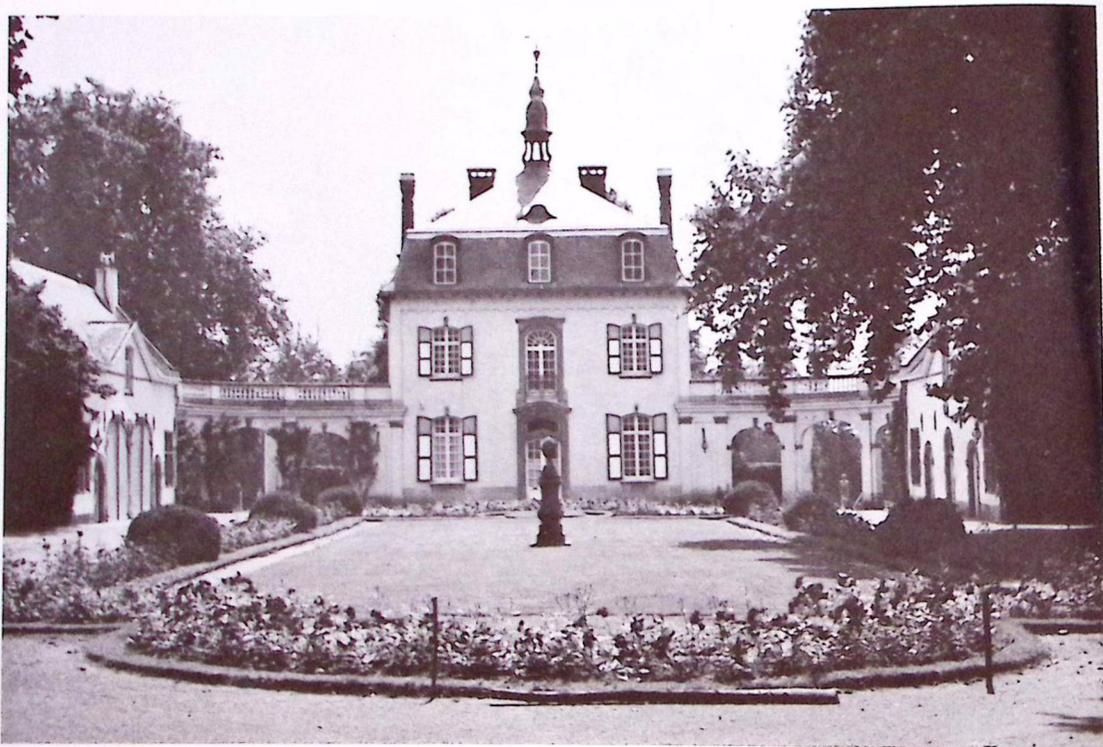
*Je suis de ce pays de brouillard et de vent,
j'en suis par tout l'amour trop lourd pour qu'on le dise;
je suis de ce pays où l'horizon s'enlise,
où les nuages font la queue infiniment;*

*et quand je songe enfin aux villes étalées
qui m'attendent là-bas sur leurs rivages bleus,
je sens un vieux pays qui sème sous mes yeux
l'un peu triste chanson de ses cloches fêlées.*

Robert de SAINT-GUIDON
La Havane-Bruxelles 1959

Tel est le beau village de Saintes

par Joseph DELMELLE



A Saintes, un délicieux petit château Louis XV.

D'une région linguistique à l'autre, le Brabant garde le même visage de douceur et de santé. Les paysages se succèdent harmonieusement, sans heurt. La nature est plus sage que les hommes qui feraient bien d'entendre ses leçons.

Au-delà de Lembeek, venant de Hal, nous abordons Saintes, premier village francophone à la lisière duquel veille un imposant moulin à vent qui est parmi les plus beaux de la province. Bénissant l'horizon de ses hautes ailes en croix, lui-même est gardé par un petit chien qui, conscient de son rôle de sentinelle, aboie consciencieusement à

notre approche. Toutefois, il ne quitte pas son poste de vigie. Il se contente de donner de la voix et d'agiter sa queue d'une façon qui, sans doute, doit signifier que les importuns ne sont pas désirés et que nous n'avons qu'à passer notre chemin.

Très caractéristique et — fait à signaler car exceptionnel — toujours en activité, le moulin de Saintes est parfois appelé « de Hondzocht », parce qu'il est plus proche du hameau ainsi appelé — et qui se situe sur le territoire de la commune voisine, qui est flamande — que de Saintes même, et, de temps à autre, « de Lebacq » ou « de Labaque », du

nom d'une ferme proche. Il occupe une des principales éminences du Brabant du sud-ouest, étant planté à l'altitude de 87 mètres. Et, bien entendu, il a toute une histoire, il a été témoin du passage des armées et de la vie quotidienne des champs. Et combien de camions et d'autos ne voit-il pas passer, tant dans la direction de Hal et de la capitale que dans la direction du Hainaut?

Ce moulin existe depuis plus de quatre siècles. Il a été édifié dans les premières années du XVI^e siècle et est donc contemporain de Charles Quint. Il n'a jamais failli à sa mission mais, il y a

quelques décennies, son propriétaire l'a doté d'un moteur. Autrefois, il était tributaire, pour son travail, du vent. Mais le vent, comme l'esprit, souffle où il veut. Il a ses caprices, ses humeurs, ses moments de dépression. Toutefois, bien que pourvu d'un moteur, le moulin-tour, dont la maçonnerie demeure des plus solides, a conservé ses grandes ailes. Ses grandes ailes figées, immobiles, tournées vers la campagne, vers la terre hennuyère...

A la limite de la commune, c'est ce moulin blanc, qui aurait besoin d'être rebadigeonné, qui nous accueille à Saintes. A Saintes dont le nom vient sans doute du latin « Sanctas », c'est-à-dire « Les saintes » avec peut-être, sous-entendu, le mot « reliques »... Dans le cas présent, les toponymistes paraissent bien avoir raison. Saintes, en effet, détient des reliques, celles de sainte Renelde.

Qui donc était sainte Renelde, invoquée contre les maux de dents? Sœur de sainte Gudule et d'autres canonisés appelés Adlebert et Emebert ou Emebertus, elle était la fille de Wilger et Amelberga qui, d'origine franque, possédaient sans doute leur demeure à Hamme où, croit-on, Gudule aurait été enterrée. Mais, en dépit de toutes les recherches, aucun fait matériel n'est venu confirmer cette supposition. On n'a pas trouvé de traces du tombeau de sainte Gudule à Hamme!

Comme sa sœur, Renelde aurait passé son enfance à Hamme. A-t-elle été guidée comme Gudule, sur les chemins de la foi, par Gertrude, abbesse de Nivelles? La chose n'est pas impossible. Ses parents, qui disposaient — assurément — de revenus assez importants, pouvaient assurément se permettre de la mettre... en pension. Ferme dans ses convictions religieuses, Renelde, ne voulant pas renier ses croyances, aurait été martyrisée en compagnie de



De haut en bas: L'église, la fontaine de Sainte-Renelde et le moulin de Saintes.

deux de ses compagnons, Grunwald et Gangulphe qui, eux aussi, ont été portés sur les autels.

Au demeurant, si vous désirez en savoir plus long sur Renelde, il suffit d'interroger certains habitants de Saintes ou de prendre connaissance de tel ou tel document. On peut voir, dans l'église du village, ainsi que notre ami Emile Poumon l'a signalé, « le tableau généalogique très détaillé de sa famille et un beau retable gothique racontant son existence ».

L'église de Saintes contient d'autres choses intéressantes et des œuvres d'art de grande valeur. Outre le retable auquel nous venons de faire allusion et que les connaisseurs attribuent à l'entourage du maître de Lombeek et datent du commencement du XVI^e siècle, il convient d'attirer l'attention du lecteur sur le maître-autel, qui date de l'époque Louis XV et a vraiment très grande allure; sur l'autel latéral, de style baroque, dédié à la Vierge et millésimé 1687; sur diverses statues de saints exécutées aux XVI^e et XVII^e siècles dans des ateliers bruxellois et sur les appliques de fer forgé décorant la porte du sanctuaire et paraissant remonter au XVI^e siècle. Mais on remarquera, plus spécialement encore, la ravissante statue en bois de sainte Renelde sculptée, vers 1500, par un disciple de Jean Borman. Et l'on s'attardera dans la chapelle dédiée à la patronne de l'endroit. C'est là que se trouve le très estimable retable dont il a déjà été question et, en outre, la châsse contenant des reliques de la sainte. Ornée de très belles figures d'apôtres en argent, cette châsse, qui a été fortement

restaurée en 1621, doit avoir été réalisée au XIV^e siècle. Certains auteurs citent l'année 1347. Ajoutons que la chapelle de Sainte Renelde flanque le côté méridional du chœur et est fermée par une remarquable grille, en fer forgé, battue en 1764.

L'église elle-même offre, sur le plan architectural, un évident intérêt. On a fait observer, non sans raison, qu'elle relève davantage de la tradition hennuyère que de la brabançonne. A ce sujet, il convient de rappeler qu'un large secteur de cette partie du Brabant a fait partie, jadis, du comté de Hainaut. Hal, avant d'être brabançonne, a été hennuyère. Et sa célèbre basilique mariale, elle aussi, offre des réminiscences typiquement hennuyères dans leur principe inspirant.

Le sanctuaire paroissial de Saintes, tel que nous le voyons, a sans doute succédé à un sanctuaire roman. On remarquera d'ailleurs que quelques éléments romans subsistent encore au croisillon septentrional et au chœur à chevet plat. Pour le reste, il faut signaler le voûtement en bardeaux de la nef et l'élégante, quoique massive, robustesse de la tour en pierres de taille. Comme l'édifice en gothique tertiaire, cette tour date de 1553. Elle est gardée, aux angles, par quatre tourelles rondes d'égale hauteur qui accusent sa parenté avec les églises appartenant à l'aire architecturale scaldéenne ayant, comme centre de rayonnement, Tournai où la cathédrale applique, mais avec une somptuosité plus monumentale, le même principe d'accolement et de soutènement. Rappelant donc maints clochers hennuyers, dont ceux de Flobecq et de Chièvres, celui de Saintes s'environne de quatre clochetons ou tourelles recouverts d'ardoises. Avec son couronnement, la tour rectangulaire de Saintes prend quelque peu une allure de donjon gothique.

C'est à Saintes que Renelde aurait subi le martyre. L'église du village, qui contient ses reliques et son image sculptée, n'est pas seule à nous parler de cette vierge particulièrement honorée le di-



Une chapelle à Saintes.

manche de la Trinité à la faveur d'une procession qui, prenant le départ dès le point du jour et ne réintégrant le sanctuaire qu'en fin d'après-midi après s'être promené longuement dans les campagnes, attire énormément de monde dont de nombreux cavaliers. Le souvenir de la sainte se perpétue aussi dans les champs où, à un kilomètre environ du centre de la localité, existe une fontaine dont l'eau est réputée miraculeuse. Un édicule signale son emplacement. Au centre d'une rotonde en maçonnerie et au-dessus d'une sorte de puits à margelle de pierre s'élève en pavois, soutenue par six colonnes de fer se terminant en volutes, une statue de sainte Renelde vêtue de la bure monastique et tenant de la dextre le bâton du pèlerin et de la senestre une besace et le livre ouvert des Évangiles. Le monument se dresse au milieu de prairies assez fangeuses mais un sentier, défendu par un tourniquet et s'amorçant en face de la ferme dite de Sainte-Renelde, permet d'y accéder aisément. Poursuivant sa course à tra-



Dans les champs, la fontaine miraculeuse de Sainte-Renelde.

vers prés, le sentier en question franchit un ruisseau appelé le Laubecq. Au-delà de la passerelle de fer surplombant l'eau, une chapelle a été érigée au siècle dernier. Sa niche est vide. Sur le socle, qui évoque les célèbres formes en caisse à violon du cimetière de Soignies, est apposée une plaque en marbre blanc signalant que l'on se trouve sur la propriété de la ferme de Sainte-Renelde, appartenant — à l'époque de la construction de la chapelle — à la famille De Rycke-Du Sart.

L'intérêt de Saintes, on peut le constater, est multiple. Il est même sanctionné par la Commission royale des Monuments et des Sites. Le moulin, en effet, est classé. Une même mesure de protection a été prise en ce qui concerne la tour de l'église Sainte-Renelde. Est également classé le splendide platane de la place de l'église. Planté en 1830, il est dénommé « Arbre de la Liberté » et aussi, parfois, « Arbre double de Saintes ». Pourquoi? Tout simplement parce que, il y a longtemps déjà, on a coupé une des branches maîtresses et que, sur la blessure cicatrisée, s'est installé un sureau. Grâce à ce sureau,

le superbe platane, qui est toujours en excellente santé, verdit avant son temps.

Le platane de Saintes, dont des racines sont pareilles à d'énormes biceps formant autour de son pied une ceinture de nœuds, pourrait servir de symbole au vieux village qui, bien que situé — en partie — sur la route très fréquentée qui relie Bruxelles à Tournai via Hal, Enghien et Ath, demeure fidèle à son passé et à ses traditions agricoles. Presque tout le territoire communal, qui s'étend au total sur près de seize cents hectares, est couvert de cultures et de pâturages. On y voit encore peiner de magnifiques chevaux de trait aux croupes rubéniennes, derniers représentants d'une race qui, pendant des siècles, fit la réputation des écuries locales. De petits chemins, dont la plupart n'ont plus été repavés depuis des dizaines d'années, s'en vont à l'aventure à travers la campagne et ses légers vallonnements. L'un d'eux s'éloigne vers Quenast où s'approfondissent d'immenses cratères de porphyre.

On ne peut oublier que le village de

Saintes, que d'aucuns appellent Sainte-Renelde et même Sainte-Renelle, possède aussi deux châteaux. On verra, à proximité et en contrebas de l'église, une délicieuse bâtisse de style Louis XV reliée, aux communs qui l'encadrent, par deux galeries à arcades et balustres. Le corps d'habitation, surmonté d'un gracieux campanile, est précédé d'un jardin remarquablement entretenu et fermé, du côté du chemin, par une admirable porte en fer forgé. L'autre château, celui de Wisbecq, a gardé son corps de logis avec ses grosses tours d'angle et sa ferme annexe. Tel est le beau village de Saintes qui, voici quelques années encore, faisait partie du canton de Hal, ce qui convenait à ses quelque 2.800 habitants. Sa quiétude n'est pas troublée par les querelles linguistiques et il continue à entretenir les meilleures relations avec ses voisins flamands. La nature enseigne la sagesse et l'on demeure, à Saintes, très près de la terre et très attentif aux saisons. Le Brabant garde partout le même visage de douceur et de santé. Et là-bas comme ici, c'est le même ciel qui surplombe les maisons.



**Printemps
dans
le
Hageland**

par Yvonne du JACQUIER
Conservateur de l'Hôtel Charlier

*« Et c'est le carnaval le plus exquis du monde
Sous les rameaux très gais qui se jettent, charmés,
Comme un tas de mignons confetti parfumés... » (1)*





Aerschot. De l'ancien béguinage, fondé en 1259, ne subsistent que ces maisonnettes d'une exceptionnelle pureté de lignes.

Le château historique de Horst et son cadre romantique.

C'EST ainsi qu'apparaît, au printemps, la région du Hageland circonscrite entre Louvain, Aerschot et Diest.

Si, depuis belle lurette, nous admirons les vergers de Saint-Trond, de Looz et des environs, même si quelques pédestriens suivent encore la vallée de la Zuen en avril, nous connaissons moins cette pointe avancée du Brabant, avec ses maisons nettes, ses villas souvent opulentes, ses bois de sapins, ses champs et surtout ses cultures de pêcheurs aux tons rose-pastel.

Il est souhaitable de faire l'excursion en voiture ou, mieux encore, pour les sportifs, en utilisant « la petite reine » qui fait sa réapparition aux beaux jours. Il n'est point question, en effet, de se limiter aux grandes routes. Des chemins vicinaux, des sentiers étroits et pleins d'imprévus se détachent des axes principaux comme autant d'appels tentateurs.

De ci, de là, des clochers se dressent vers le ciel de printemps où les nuages dévident leurs écheveaux blancs sur un fond de bleu tendre.

Il faut avoir l'esprit musardier, le goût de la découverte aimable.

Les surprises agréables guettent le promeneur: château de Horst (sur le territoire de Sint-Pieters-Rode), avec ses tours qui se mirent mélancoliquement dans les douves; vieilles fermes entre aperçues, villages délicieux, situés en retrait de la route et qui semblent s'être pelotonnés pour échapper au bruit infernal des moteurs. Nous pensons notamment à Wezemaal, type parfait de la bourgade, tapie à l'ombre de son clocher robuste et protecteur.

La plupart des automobilistes passent à cent mètres, sur une route « bien roulante » et qu'ils n'ont ni la curiosité, ni la fantaisie de quitter. Il est pourtant des cas où perdre du temps, c'est en gagner. Ainsi en va-t-il pour celui qui, virant brusquement à droite sur la chaussée qui relie Louvain à Aerschot, s'arrête quelques instants à Wezemaal. L'église, à cinq nefs, est vaste et bien entretenue; les murs bâtis en grande partie de moellons ferrugineux, ont été peints en blanc. Au premier abord, le visiteur en éprouve du regret. Il semble toutefois, que les restaurateurs n'ont pas eu tort; en effet, le sanctuaire a subi de tels remaniements que l'unité première en était altérée; il a paru, dès lors, qu'il valait mieux lui donner une teinte claire uniforme, sur laquelle les œuvres d'art se détachent parfaitement: statues en bois polychromes datant des XIIIe et XVe siècles, un émouvant Saint Job au pied duquel des fleurs simples achèvent d'exhaler leur parfum, chaire de vérité artistement sculptée et que soutient une statue équestre de Saint Martin.

Il faut contourner l'église pour atteindre la cure, ancien château-prieuré, où un curé esthète (on s'en était douté en visitant sa paroisse) a restauré la demeure avec patience, amour et compétence. Sous le porche, un calvaire en bois, sauvé des intempéries, accueille le visiteur et, dans le vaste jardin à demi-discipliné, des paons étalent leur traîne somptueuse, tandis que des cygnes voguent silencieusement sur l'eau des douves. Il n'est pas impossible que cette maison soit une survivance de l'abbaye du Parc des Dames où flotte

le souvenir de Sainte Catherine de Louvain.

Wezemaal! Petit havre de paix que l'on quitte à regret.

La compensation d'ailleurs se présente aussitôt, sous forme de pêcheurs roses plantés en lignes ou en quinconces. Quittant la voiture, on se promène à travers prairies et labours, par des chemins calmes. Coquetterie supplémentaire: souvent les arbres fruitiers sont plantés sur un terrain légèrement déclive, comme si l'on avait voulu les étaler plus adroitement aux yeux des passants.

Aerschot n'est pas loin et nous offre ses trésors:

— Eglise paroissiale Notre-Dame où les moellons de pierre ferrugineuse alternent avec des bandes de pierre blanche, formant ainsi un effet décoratif simple et harmonieux. On y verra un lustre en fer forgé datant de 1500, un jubé monumental, des stalles finement ouvrees, une Croix triomphale, une Adoration des Mages de de Crayer, la Statue miraculeuse de Notre-Dame, vénérée déjà il y a près de 400 ans, et surtout un tableau particulièrement célèbre « Le Pressoir Mystique » dû à un maître inconnu du XVIe siècle. Le panneau de chêne est composé de 33 planches verticales; il est divisé en huit. Il s'agit évidemment d'un tableau symbolique. Il a été restauré admirablement par les services de l'Institut royal du Patrimoine artistique et justifierait, à lui seul, une visite à Aerschot;

— Maisons vénérables aux lignes simples, à découvrir au gré de la promenade;

— Béguinage: la guerre a passé par là

et de l'ancien enclos, il ne reste que deux maisons. Toutefois, la municipalité et la commission d'assistance publique ont su respecter le site: sur le terrain déblayé, on a tracé des jardins qu'entourent des maisonnettes basses, dans le style habituel des béguinages, mais dotées de tout le confort moderne; ces demeures abritent des vieillards et constituent, en sorte, non un hospice, mais un refuge intime, où les retraités d'Aerschot peuvent couler des jours heureux, dans un cadre de verdure et de fleurs.

Nous ne saurions trop louer les administrations qui, comme celle d'Aerschot, savent tirer parti de ce que le temps et les guerres ont bien voulu leur laisser; au lieu de déshonorer nos sites par des bâtiments sans âme, elles s'efforcent — tout en donnant le confort indispensable — de garder les normes de nos styles et de nos modes de vie. — Eglise du Christ-Roi. D'allure très moderne, elle est située en dehors des quartiers traditionnels et ne gâche donc pas son environnement. Elle ne manque d'ailleurs pas d'élégance. L'architecte Gabriels a fait appel au créateur Nevens et au maître-verrier Mortier qui ont employé la technique des vitraux aux coloris chauds enchâssés directement dans le béton. Lorsque le soleil luit, l'effet est saisissant.

Si l'on fut matinal, rien n'empêche de terminer la journée en faisant un petit détour par Diest, Diest qui fut ville drapière opulente, avec ses corps de métiers, ses chambres de rhétorique, ses milices et le donjon qui la dominait. Les guerres ne l'ont pas épargnée; elle dut subir les sévices alternativement



des Français et des Espagnols, le duc de Marlborough l'investit. Tous les uniformes européens passèrent par là et rançonnèrent la population.

De sa splendeur ancienne, Diest conserve de jolies maisons à pignons redantés, une église majestueuse en ogival secondaire, la halle aux draps, des coins pittoresques où clapotent et jabetent les eaux du Démer et du Zwartebek. Elle garde surtout un fort beau béguinage au porche Renaissance. L'église est en moellons ferrugineux coupés de pierre blanche. Son plafond en bois fut remplacé, au siècle dernier, par une voûte.

Les blanches cornettes tuyautées des béguines ont disparu. Il reste des couvents; malheureusement, la plupart des maisons sont occupées par des laïcs dont les moteurs pétéradants brisent le calme religieux qu'on voudrait voir régner dans cet enclos. Il faudrait assez peu de chose (quelques restaurations) pour qu'il retrouve tout son charme d'antan. Il faudrait surtout, qu'imitant sa voisine Aerschot, la ville de Diest le rende à sa destination première en y abritant de vieilles Diestoises qui seraient heureuses, nous n'en doutons pas, d'y trouver un logis plus intime que les vastes homes de repos.

On ne dira et redira jamais assez toute la sollicitude que méritent nos béguinages. On oublie trop souvent que notre pays est le seul à en posséder encore. Puisse-t-on en arrêter la dégradation; la présence de femmes retraitées les feraient revivre sans leur enlever le calme ouaté qui est leur apanage. Et, pour terminer cette journée dans le Hageland, on retrouvera, au retour, de part et d'autre de la route, « les mignons confetti parfumés » des pêcheurs en fleurs.

(1) Adolphe Hardy.

Cinq rues, des façades lumineuses, des ornements plantureux tel est le Béguinage de Diest.



Boniface de Bruxelles



par C. DERIE DU BRUNCQUEZ

LORSQUE, vers 1920, j'eus le plaisir et le rare honneur de parcourir à fond le Palais Archiépiscopal de Malines et d'y être reçu par le maître des lieux, notre grand Cardinal Mercier, j'y appris pas mal de choses intéressantes. Entre autres, je pus y examiner la mitre — sous globe, bien entendu — de cet enfant de Bruxelles qui naquit au XIIe siècle chez les Clutinc, habitant le Cantersteen, et devenu : Saint Boniface. Quelques lustres plus tard, à l'église de Notre-Dame de la Cambre je m'ar-

rêtai devant une châsse, contenant des reliques de Boniface de Bruxelles. (1) Par après, au cours de recherches, je constatai pas mal de contradictions au sujet de la châsse et de son lieu de séjour actuel. Je pense y avoir réussi en vous faisant part du résultat de mes investigations. Ce Brabançon, qui reçut l'ordination sacerdotale du diocèse de Cambrai, dont Bruxelles dépendait à l'époque, est passé dans l'éternité à l'Abbaye de la Cambre. La plupart du temps, l'histoire d'une

Eglise Notre-Dame de la Cambre : L'exquise statuette du bienheureux couronnant la châsse de saint Boniface.

abbaye est liée aux événements, pour ne pas dire catastrophes, qui en marquent les différentes époques. Incendies, pillages ou vétusté obligent bien des fois à démolir et reconstruire. C'est ainsi qu'il ne reste rien des constructions érigées par la fondatrice.(2) La partie la plus ancienne de l'église est l'ancienne sacristie, aujourd'hui aménagée en chapelle dédiée au Saint



Sacrement. Ensuite, on peut citer l'église proprement dite, qui présente tous les caractères du style formant transition entre le gothique rayonnant et le gothique flamboyant.

La façade ne manque pas de cachet avec son gâble orné de feuilles de chou frisé. Le porche toutefois est d'édification plus récente; il fut aménagé au cours du XVIIIe siècle, lors de la restauration de l'abbaye. Elevé en pierre de taille, il est garni de colonnes, chapiteaux corinthiens, niches Renaissance et fronton brisé.

Au-dessus du porche s'ouvre une fenêtre ogivale de belle allure surmontée d'un ornement en ogive sculpté et ser-

vant d'encadrement à des niches occupées, de nos jours, par les copies de statues très mutilées, datant de la fin du XIVe siècle et qui sont conservées, aujourd'hui, dans le cloître.

Au sommet de l'entrée principale figure l'écusson de la baronne Snoy, la 41e et dernière abbesse de la Cambre.

L'église se compose d'une seule nef d'une rare sveltesse. Les superbes poutres polychromes, qui soutiennent le plafond, sont celles qui furent placées du temps de la restauration de l'église qui suivit les graves troubles religieux de la fin du XVIe siècle. Elles sont ornées de versets à la louange de la Vierge.

La voûte, en plâtre, de style Louis XIV, qui, il n'y a guère, couvrait encore la nef, a été démolie en raison de son état de délabrement très avancé.

Le vaisseau du temple mesure 55 m. 50 de long sur 11 m. 50 de large. Cette longueur énorme et sa proportion avec la largeur feraient supposer qu'il devait être complété par des nefs latérales.

Le mobilier est moderne et comprend, notamment, un émouvant Chemin de Croix, réalisé en 1938, par Anto Carte. Jadis, le maître-autel, de style Renaissance, était orné de quatre belles statues en marbre blanc, représentant les évangélistes et qui eurent le



Les vitraux de la Chapelle de Saint-Boniface à la Cambre relatent des épisodes de la vie du saint évêque de Lausanne; ils sont l'œuvre de Navez (1928).

don d'émerveiller Sanderus, et d'un tableau de Gaspard de Crayer, d'une composition très adroite. Charles Quint avait fait don à l'église de deux magnifiques verrières, dont l'une était ornée de ses armes. Albert et Isabelle et d'autres princes y avaient aussi fait placer de beaux vitraux.

Il est temps de revenir à notre enfant de Bruxelles: Boniface, fils de l'orfèvre Clutinc du Cantersteen.

Il ne m'est pas difficile de me rappeler du quartier de la rue de l'Impératrice, disparu avec les travaux de la Jonction Nord-Midi et de revoir l'entrée des Impasses de la Pervenche et de l'Enfer, en face de la rue des Sols. Une demeure

à façade en gradins y était désignée comme étant la maison natale de Boniface.

C'est à l'école protégée par le duc de Brabant et que les Clutinc gratifièrent d'une donation importante à l'occasion de la naissance de leur fils que Boniface — il avait cinq ans à peine — apprit à écrire sur des tablettes de cire et à calculer sur les bouliers compteurs antiques. Des bouliers identiques nous aidèrent sérieusement pour nous apprendre nos premiers calculs.

Les événements de l'époque ne manquent pas de marquer le cerveau du jeune Boniface: Godefroid de Bouil-

lon (3), les Croisades, Richard Cœur de Lion l'impressionnent. La victoire française de Bouvines — près de Tournai — où l'Angleterre et l'Allemagne coalisées se font écraser, établissant en Europe une situation nouvelle, le surprend au cours de ses études à Paris où l'Université avait déjà sa renommée de par la qualité de ses professeurs et du nombre croissant de ses étudiants. Boniface y suivit les cours de la faculté de théologie. Au lieu de suivre ses condisciples au-delà des remparts et y chercher noise aux bourgeois (4), il préférait les bords de la Seine qui lui rappelaient ceux de sa modeste Senne de l'île Saint-Géry.



Deux des répliques des statues anciennes, ornant la façade de Notre-Dame de la Cambre.

Le cardinal de Gualo qu'il rencontra à Paris était fort étonné de ce que cet étudiant rangé et studieux n'avait pas encore reçu l'ordination. Celle-ci ne tarda plus et en sa qualité de Brabançon relevant du diocèse de Cambrai, il fut rappelé à Bruxelles où il devait constater que les Croisades avaient exercé une influence particulière sur les mœurs. Les ressources n'étaient pas opulentes pour le clergé de Sainte-Gudule qui était à la recherche constante de nouveaux revenus, Saint-Nicolas, Notre-Dame de la Chapelle et même Notre-Dame de la Cambre attirant pas mal de paroissiens. Malgré les objurgations et menaces de Boniface, les chanoines n'en continuaient pas moins à surveiller le clergé des paroisses ci-avant dénommées. C'est à ce moment qu'il reçut son nouvel ordre de transfert. Il repassa par Paris où les universitaires étaient en pleine effervescence contre l'ingérence épiscopale. Le pouvoir civil y mettra du sien, par la force, ce qui ne déplut guère à Cologne et à Oxford. Boniface fait sa valise et se voit confier la direction de l'Ecole catholique où Albert le Grand l'avait précédé comme lecteur. Il ne tarda pas à s'y imposer par sa ténacité et son esprit ouvert à toute nouveauté. Auprès de l'empereur il veille autant à la défense de la ville qu'à ses intérêts spirituels. On voit affluer à Cologne nombre de pèlerins où un autre Brabançon, Olivier, est fort apprécié et suivi comme orateur reli-

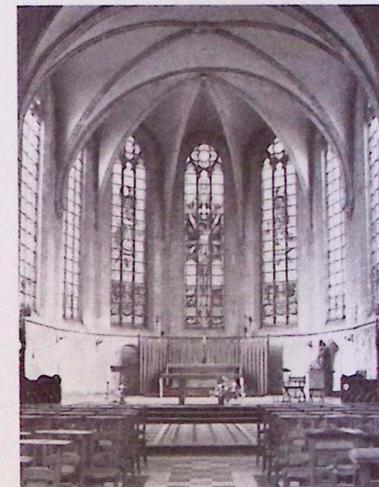
gieux. Ce dernier devint l'historiographe de la Ve Croisade. Pendant qu'il songe, de loin, aux nefs de Sainte-Gudule qui s'élèvent lentement, il reçoit trois cavaliers au couvent des Dominicains. Ceux-ci lui remettent la nouvelle que S.S. Grégoire IX l'appelle au siège épiscopal de Lausanne. Obligé de quitter la ville épiscopale à la suite de querelles intestines et se voyant poursuivi par Frédéric II, empereur d'Allemagne, dont il avait critiqué les actes, il vint se réfugier à la Cambre, au grand dam de Grégoire IX qui ne tint nullement à ce qu'il quittât Lausanne. De par sa dignité, il passera encore par Cambrai, Utrecht, Liège, où l'on compte sur ses relations permettant d'heureuses solutions à des problèmes difficiles. Séduit par l'oasis de verdure et la sérénité de la Cambre, il y vivra 18 ans pour s'y éteindre en 1260. (5) Il sera enterré à l'entrée du chœur abbatial sous un beau mausolée. Après l'incendie provoqué par les luttes religieuses qui ensanglantèrent le pays, le tombeau fut détruit. On retrouva cependant les ossements qui furent mis dans une châsse ainsi que quelques ornements sacerdotaux. Cette châsse, exécutée vers 1668 (6) sur l'ordre de l'abbesse Françoise d'Alsace-Boussu, fut transférée à certain moment à l'église de Notre-Dame de la Chapelle et retourna cependant, en 1934, à l'abbaye de la Cambre où elle se trouve au-dessus de l'autel de saint Boniface, dans le bras du transept jadis isolé du reste de l'abbaye et qui devait servir de chapelle paroissiale pour les

laïcs. En forme de sarcophage en bois, imitant l'écaille, elle contient des reliques du saint. Une plaque d'argent délicatement ouvragée et ajourée recouvre un cristal au travers duquel on peut apercevoir les ossements. Au centre, l'écusson de l'abbesse Françoise d'Alsace-Boussu. Deux vitraux sont à y admirer : ils retracent la vie des deux saints de la Cambre : saint Boniface et sainte Alice. En 1850, à l'église de Notre-Dame de la Chapelle, on a remplacé la châsse par une autre beaucoup plus grande mais de la même forme que la première. On peut la voir dans le collatéral gauche. Elle fut exécutée par le sculpteur liégeois Buckens. Le dessin est de l'architecte Balat. Elle est en sapin la-

qué noir, rehaussée de figures et ornements en cuivre doré. En haut, l'effigie du saint, couché sur un lit de parade. Des reliques importantes du saint sont également conservées dans cette châsse.

De sorte que Notre-Dame de la Cambre et Notre-Dame de la Chapelle possèdent toutes deux de précieuses reliques de saint Boniface, né bruxellois.

- (1) C'est ainsi qu'on l'appelait à l'étranger.
- (2) Gisèle, appuyée par le duc de Brabant, Henri I, et l'évêque de Cambrai, Camera Beatae Mariae, fonda le moutier, en 1196-1197, et adopta la règle de l'Ordre de Cîteaux.
- (3) Appelé parfois Godefroy IV de Boulogne.
- (4) Ce qui n'a pas changé de nos jours.
- (5) 1260, d'après certains auteurs.
- (6) 1660, d'après d'autres dont G. Des Marez.



Le chœur de l'église Notre-Dame de la Cambre a gardé noble allure.



Eglise Notre-Dame de la Chapelle : Détail de la châsse de saint Boniface; on y voit le bienheureux couché sur un lit de parade.



Le drossard de Brabant

par le Capitaine-commandant
Fernand MAQUA

Un précurseur de la Gendarmerie

Certes la loi du 28 germinal an VI (1) et le règlement du 15 janvier 1815 (2) constituent des jalons importants de l'histoire de notre corps d'élite. Mais dès que l'on franchit la période d'activité de la grande balayeuse, celle qui fit table rase des institutions de l'Ancien Régime, est-il encore bien indiqué de s'enfoncer outre mesure dans le passé des puissances voisines pour y rechercher l'origine des traditions de la Gendarmerie belge? En effet, nos ancêtres des époques bourguignonne, espagnole et autrichienne nous ont laissé une abondante documentation nous permettant de suivre l'évolution des compagnies de justice et de police dans

notre pays; nous pouvons constater qu'au moment de la conquête de la Belgique par Dumouriez, celles-ci étaient devenues rien moins que des unités de maréchaussée. Ces forces publiques avaient l'avantage d'être composées de chefs et de subalternes natifs de nos provinces, ce qui ne fut pas toujours vrai en Belgique, au temps des régimes français et hollandais. Le drossard de Brabant était le chef d'une de ces compagnies qui, pendant plusieurs siècles, avant l'occupation de notre pays par les Français, a contribué au maintien de l'ordre et de la tranquillité publique sur tout le territoire du duché. Il convient aussi de mentionner le prévôt général de l'Hôtel (3)

qui commandait une compagnie semblable pour l'ensemble des Pays-Bas méridionaux bien que l'effectif organique de son unité n'ait jamais différé de beaucoup de celui du drossard.

Le drossard, le sénéchal, le bailli

Drossard, sénéchal et bailli sont des synonymes employés selon les régions dans lesquelles ces officiers supérieurs exerçaient leurs fonctions. Au temps de la féodalité, les drossards de Brabant et de Limbourg, le bailli souverain de Flandre, de même que les sénéchaux des provinces de langue française avaient des pouvoirs et des attributions similaires. Ils avaient alors le grade le plus élevé dans la hiérarchie militaire; ils étaient justiciers suprêmes et re-

présentaient l'échelon supérieur de l'administration. Leur charge était héréditaire et ils ne dépendaient que du prince qui les nommait. Messire de Pipenpois est le premier drossard de Brabant mentionné dans les annales et les chartes. Le plus ancien document, qui le cite, date de 1234.

Le drossard de Brabant

Les seigneuries du Moyen Age et même celles des Temps Modernes avaient leurs polices et leurs cours de haute, moyenne ou basse justice. Celles-ci se limitaient à la recherche, à la poursuite, au jugement et à l'exécution des délinquants domiciliés dans leurs territoires respectifs.

Immanquablement, cette procédure favorisait ceux qui voulaient se soustraire aux châtiments et engendrait de fréquents conflits armés parmi lesquels la guerre de la Vache et celle des Awans et des Waroux (4) ne sont pas les moindres.

C'est pourquoi, soucieux d'affermir leur autorité, les ducs de Brabant ont donné

au drossard le pouvoir d'exercer des fonctions judiciaires sur toute l'étendue du duché de Brabant. On ne connaît aucun texte définissant les attributions de cet officier. On sait toutefois qu'il était le grand justicier du plat-pays. Son tribunal était indépendant de ceux des autres et il disposait d'une compagnie d'archers expérimentés et bien équipés pour « *pourvoir à la sûreté des chemins royaux et à la tranquillité de la campagne* » (5). Il était chargé de réprimer les abus commis par les officiers ducaux et de juger les vagabonds et les malfaiteurs n'ayant aucun domicile connu et qui, par conséquent, ne ressortissaient à aucune cour de justice féodale. Les attributions principales consistaient en la recherche et la poursuite (6) des crimes contre les personnes et les propriétés tels que: homicides, mutilations, viols (7), enlèvements, coups et blessures, menaces, injures, vols, mauludages, destructions de clôtures rurales, destructions et établissements indus de bornes, incendies, violations de domicile, etc. Lui étaient également ré-

servés les crimes surannés (8), les meurtres, les vols dans les églises, certaines graves affaires de mœurs, etc., qui étaient de la compétence exclusive de l'autorité ducale.

Le drossard devait aussi contribuer au maintien et au rétablissement de l'ordre public (9). Il était aussi autorisé à réprimer certains abus commis par les ecclésiastiques (10). Lorsque la paix était menacée, il pouvait exercer certaines fonctions militaires telles que lever une troupe et en prendre le commandement (11).

La Joyeuse-Entrée reconnaissait l'office du drossard. Elle stipulait que ce magistrat devait être né en mariage légitime et qu'il devait dès son entrée en fonction, prêter le serment d'observer la constitution du duché.

Au fil des années, l'absence de statut

A gauche: Cavalier du drossard peint par James Thiriar (d'après l'original conservé au Musée communal de Bruxelles). Ci-dessous: la Porte du Rivage au XVIIIe siècle (l'estampe originale se trouve au Musée communal de Bruxelles) - L'office du dernier drossard se trouvait à proximité de cette porte.





une partie de ses prérogatives. En vertu de cette instruction, les délits de lèse-majesté, la falsification des monnaies, de sceaux et de lettres, les crimes atroces commis par un ressortissant à un tribunal ecclésiastique, les crimes considérés comme particulièrement affreux (dont le suicide) sont de la compétence exclusive du drossard. Il lui est interdit de s'occuper des cas relevant de la « loi du pays » sauf en ce qui concerne les vagabonds et gens sans aveu n'ayant pas de domicile bien établi. Les cas surannés lui sont confiés. Toute compétence en matière civile lui est retirée. Il peut nommer un lieutenant ou sous-drossard qu'il doit rémunérer et dont il est responsable. Il peut entretenir une compagnie de 12

4
Buste de Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas de 1744 à 1780. - Ce buste fait partie des collections du Musée communal de Bruxelles.
La porte de Hal au début du XIXe siècle. Elle servit de prison à partir de 1758.

et l'accord tacite des princes, l'engagèrent à s'arroger des droits à outrance. Bientôt, on le vit intervenir non seulement dans la poursuite des crimes surannés mais encore de ceux qui étaient flagrants et hors de sa compétence. Ce surcroît de travail lui était d'ailleurs profitable; en effet, chargé de l'exécution des sentences des délinquants qu'il condamnait, il lui arrivait souvent de faire saisir et de vendre leurs biens au bénéfice de la caisse de l'Etat et aussi de la sienne propre. Dès le début du XIVe siècle, le drossard était devenu un justicier omnipotent et redoutable. Malgré les chartes et privilèges permettant aux bourgeois de ne se soumettre qu'aux tribunaux urbains, le drossard contrevenait fréquemment aux règles et à la procédure en usage. De tels agissements devaient engendrer de graves conflits entre l'officier ducal et les représentants des villes. A cause de ces abus de pouvoir, le drossard ou son délégué furent parfois traduits devant le Conseil de Brabant dont ils étaient justiciables. C'est ainsi qu'en 1465, cette cour de justice eut à rendre un verdict dans un procès retentissant « l'affaire Van Uytven » (12) où devaient

notamment comparaître les représentants de la ville de Bruxelles et le sous-drossard de Brabant (13). Un résumé des péripéties de ce procès illustre bien l'antagonisme qui régnait entre les villes et les officiers ducaux. Thomas Van Uytven et ses deux frères, habitants de Mierlo, étaient accusés par le comte de Meghem, seigneur de la région, d'avoir enlevé de force une jeune fille dans les environs de Liège. La cour de cette ville prononça un non-lieu, bien que le comte de Meghem eût essayé d'obtenir leur condamnation dans l'espoir de se saisir de leurs biens. Au mépris de toute justice, le châtelain procéda néanmoins à la confiscation des biens que Thomas et l'un de ses frères possédaient à Mierlo. Les frères Van Uytven, bourgeois de Bruxelles, demandèrent l'intervention des magistrats de la ville qui contraignirent le comte à libérer les biens saisis et à porter le procès devant le tribunal urbain. Craignant la confirmation du jugement de Liège, le comte s'adressa au drossard de Brabant, Jean de Nassau, qui confia l'affaire à son lieutenant Godfroid de Cuyck. Le comte de Meghem, soucieux de reprendre les biens

restitués, n'hésita pas à corrompre le lieutenant du drossard et à accabler de calomnies les frères Van Uytven. Le sous-drossard arrêta les deux bourgeois, les soumit à la torture, obtint tous les aveux qu'il désirait, condamna Thomas Van Uytven à mort et le fit exécuter d'une manière si discrète et si peu orthodoxe que la réaction des magistrats de la ville ne se fit pas attendre. Ils assignèrent les responsables de la condamnation des frères Van Uytven devant le Conseil de Brabant. Le comte de Meghem fut condamné au bannissement pour dix ans et à une forte amende. Quant au sous-drossard, accusé de concussion, de faux jugement et d'atteinte aux privilèges de la ville, il fut condamné à mort et exécuté.

L'instruction de 1469

Les villes prenant de plus en plus conscience de leur puissance, Charles le Téméraire résolut de prévenir autant que possible les frictions entre ses officiers et les magistrats municipaux. C'est pourquoi, en 1469, il fait paraître une instruction détaillée, définissant les attributions du drossard. Celui-ci per-

sergents « volans » et pas un de plus (14).

Les hommes recrutés doivent avoir une réputation irréprochable (15) et ce n'est qu'après avoir prêté le serment d'usage qu'ils reçoivent les lettres de commission du drossard.

Le drossard peut accorder des prolongations de sauf-conduit aux malfaiteurs réfugiés hors de Brabant et qui désirent y rentrer, soit pour affaires personnelles, soit pour y accomplir quelque formalité administrative ou judiciaire.

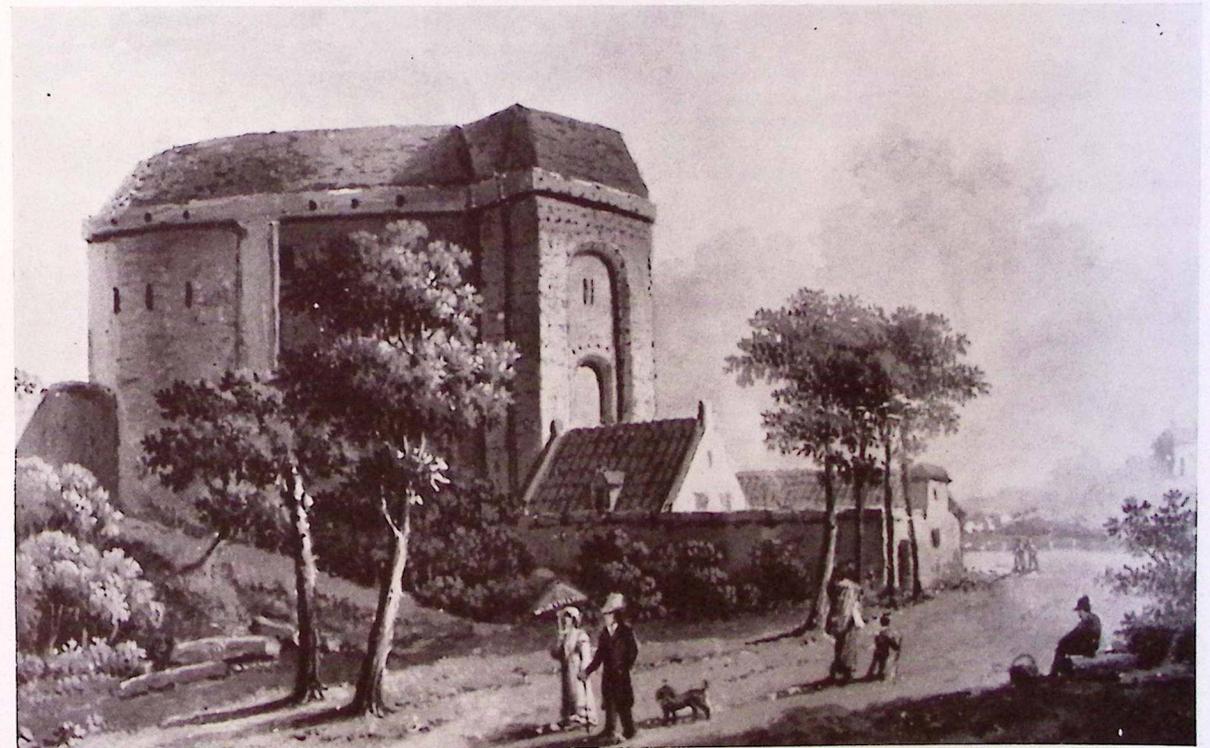
Il n'est plus autorisé à vendre les biens confisqués. Le duc de Bourgogne exige que la vente soit faite « par cry solempnel, à la chandelle, au plus offrant et derrenierement enchérissant ». La chambre des comptes s'en charge au profit du domaine ducal.

Mécontent, le titulaire de la charge à cette époque, Jean de Nassau, protesta, mais en vain, contre l'instruction de 1469. Mort en 1475, il eut comme successeur Englebert II de Nassau à qui

le Téméraire remit une instruction semblable à celle de 1469. Plus aucune modification importante au statut du drossard de Brabant n'aura lieu avant 1727.

Le drossard justicier

Jusqu'au XVIIe siècle, le drossard de Brabant est un justicier puissant. Les hommes de sa compagnie, quelques dizaines d'archers (16) renforcés par de nombreux « surnuméraires », parcouraient les chemins du duché; ils arrêtaient les suspects et ceux qui transgressaient les ordonnances de police et ils les enferment généralement dans les cachots situés dans la seigneurie du lieu où l'infraction a été commise. Le drossard ou son lieutenant, suivi de son escorte et parfois du maître des hautes œuvres (17) se rend alors sur les lieux, car en vertu du principe « Ubi te capio, ibi te punito » (18), l'administration de la question (19), le procès et l'exécution de la peine se font là où le détenu est incarcéré.



La justice du drossard est expéditive, d'où l'origine du dicton: « Sitôt pris, sitôt pendu ». Mais ce magistrat inflige bien d'autres peines que la pendaison. Celles-ci sont aussi diverses que les crimes et délits qu'il est appelé à juger: les coupables de lèse-majesté sont décapités ou écartelés; les condamnés en rupture de bans subissent la peine de mort ou la mutilation; s'il s'agit d'une rupture de paix, c'est la mort par le glaive ou la proscription perpétuelle. Les auteurs d'incendies criminels, de même que ceux qui se livrent à la sodomie, vont se consumer sur le bûcher; les faux-monnayeurs sont plongés dans des cuves d'eau ou d'huile bouillante; la mort par l'épée est infligée aux meurtriers et à ceux qui se rendent coupables de violences; les voleurs de bétail sont décapités; les suicidés sont pendus, les grands criminels sont roués, etc....

Dans son rapport d'activité, Englebert de Nassau signale qu'entre le 10 décembre 1475 et le 7 mai 1479 il a prononcé 12 condamnations à la peine capitale pour 49 cas examinés; entre le 24 juin 1481 et le 24 juin 1497, il mentionne 90 exécutions capitales pour 188 cas jugés. De nombreuses ordonnances et placards précisent et renforcent encore la puissance du drossard en tant que magistrat. Parmi ceux-ci, citons:

L'ordonnance du 5 juillet 1570

Les cas privilégiés (20) et les crimes surannés sont de la compétence du drossard, à l'exclusion de toute autre justice. Il lui appartient de prendre connaissance de la nonchalance et des malversations des juges et officiers du duché. Il peut obliger les hautes justices à lui remettre tous les prisonniers coupables de méfaits extraordinaires. Il ne peut en relaxer aucun sans décret. Il doit châtier « grièvement » les crimes suivants: « corruptions de mœurs, sortilèges, devins, enchanteurs, charmeurs, adultères, stupres, sollicitateurs de vierges, subornateurs d'honnêtes filles, macquereaux, macquerelles, ceux ou celles qui exposent leurs enfants, ceux ou celles qui estants mariées se remarient autrefois, calumniateurs, faux accusateurs ou tesmoings, usuriers, monopoliers et autres plusieurs crimes ». Il peut appréhender les soldats

coupables de délit commun et devra punir tout soldat ayant commis un délit avant d'être enrôlé. Les crimes « atroces et énormes » spécifiés ci-après seront punis sévèrement par le drossard de Brabant et « n'auront franchise en aucun lieu »: « hérésie, assassinat, volerie, prodition (21), rebellion, falsification de monnoye, ravissement, force publique et autres semblables malheureux faits que entendons estre chastiez partout ».

Les placards de 1586 - 1590 et 1602

Ils ordonnent au drossard de poursuivre impitoyablement les faux-monnayeurs et de leur infliger la peine capitale lorsqu'ils sont convaincus de leurs crimes.

L'ordonnance du 15 octobre 1615

Elle concerne les « boute-feux (22), voleurs, brigands, vribustres (23), meurtriers, larrons de bois, tainéants et autres mallaiteurs et délinquants ». S'ils résistent à la justice, le drossard pourra les faire pendre vifs ou morts. Il est autorisé à procéder sommairement contre eux, sans figure de procès. Il pourra punir ceux qui, connaissant la retraite des malfaiteurs, ne les auront pas dénoncés; mais il pourra récompenser ceux qui auront prêté assistance pour les capturer. Les franchises et villages devront assister le drossard en cas de nécessité. Celui-ci fera arrêter tous ceux qui n'ont pas de domicile fixe et « qui iroient par le pays avec harquebuses, pistolets ou armes ». Il récompensera les taverniers, cabaretiers et autres qui dénonceront les vagabonds et leurs complices.

Les conseillers-asseesseurs

Bien qu'étant soumis à la surveillance des fiscaux et devant tenir compte des réactions des autres corps de judicature, le drossard, dignitaire inamovible, à la fois chef de police et juge, était prédisposé à commettre de graves abus. C'est pourquoi, le 10 mai 1552 Charles-Quint estime nécessaire d'accorder à l'avocat François Van Parys, la patente l'instituant assesseur du drossard. Dès 1577, cette nouvelle fonction sera officielle. Désormais le drossard ne pourra plus prononcer un jugement sans l'assistance d'un juriste appelé conseiller-asseesseur (24) qui, comme tous les magistrats du duché, doit

être Brabançon. Ce juriste pourra même être délégué par le drossard pour juger en son absence.

Cette fonction d'asseesseur devait être très recherchée si l'on en juge par la qualité et le nombre des postulants. Ceux-ci adressent leurs requêtes au Conseil d'Etat; ils font valoir leurs diplômes de licencié en droit ou leur titre d'avocat du Souverain Conseil de Brabant pour obtenir cette haute charge avec « lettres, patentes in forma ». Ils signalent également les ouvrages juridiques qu'ils ont écrits et publiés et rappellent les services rendus par leurs ascendants.

Entre le drossard et son conseiller-asseesseur ne règne pas toujours une très bonne entente. Les appointements, la répartition des attributions et des prestations de service sont de fréquentes pommes de discorde. Un de ces conflits entre le drossard de Herzelles et le conseiller-asseesseur Locquet fait, en 1669, l'objet d'une sentence du Conseil de Brabant. En ce qui concerne l'essentiel de la judicature, elle reconnaît les mêmes droits au conseiller-asseesseur qu'au drossard.

En 1758, Charles de Lorraine instaure un collège de cinq assesseurs devant lesquels devaient comparaître les délinquants arrêtés par les soldats de la compagnie du drossard ou du prévôt de l'Hôtel. A partir de ce moment, il est enjoint aux deux grands justiciers de communiquer aux assesseurs tous les faits reprochés aux personnes appréhendées et de leur remettre les pièces à conviction « afin d'être en état d'opérer convenablement et de reconnaître si les devoirs que le drossard ou le prévôt exigeaient étaient relevans ou non ».

Dans son « Edit du 3 avril 1787 pour la réformation de la justice aux Pays-Bas », Joseph II maintient le drossard de Brabant et le prévôt de l'Hôtel en fonction; ceux-ci gardent leur charge de chef de police, mais doivent livrer les délinquants aux tribunaux de première instance. En réalité, leur office continue à juger les mendiants et les vagabonds jusqu'en 1794 (25).

(à suivre)

(1) La loi du 28 germinal an VI fixe l'organisation et les attributions de la Gendarmerie Nationale française. L'article premier, § 3 de cette loi

stipule: « Le service de la Gendarmerie Nationale est particulièrement destiné à la sûreté des campagnes et des grandes routes ».

(2) Le règlement du 15 janvier 1815 fut édicté par le gouvernement des Pays-Bas alors que la Belgique était réunie à la Hollande. Il reprend à peu près le contenu de la loi de germinal an VI en ce qui concerne l'organisation et les attributions de la maréchaussée.

(3) Charles le Téméraire instaura un prévôt des maréchaux qui en temps de paix était officier de justice et de police. Charles-Quint attribua en outre à ce dignitaire le titre de prévôt de l'Hôtel. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, celui-ci fut appelé le prévôt général de l'Hôtel et des Pays-Bas. Il avait les mêmes attributions et obligations que le drossard.

(4) La guerre de la vache.

En 1272, lors d'un tournoi et de joutes à Andenne où du bétail était exposé, un habitant de Ciney reconnut la vache qui lui avait été volée quatre jours auparavant. Le préjudicé signala le voleur, un habitant de Jallet, au bailli du Condroz, Jean de Halloy; ce dernier n'étant pas habilité pour intervenir juridiquement ni à Andenne ni à Jallet, promit au voleur de lui pardonner son méfait s'il ramenait la vache à Ciney. Le bailli manqua à sa parole; le coupable fut condamné au gibet et pendu. Jean, sire de Goesnes et de Jallet, bafoué dans ses prérogatives seigneuriales, leva aussitôt des troupes et dévasta les environs de Ciney. Les seigneurs de quatre principautés s'associèrent à l'un ou l'autre parti et se livrèrent à des combats acharnés qui coûtèrent la vie à 15 mille hommes et mirent durant deux ans le Condroz à feu et à sang.

La guerre des Awans et des Waroux.

En 1296, Hanneceau de Waroux en Hesbaye avait épousé secrètement la jeune Adèle Poret du village d'Awans, qui venait de recueillir un riche héritage. Le sire d'Awans prétendit que ce mariage d'une fille servie fait sans son consentement était illégal. Craignant l'enlèvement de sa femme, Hanneceau se réfugia avec elle au Château de Waroux. Les Awans envahirent les terres du chef de la maison de Waroux et les ravagèrent.

Ce fut là le début d'une guerre féroce qui s'étendit à toute la principauté et durant laquelle il était de règle de ne pas faire de prisonniers. Elle coûta la vie à plus de 30.000 hommes et ne se termina que... 39 ans plus tard, en 1335.

(5) Butkens — Histoire du pays (tome I fol. 163).

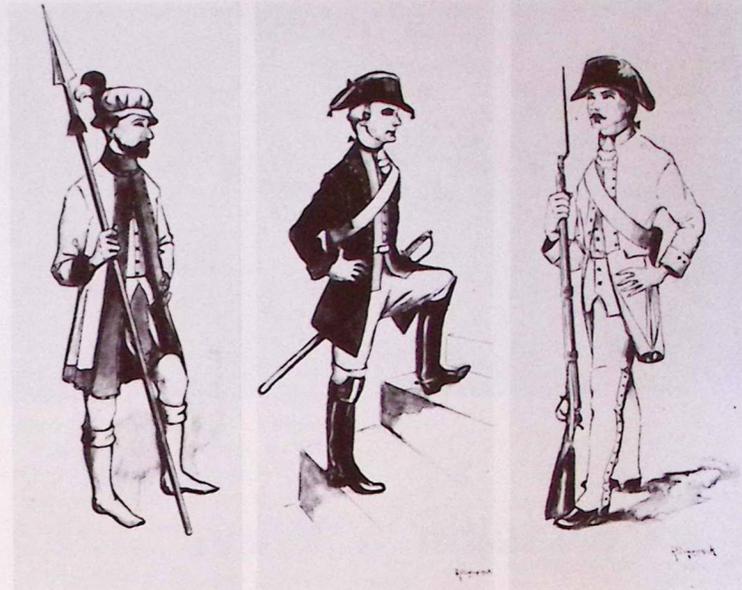
(6) Par rapport au Conseil de Brabant, il avait l'avantage d'être un juge itinérant. Le procès et l'exécution de la sentence se faisaient là où le délinquant était incarcéré.

(7) Pour que la plainte soit recevable, la femme qui ne pouvait se faire entendre par ses cris, devait se montrer le plus rapidement possible en public, échevelée et les vêtements en désordre et se rendre dans cet état auprès des échevins.

(8) Les crimes surannés étaient ceux non éucidés qui n'avaient plus fait l'objet de poursuites depuis un an au moins.

(9) Déjà en 1477, les forces de police du drossard eurent fort à faire pour maintenir l'ordre à Louvain. Après la mort de Charles le Téméraire, des troubles éclatèrent dans cette ville. Le boucher Paul Loenkens prit la tête d'une révolte des métiers contre les lignages qui persistaient à s'attribuer le monopole de la magistrature. Il arma ses partenaires et arrêta le mayeur Louis Pijnnock. Des échauffourées sanglantes eurent lieu en présence des délégués envoyés par Marie de Bourgogne pour régler les différends entre plébéens et patriciens.

En fait, Englebert de Nassau, drossard de Brabant, rassembla sa troupe et se rendit à



Louvain où, par la force des armes, il rétablit l'ordre public. Les principaux meneurs furent sévèrement châtiés et les victimes obtinrent des réparations civiles.

(10) En 1423, le drossard arrêta les curés de Nivelles qui avaient arbitrairement exigé des dîmes novalia sur un petit bois appartenant à l'Assistance Publique de la ville.

En 1426, il condamna à une amende un prêtre qui avait refusé les sacrements à une femme. Vers la même époque, il confisqua les biens du curé d'Oppuurs qui avait incité ses paroissiens à faire obstruction aux travaux de recensement en vue de la modification des impôts.

(11) La présence du drossard de Brabant est signalée au cours de plusieurs batailles et notamment à celle de Bäsweiler en 1374 où le duc Wenceslas fut fait prisonnier.

En 1431, Jean de Hornes, drossard de Brabant, prit d'assaut le château de Heusden; en 1436, il périt assassiné, alors qu'il combattait les Anglais à Calais.

(12) L'affaire Van Uytven (1465) par A. Smolar-Meynart, aspirante FNRS. Cette étude relative au procès a paru en 1963 dans le fascicule I du tome VIII des Cahiers Bruxellois.

(13) Avant 1469, le drossard nommait parfois 2 ou 3 lieutenants (ou sous-drossards). S'il était provisoirement empêché, il pouvait les déléguer et, dans ce cas, ceux-ci étaient totalement responsables de leurs actes.

Ces lieutenants ne devaient pas nécessairement avoir fait des études juridiques. Ils étaient choisis parmi le personnel de l'administration ducale.

(14) En fait, cette prescription ne sera jamais respectée. Des lois subséquentes admettront un effectif toujours supérieur à celui-ci. Ainsi, en 1703, la compagnie se composera de 30 cavaliers et de 20 fantassins; un demi-siècle plus tard, elle comptera, à certains moments, plus de 400 hommes (surnuméraires compris).

De gauche à droite: Archer des Pays-Bas méridionaux au XVIe siècle; Cavalier du Prévost de l'Hôtel à la fin du XVIIIe siècle; Fantassin du drossard de Brabant à la fin du XVIIIe siècle.

(15) Cela paraît bien nécessaire car peu de temps avant la parution du règlement de 1469, le lieutenant du drossard avait condamné à mort un de ses hommes qui avait donné sa démission et s'était fait... bandit de grand chemin; un autre subit la même peine pour avoir commis deux meurtres.

(16) Le corps des archers est d'origine bourguignonne. Jusqu'au XVIIe siècle, les archers devaient être de noble extraction, mais on n'y regardait pas toujours de trop près. Les princes bourguignons et espagnols avaient comme gardes du corps des archers belges dont l'effectif variait entre 60 et 100 hommes. Leur équipement était coûteux, de sorte que, sans fortune personnelle, l'archer tenait difficilement son rang. Lorsque les armes à feu apparurent, les archers gardèrent jalousement leur appellation, bien que leur armement ait été modifié.

(17) C'est-à-dire le bourreau.

(18) Là où est la tête, tu subiras ta peine.

(19) C'est-à-dire la torture.

(20) Parmi les cas privilégiés sont compris la fausse monnaie, la falsification des sceaux et la lèse-majesté.

(21) Trahison.

(22) Incendiaire.

(23) Flibustiers.

(24) Le conseiller-asseesseur du drossard remplira les mêmes fonctions vis-à-vis du Prévôt de l'Hôtel.

(25) Le dernier jugement prononcé par l'office du drossard est daté du 14 juin 1794. Il concerne D'Hond Benjamin; celui-ci est condamné à être fouetté publiquement jusqu'au sang et il est banni pour 10 années consécutives du Brabant et des Flandres.



Evasion à Ways

par Jean CETTE

A trente kilomètres du centre de Bruxelles, Ways — ou, selon des graphies anciennes: Wys, Waïs... — est un beau village qui a quelque peu souffert, voici une quinzaine d'années, de la construction du détournement de la route de Charleroi. Auparavant, celle-ci traversait Genappe. Aujourd'hui, elle contourne cette localité. La vieille Ruelle Dauphine, baptisée de la sorte en souvenir du long et confortable exil vécu à Genappe par le futur Louis XI, a été sacrifiée à l'établissement de ce détournement qui, ayant nécessité déblais et remblais, a apporté certaines modifications au site. Les usagers de la nouvelle route, qui est déjà relativement ancienne, peuvent apercevoir la rustique église Saint-Martin dressée en bordure d'une place spacieuse où, ici comme en Hainaut, la balle-pelote est fréquemment honorée. L'église de Ways est, sans doute, le

principal élément architectural du village. Elle mérite de retenir, en tout premier lieu, notre attention. La construction actuelle date de 1767. Elle a succédé, semble-t-il, à un temple remontant aux temps apostoliques et ayant le rang d'église-mère, titre porté seulement, dans la partie wallonne de la vallée de la Dyle, par les sanctuaires de Court et de Mousty. Cette église fut desservie, au XIII^e siècle, par un curé nommé Gilles cité, en 1259, dans un accord passé avec l'abbaye d'Aywières au sujet de la dîme de Ways. De nombreux auteurs ont signalé l'intérêt qu'offre l'église actuelle de Ways. Le regretté Edmond Bourguignon écrivait à son propos, voici quatre décennies: « *Son intérieur plaît beaucoup. Il y a lieu d'en signaler la décoration vraiment artistique et d'y voir les œuvres d'art que montre volontiers son modeste Curé...* ».

Extérieurement, l'église, orientée dans le sens Est-Ouest, est assez banale. Elle est précédée, vers l'Ouest, d'une massive tour dont la base est en grès lédien et les angles en pierres provenant de carrières hennuyères. Cette tour est-elle de la même époque que le reste de l'édifice? Ne lui est-elle pas antérieure? L'église est dépourvue de transept. Faisons rapidement l'inventaire des œuvres d'art et autres de l'église et aidons-nous, pour cela, du remarquable travail effectué par le comte Joseph de Borchgrave d'Altena en collaboration avec Mme Varlez-Toussaint. Il faut voir, en premier lieu, l'autel majeur, flanqué de deux anges en adoration, qui orne le chœur décoré de peintures en trompe-l'œil simulant des portiques avec balustres. Les deux autels latéraux, identiques, sont de styles Louis XV et Louis XVI. Les lambris et les stalles sont en

chêne. On remarquera aussi le banc de communion, belle œuvre brabançonne mêlant pampres, épis et rocailles, ainsi que la chaire de vérité dont le départ et la rampe d'escalier montrent des courbes en C, des feuillages et des rocailles opulentes et tourmentées. C'est là un travail du XVII^e siècle. Quelques autres pièces de mobilier mériteraient également une mention. Quant aux vitraux, ils datent, pour la plupart, du siècle dernier. Deux d'entre eux, modernes, ont été offerts à l'église par la comtesse Gladys Cornet de Ways-Ruart. L'église de Ways contient, outre un certain nombre d'orfèvreries de prix et quelques ornements sacerdotaux dont une chape de grande valeur datant du XVII^e siècle et rehaussée de brocatelle d'or, d'assez nombreuses sculptures dont des statues de la Vierge, de Saint Martin, de Saint Roch et un groupe

monumental montrant Sainte Lutgarde recevant le corps du Christ en croix. Ce groupe en bois, de caractère plus folklorique que vraiment artistique, provient de l'ancienne abbaye d'Aywières et l'on raconte que le bras tendu vers la croix aurait été sectionné en 1815, par un soldat, et remplacé, par la suite, par un artisan du village. Il y a lieu de signaler également un Christ en croix, travail rustique du XVI^e siècle, qui aurait été trouvé, en pièces, sous les débris d'une vieille chapelle et reconstitué dans son état primitif. Il y a là, par ailleurs, dans cette église villageoise, nombre de dalles funéraires d'un remarquable intérêt. Le Comte Joseph de Borchgrave d'Altena et Mme Varlez-Toussaint reproduisent, dans leur ouvrage, les textes de plusieurs de ces pierres tombales. La plus belle de celles-ci se trouve adossée au mur, sous la tour-porche, et aurait été re-

trouvée en 1925, sous le pavement du chœur, lors de travaux effectués à l'initiative du curé de Ways, Gaston Lambert, qui, aimant beaucoup le village dont il avait la charge spirituelle, lui consacra plusieurs monographies. Cette dalle dressée montre le gisant de Philippe de Baisy, décédé le 4 août 1595, entouré de blasons parmi lesquels celui de Baisy. Une autre pierre tombale, avec motifs sculptés d'une grande finesse, se voit dans la nef. Elle est gravée au nom de Marcelle Joseph de

Ci-dessous, à gauche: Sainte Lutgarde recevant le corps du Christ; au centre: la tour massive et robuste de l'église Saint-Martin; à droite: départ de l'escalier de la chaire de vérité.





Lens, notaire royal, bailli et mayeur de Ways. Recouvre-t-elle réellement les restes de ce personnage et de son épouse? Les espaces réservés à l'indication des dates de décès et des âges des défunts n'ont jamais été remplis. Outre d'innombrables pierres tombales, l'église de Ways possède quantité d'obiti des XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles aux armes des Cornet, qui possédèrent pendant des siècles la seigneurie du lieu, et des familles alliées.

Le cimetière qui entourait l'église Saint-Martin a été désaffecté. Toutefois, les pierres les plus intéressantes, scellées dans le mur du sanctuaire, ont été conservées. Par ailleurs, on a gardé, intact, le monument à quatre faces élevé, du côté Nord de l'église, à la mémoire de Guillaume-Philibert, comte Duhesme, lieutenant-général des armées françaises, grand officier de la Légion d'Honneur, chevalier des ordres de Saint-Louis et de la Couronne de Fer, né au Bourgneuf, département de Saône-et-Loire, le 7 juillet 1766, et décédé à Genappe le 20 juin 1815 après avoir été atteint d'un coup mortel au champ d'honneur le 18 du même mois. Le mémorial du comte Duhesme nous oblige à évoquer la bataille dite de Waterloo et son issue. Commandant de la Jeune Garde, Duhesme participa à un engagement ayant eu lieu entre Plancenoit et Genappe. Blessé, il fut transporté à Genappe, en l'hostellerie du Roy d'Espagne, et, après le départ de ses compatriotes (dont beaucoup, renonçant à passer par le pont de Genappe, encombré par les convois de l'armée française en déroute, traversè-

rent la Dyle à Ways), confié par ordre de Blücher aux soins du major Breske, chirurgien de l'armée prussienne. Malgré les soins qui lui furent prodigués, Duhesme expira le 20 juin 1815 à 2 heures du matin. On l'enterra le jour même, à 8 heures du soir, dans le cimetière paysan de Ways. A ce sujet, il faut signaler que Genappe dépendait alors en grande partie (et jusqu'en 1836) de la paroisse de Ways.

La tombe du lieutenant-général Duhesme est l'un des souvenirs les plus émouvants de la bataille de 1815. Théo Fleischman, fondateur et ancien président de la Société belge d'Etudes napoléoniennes, a écrit: « *La tombe du général Duhesme fut, au cours des années, l'objet de la sollicitude de la population de Ways. On se souvient encore, dans ce village, qu'un régiment belge passant là, en 1900, fit halte, à l'ordre de son colonel, et, tambours battant, clairons sonnans, rendit les honneurs* ». Le monument a été restauré en 1954 par les soins de la Société belge d'Etudes napoléoniennes et, outre les renseignements et les titres dont il a été question plus haut, porte cette touchante inscription: « *Sa veuve et ses enfants ont mis sous la protection de ce saint lieu et des braves de tous les pays la dépouille mortelle du guerrier intrépide qui fut aussi le modèle des époux et des pères* ».

Ways ne se résume pas, bien entendu, à une église et un éloquent mémorial. D'autres choses sont à voir: la cure avec ses solides murs paysans, la chapelle Notre-Dame des Affligés avec sa porte de style Louis XV aux pierres

finement sculptées et à la grille Louis XVI, l'archaïque chapelle dédiée à Notre-Dame de Hal abritée par un vieil arbre et paraissant monter la garde devant un beau petit manoir, la chapelle Saint-Roch édiflée en baroque au XVIII^e siècle, la grotte à Notre-Dame de Lourdes... Cette grotte n'est nullement artificielle. C'est de la roche authentique. Contrairement à ce qu'écrivait un jour Franz Hellens, le Brabant voit affleurer la roche, en bourrelets ou en épines, en différents endroits, ici à Ways, à Villers-la-Ville, à Virginal, peut-être ailleurs encore. Tant et si bien que notre province médiane, plexus solaire de la Belgique, constitue un microcosme et une synthèse du pays entier, l'Ardenne y comprise.

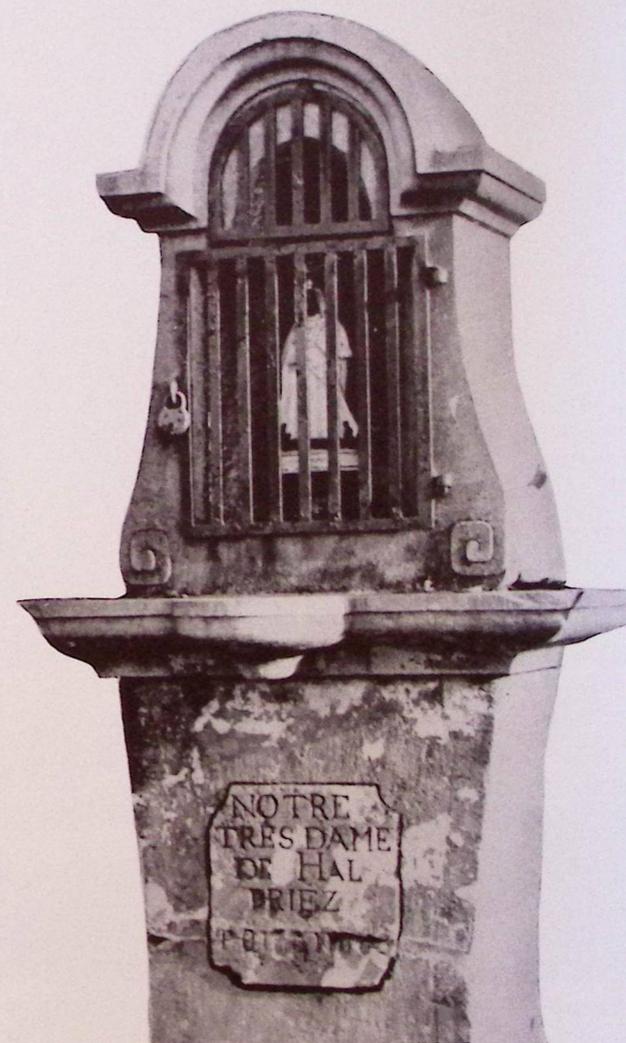
Il y a d'autres chapelles votives à Ways. Il y a des fermes solidement accrochées à la terre, centrant leurs bâtiments sur un fumier monumental. Il y a la Dyle encore enfant. F. Mercx écrivait, dans la revue du Touring-Club de Belgique en date du 1^{er} avril 1924, ces lignes qui demeurent d'actualité: « *La Dyle s'insinue entre les collines verdoyantes qui s'entre-croisent à l'envi: les lignes plus sombres des haies, celles des saules dispersés sur les flancs des coteaux, sur le fond de la vallée, les panaches des peupliers placés çà et là rompent la monotonie du paysage. Sous les rayons du soleil, les eaux de la rivière semblent un long ruban argenté posé sur un tapis vert foncé...* ». Il n'est jamais possible, à la faveur d'un article comme celui-ci, de tout dire. Convient-il, d'ailleurs, d'inventorier, dans le détail, toutes les ressources

offertes par un lieu? Ne faut-il pas laisser, au touriste abordant Ways, le plaisir de la découverte, la satisfaction de croire qu'il est peut-être le premier de son espèce à avoir la révélation de tel panorama, de tel site, de tel coin un peu hors du monde et du temps? D'étroits chemins épousent les caprices du relief, sinuent dans les dépressions, empruntent les crêtes. L'un d'entre eux, qui n'a plus été pavé depuis de très longues années mais qui a subi — ici et là — quelques réparations au moyen de grenaille et de bitume, s'éloigne vers les hameaux de la Basse-Hutte et de la Hutte et vers le frais ruisseau qu'est la Cala. Ce chemin campagnard permet d'investir, du regard, d'amples horizons moutonnants et longe, partiellement, le magnifique domaine boisé des comtes Cornet de Ways-Ruart. Ceux-ci eurent la seigneurie de Ways, à l'exception de quelques parcelles relevant de l'abbatiale de Nivelles.

Il faut s'en aller au hasard des chemins, vers la Hutte, vers le bois de la Motte et sa chapelle-pilier, vers Thy. Ce n'est qu'en suivant les chemins campagnards que l'on se familiarise avec le vrai visage d'une région ou d'une commune et que l'on peut se rendre compte du pittoresque et de l'originalité du paysage brabançon.

← La Tombe du Général Duhesme.

La petite chapelle votive, dédiée à Notre-Dame de Hal.



**Les
quartiers
de
Stalle
et du
Vossegat**

par † Henri CROKAERT

Les plus anciens documents iconographiques représentant des sites d'Uccle sont, sans doute, les quatre planches isolées, gravées par Hans Collaert, à la fin du XVI^e siècle et conservées au Cabinet des Estampes de Bruxelles. Deux d'entre elles sont consacrées à STALLE, à cette époque un important fief que les seigneurs tenaient du duc de Brabant (2).

Les Collaert sont connus dans l'histoire de l'art de notre pays par famille. Pas moins de quatre graveurs de ce nom illustrent l'École d'Anvers dont deux, Adrien et Jean Collaert gravent, avec beaucoup de talent, les œuvres originales de Martin de Vos et d'Adam Van Noort, le premier maître de Rubens. Adrien Collaert se trouve même parmi les éditeurs des estampes de Breughel le Vieux, à Anvers, avec des adresses d'états postérieures à la mort du grand maître (3).

Uccle - Stalle - Roche - Dame de Affligem 1600

Henri CROKAERT



Stalle van boven (gravure de Hans Collaert).



Neerstalle (gravure de Hans Collaert).

Cette dynastie d'artistes se distingue par une manière soignée et délicate. Par contre, leur technique a plus d'éclat que de chaleur, plus de raffinement que de souplesse. C'est ce qui se remarque dans les deux planches qui nous préoccupent, l'une portant l'inscription « Stalle van boven », c'est-à-dire le centre du hameau, groupé autour de la chapelle, en opposition avec « Neerstalle », situé vers la basse plaine d'alluvions de la rive droite de la Senne, lieu de rencontre de tous les ruisseaux d'Uccle.

A première vue, on peut se demander à quel point ces compositions rendent fidèlement les sites que l'artiste propose à notre sagacité. Pour écarter toute équivoque, pénétrons-nous de l'idée qu'aucun paysagiste, à cette époque, à part Breughel le Vieux, n'échappe ni à la tradition, ni aux procédés conventionnels qui survivront, dans nos pro-

vinces, sans changement apparent, jusqu'au XVIII^e siècle bien sonné. A l'encontre de ce que sera le paysage au XIX^e siècle, les artistes combinent des motifs divers, imposants ou séduisants, pris sur place mais parfois empruntés à des régions étrangères comme nous le montre la deuxième planche, avec ce délicieux arrière-plan montagneux, se fondant avec le ciel, mais n'ayant aucun rapport avec la géographie des lieux.

Tout y est disposé pour charmer l'œil. La nature telle qu'elle se présente ne suffit plus à l'artiste, il a tendance à la vouloir plus touffue, plus opulente; plus concentrée aussi, en disposant manoirs, fermes, maisons et végétation à sa convenance.

En somme, le paysage, tel que les maîtres du XVI^e siècle le conçoivent, souligne la coexistence de deux éléments

majeurs se partageant la composition, celui du dessin fidèle de motifs épars qui ont retenu l'œil de l'artiste au cours de ses pérégrinations et celui du judicieux arrangement sur la toile ou sur la plaque gravée, tout en respectant « le climat » pour employer une expression chère aux critiques d'aujourd'hui. C'est sur le fond de ces quelques considérations d'ordre stylistique, que la circonspection, quant à la réalité des paysages de Hans Collaert, prend tout son relief.

Le petit monde étrange qui les anime se compose d'images précises, dessinées avec une science parfaite, telles que Breughel le Vieux les avait fixées, auparavant, notamment dans ses deux séries de paysages du Brabant et de la Campine, à peine sorties des presses de Jérôme Cock (1559 et 1561).

Mais malgré tous les impératifs aux-

quels est soumis le paysage flamand à cette époque, il importe de reconnaître le rôle majeur des deux documents gravés que nous laisse Hans Collaert dans l'histoire de notre commune.

Dans « Stalle van boven », c'est un aspect de la forêt dont le défrichage n'est pas achevé, sur lequel se profile la chapelle gothique encore conservée de nos jours, alors que dans le lointain se dessine la tour de l'ancienne église romane d'Uccle. La chapelle y est représentée avec son clocheton ancien, carré et toit pyramidal d'ardoise (4). Même atmosphère dans la planche représentant le « bas de Stalle » (*Neerstalle*). La végétation y est, sans doute plus abondante encore et on devine la lisière de la forêt toute proche. Sur le côté droit, un manoir à tour carrée, domine la colline. C'est, sans aucun doute, le manoir des anciens seigneurs

locaux. L'emplacement que l'artiste lui réserve confirme la tradition. A. Wauters, se basant sur un texte de De Vader, écrit que la terre sur laquelle il s'élevait était contiguë au *Kersbeekbosch*. « Tegen den bosch daer eertijds het kasteel heeft gestaen. » Sa situation, à proximité du croisement des rues Victor Allard et Gatti de Gmond dominait, à la fois, la vallée du ruisseau d'Uccle et la plaine vers la vallée de la Senne. Le moulin à eau, figuré, à gauche de l'avant-plan, avec ses viviers rectilignes, par rapport à l'emplacement du manoir, ne peut être que l'*ouerste molen*, (*le moulin du haut*), connu, plus tard, sous le nom de moulin du *Lietkenshoek* (5).

Au temps où Hans Collaert parcourait le Brabant, on cultivait encore la vigne chez nous. Avec Bruxelles et Saint-Gilles, Uccle et Forest ont, pendant des

siècles, conservé leurs vignobles. Ils se retrouvent aussi à *Carloo*, à *Stalle*, au centre même de la commune et constituent des propriétés privées, soit du seigneur local, soit de riches bourgeois de la ville. On peut suivre leur emplacement, de distance en distance, par stations isolées, dans les vallées des ruisseaux. Celles-ci s'ouvrent sur le sol ucclois, dans une direction *est-ouest*, le versant *nord* étant tout indiqué pour cette délicate culture.

Le Censier de Duyst ne mentionne pas moins de cinq vignobles à Uccle, la plupart d'entre eux situés à *Carloo*. On en trouve trace dans d'autres papiers du temps: « eenen wyngaert van 't hoff van Stalle » (un vignoble du Château de Stalle) (6). Il avait une étendue égale à celui appartenant au seigneur de *Carloo*, qui était grand d'un bonnier et occupait une bonne partie du ver-

sant nord de la vallée du ruisseau d'Uccle, à l'emplacement même où, il y a peu, les grandes frondaisons du parc du Château Allard rappelaient encore le souvenir de la terre féodale.

Le seigneur de *Stalle* avait son maître vigneron. Généralement les récoltes sont fructueuses et les revenus plantureux. La cueillette des raisins mûrs, leur transport au cellier, se faisaient, chez nous, comme dans les régions vinicoles de France et d'ailleurs, c'est-à-dire suivant des us et coutumes fort anciens. Le temps des vendanges rassemblait au château un nombre inusité de travailleurs et une grande partie des habitants de *Stalle* prêtait son aide au seigneur.

Les comptes établis lors de ces travaux constituent une source de renseignements précieux (7). Par eux, nous savons qu'en 1471, trente-deux travailleurs furent embauchés, que l'année suivante il y en avait vingt-huit et que de copieux repas furent servis à tout ce petit monde, principalement à la

fin des vendanges.

La production du vin variait d'une année à l'autre. En 1472, elle s'élevait à 18 âmes, l'année d'après, à onze âmes seulement. Généralement le vin recueilli était vendu sur place. Les acheteurs ne furent pas toujours des Ucclois, car les comptes de 1471-72 ne mentionnent parmi les acquéreurs aucun habitant de la localité; ceux de 1492-93 signalent qu'une âme de vin de *Stalle* fut vendue au tenancier de l'auberge « De Pelicaen », à Bruxelles.

Au début du XV^e siècle, du temps de Wauter Van Kersbeke, la totalité de la production était transportée au domicile de ce dernier. Ceci semble indiquer qu'à cette époque déjà, les seigneurs de l'endroit n'occupaient plus le vieux manoir féodal (8). Celui-ci, rebâti par la famille Kersbeke et séparé du fief de *Stalle*, en 1642, était en ruines aux environs de 1700. Quoi qu'il en soit, lorsque, en 1652, l'avocat fiscal Jacques Bouton prit possession des terres de *Stalle*, il s'y fit construire un nouveau

château « orné d'un beau jardin, de viviers et d'une fontaine jaillissante » dans la vallée cette fois, près du ruisseau et face à la vieille chapelle gothique. Selon le témoignage de A. Wauters, ce château existait encore en 1855. Faute de documents plus précis, le château de Bouton nous est connu par une carte figurative de 1775, dressée par le géomètre-arpenteur J. Everaert (9). Si l'auteur n'a pas estimé nécessaire de représenter les jardins et autres agréments, par contre, il silhouette avec précision l'aspect général de la demeure, habitation cosse élevée sur plan rectangulaire avec tour d'angle carrée à trois étages. Les façades étaient faites de lignes simples, coupées de bandes claires, couronnées par une flèche bulbeuse. Cette carte est une réplique, en partie tout au moins, d'une carte plus ancienne, de la main du même auteur, dressée en 1741 (10).

En cette année, le château était occupé par le prince de Rubempré qui venait de l'acquérir. L'agglomération de *Stalle*

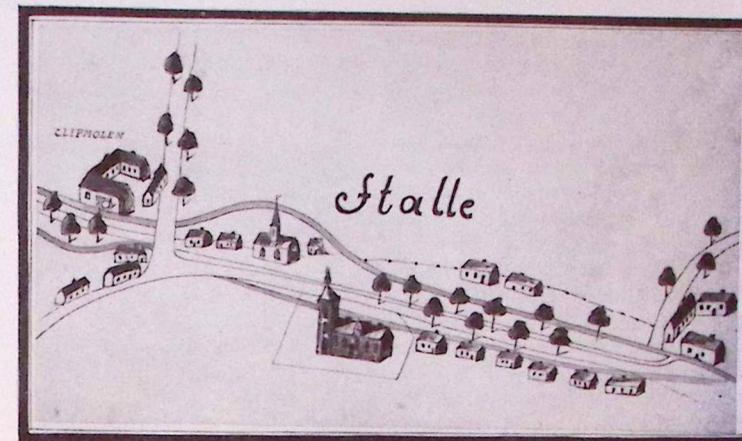
se groupe alors autour du château et de la chapelle. On y dénombre un moulin à eau, le « Climpolen » appartenant à Van Braeckeghem; au-delà de la chapelle et de la maison du chapelain, la brasserie « De Croon », propriété de la veuve Mercellis. Cette petite agglomération se complétait d'une bonne douzaine de maisons dont six étaient situées sur la rive droite du ruisseau et deux dans le chemin, probablement la *Zavelstraet*, face au moulin. La première de ces demeures appartient, comme d'autres des environs, au Chapitre de Cambrai. C'était primitivement une petite ferme, nouvellement construite en 1741, puisqu'elle porte le millésime de 1739. Elle était propriété de Guillaume Pauwels (11).

Stalle connut son apogée à la fin du XVII^e siècle, lorsque le successeur de Bouton, Guillaume Van Hamme-Frankheim, bourgmestre de Bruxelles de 1681 à 1691, prit possession de la seigneurie. Créé baron par le roi en 1686 et en vertu de la faculté que lui donnaient ses lettres patentes, il appliqua ce titre à ses terres qu'il éleva au rang de baronnie, en 1691. Son fief produisait, à cette époque, un revenu annuel de 6.096 florins, alors que Roger Vandernoot, seigneur de Carloo, prouvait que le revenu de sa seigneurie, de loin plus étendue, s'élevait à peine à 6.333 florins.

Guillaume Van Hamme avait construit son château à l'emplacement d'un ancien manoir, la maison des Frankheim que sa femme, Caroline Frankheim, petite-fille de Jacques Bouton, avait acquis par héritage. Il s'éleva sur le territoire et la juridiction de *Carloo*, à quelques pas des limites de ses propres terres, ce qui n'empêche qu'il conserva longtemps son nom de *Château de Stalle*.

Outre le bâtiment principal, avec chapelle, le bien comportait une ferme avec basse-cour, la maison du jardinier, deux étangs avec fontaines, un moulin à eau et une magnifique drève d'accès, l'ensemble s'étendant sur près de quatre hectares.

Une délicate gravure, au burin et eau-forte, fort joliment gravée par G. De Bruyne, d'après un dessin de Jacques Harrewijn nous montre l'aspect ancien du château et du parc. Remarquons dans l'angle supérieur droit, les armoi-



Le hameau de *Stalle* tel qu'il figure sur la carte manuscrite n° 216 des Archives Générales du Royaume.

ries des Van Hamme-Frankheim: Ecartelé, au premier et au quatrième d'or, au sautoir de gueules, à la fasce d'azur brochant sur le tout; au deuxième et au troisième, d'argent à la bande composée de plusieurs fusées de gueules. Tenants: deux dames coiffées et habillées à l'antique, avec robe d'azur, garnie d'or. (12)

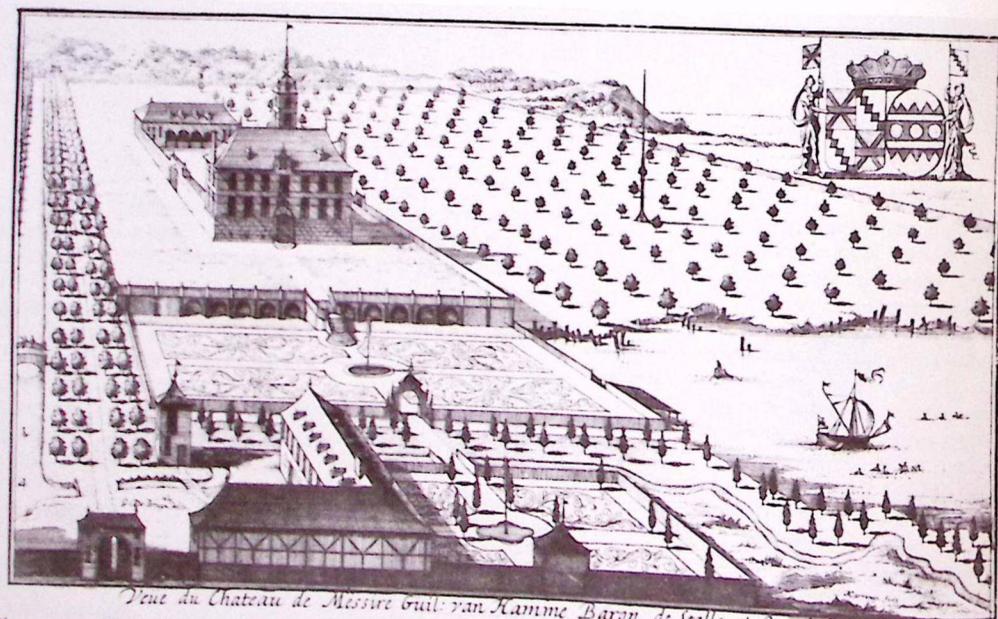
Le château de l'avocat fiscal Bouton n'a pas connu la même fortune. A. Wauters le signale encore habité, en 1855, et le dernier occupant fut l'opulent banquier Rittweger, dont une rue du voisinage perpétue la mémoire.

La petite ferme, au millésime de 1739, a survécu au temps. Elle eut son heure de célébrité à l'époque où elle devint la demeure du savant chimiste français, François Raspail (1794-1878), homme politique, exilé à Bruxelles après les événements de 1830 et 1848. Son exil en Belgique, n'ayant d'autres motifs que ses opinions politiques, le rendait particulièrement sympathique et sa maison devint bientôt le lieu de réunion de tous les Français de marque, proscrits comme lui.

Parmi eux se trouvaient Bancel, Pelletan, Montjau, Deschanel et surtout Victor Hugo, que les gamins de *Stalle*, à qui les visiteurs confiaient la garde des chevaux de leur attelage, avaient surnommé, sans révérence aucune, *de Rat* (*le Rat-l'Avare*) parce que, à l'encontre de ses compatriotes, il ne leur donnait jamais un sou vaillant, se contentant de distribuer généreusement des poignées de main (13).

Considérées aujourd'hui, les réceptions que Raspail organisa dans sa vieille petite ferme où il s'était lui-même réfugié, se rangent parmi les chapitres les plus vivants du passé de notre commune.

A vrai dire, la transformation de *Stalle* commence avec les débuts du siècle dernier. C'était encore la pleine campagne assurément, mais on y édifiait déjà une usine, fort importante pour l'époque, à l'emplacement d'une ancienne ferme, probablement la ferme du « Roetaert » qui portait la date de 1618. L'usine, une manufacture d'indiennes de nouvelle conception, fut édiflée par Bosdevex, à côté du grand étang de *Stalle* dont elle usait les eaux. Du temps de U. Verhulst, dont une rue du centre d'Uccle rappelle le souvenir, vers 1850, l'imprimerie de coton occupait cent cinquante ouvriers et la force motrice était assurée par trois puissantes machines à vapeur. Beaucoup de petites gens de l'endroit travaillaient à la fabrique et occupaient les petites masures égrainées le long du ruisseau d'Uccle. La direction de l'usine prit bientôt conscience de la condition d'habitat de son personnel et sous son impulsion fut créée l'une des premières cités-jardins de l'agglomération bruxelloise, à proximité de la fabrique. C'est l'avenue E. Michiels actuelle, de nos jours encore fort avenante, mais qui, à l'époque où elle fut construite marqua un progrès hygiénique et social appréciable, à la fois au point de vue du souci de la salubrité et de l'esthé-



Vue du Château de Messire Guil. van Hamme Baron de Stalle et Overhem.

S TALLE Praefectura Rodensis Dominium cum castello, in Baronatum erectum à Carolo II. Hisp. Rege, anno 1686. die 27. Martii, in gratiam Guilielmi van Hamme.

S TALLE, Seigneurie avec Château dans la Maîtrise de Rode fut érigée en Baronie par Charles II. Roi d'Espagne le 27 Mars 1686. en faveur de Guillaume van Hamme.

S TALLE, is een Heerlijkheit met een Kasteel van de Meyery van Rode, tot een Barony gemaakt van Karel de II. Koning van Spanje op den 27. Maart 1686. ten gevalle van Willem van Hamme.

tique.

Les deux brasseries établies dans le vallon de Stalle à côté des sources d'eau dont elles avaient un pressant besoin sont d'origine ancienne. L'une d'entre elles, à l'enseigne « De Croon » (La Couronne), avec sa grande porte cochère, sa cour intérieure et ses dépendances, anciennes ou modernes, est encore parfaitement en état de reprendre son activité d'antan. Son origine est lointaine et remonte au XVII^e siècle. Comme la plupart des brasseries de l'époque, elle dépendait d'une ferme avec étang pour répondre aux exigences de l'approvisionnement en eau.

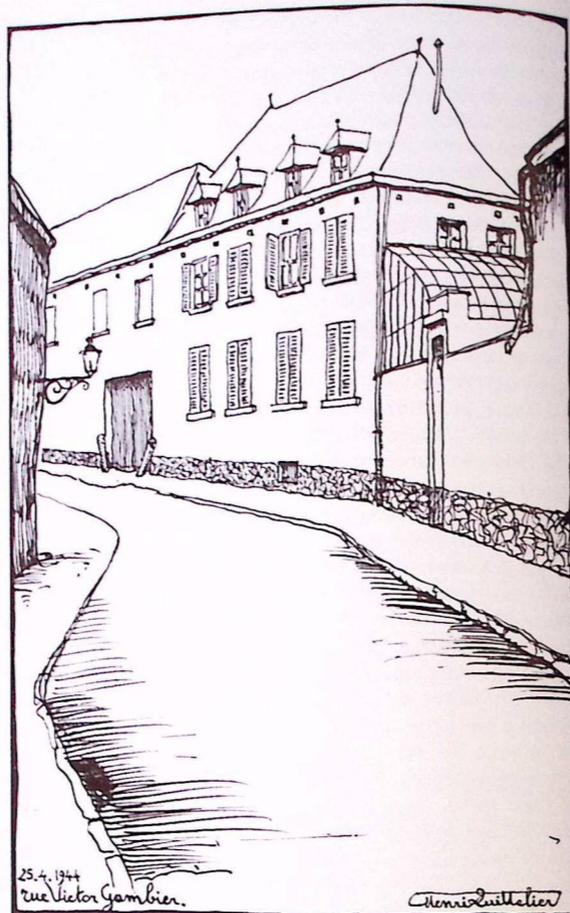
L'année 1663 doit avoir été marquée par des transformations radicales des installations et des procédés de fabrication de la bière. C'est en effet depuis cette date que les archives de la brasserie font mention de l'exploitation industrielle de l'établissement.

En 1935, la « Couronne » prit son extension définitive par la construction de ses nouvelles installations. Les bâtiments modernes, d'une hauteur de 36 mètres, permettent, comme dans les grandes brasseries modernes, la fabrication de la bière en cascade.

Les industries anciennes, à l'encontre de celles d'aujourd'hui, semblaient parfaitement en relation avec le milieu immédiat. Il en était de même des cultures, principalement des cultures maraîchères et horticoles.

Toute la partie cultivée du sud de la commune s'était établie sur le bord de la première terrasse, plutôt que sur les alluvions mêmes, sur les rives de la Senne. Malgré tous les avantages que la rivière pouvait offrir aux maraîchers, malgré la navigation possible en un temps où l'état précaire du réseau routier rural constituait une entrave énorme à la circulation et au transport, ils reculèrent devant les inondations fréquentes pour occuper les plaines de Stalle et environs.

En s'éloignant délibérément des alluvions trop humides et trop exposées, ils trouvaient au pied des collines d'excellentes terres, composées d'alluvions légères, suffisamment humides encore, qu'ils surent admirablement mettre à profit. Les riches potagers que les « Boerkozen » avaient établis dans les plaines le long de la chaussée de Dro-

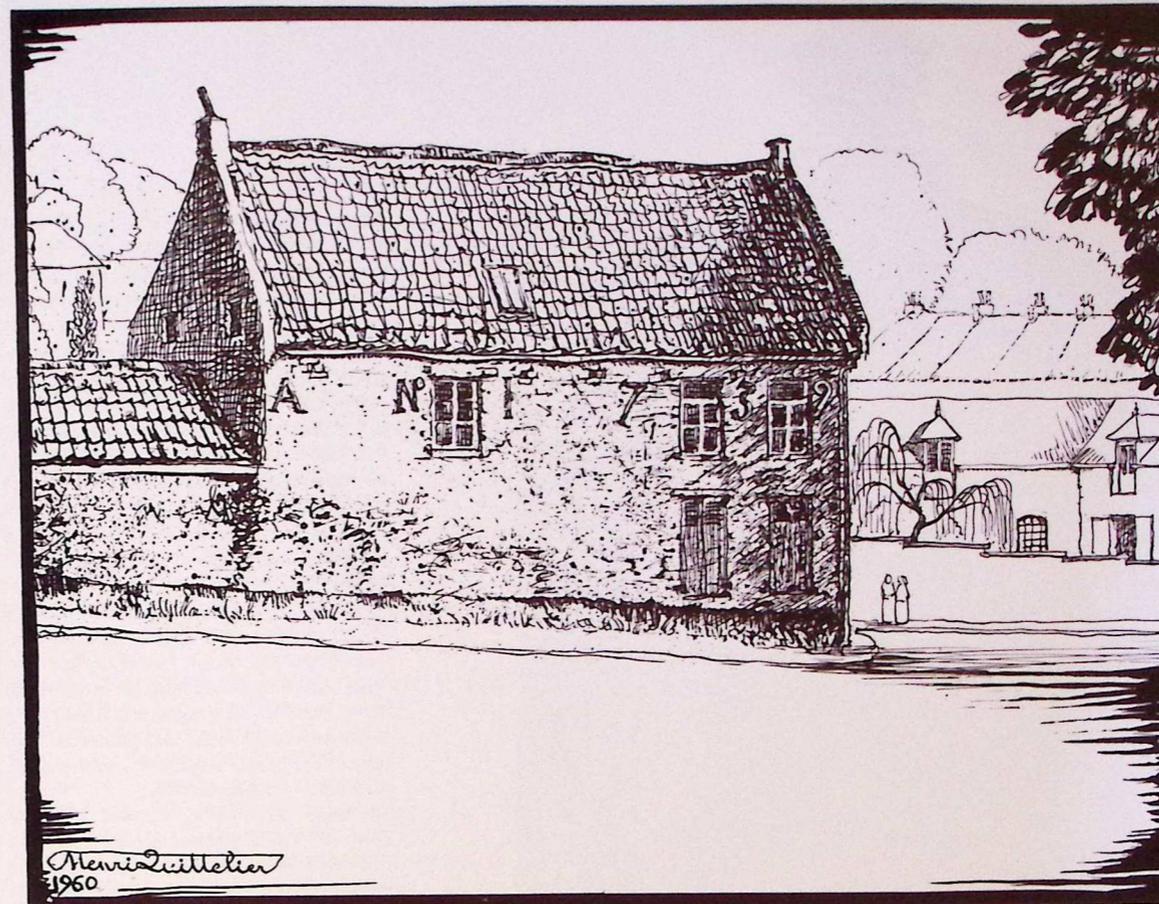


genbos, des rives du Zandbeek et du Keyenbempt, soigneusement travaillés, contribuèrent efficacement au ravitaillement des marchés de l'agglomération bruxelloise.

C'est le long des chaussées et chemins se dirigeant vers les communes riveraines de la Senne que s'établirent les habitations maraîchères et si même les terres ont été abandonnées à d'autres usages, celles qui survivent se reconnaissent au milieu des quartiers neufs. Sans caractère apparent, bannissant tout élément superflu au profit de l'utilité immédiate, elles apparaissent, dans leur banalité voulue, à côté de la remise ouverte et autres dépendances qui, autrefois, abritaient charrettes, papiers et outillage.

Sur les terrains qui dominent le vallon

de Stalle, principalement au quartier du Vossegat, existait vers 1850, une authentique magnanerie, où l'on élevait le ver à soie pour laquelle fut décrétée par l'Etat, la plantation de milliers de mûriers. Elle était dirigée par le comte de Mevius et se trouvait entre les avenues du Domaine et des Sept Bonniers, non loin de l'immense building à qui elle a légué son nom. Un article, paru le 10 juillet 1842 dans le *Journal de Bruxelles*, relate une visite du ministre de l'Intérieur à l'établissement modèle d'Uccle pour l'élevage du ver à soie. « La visite eut lieu au moment où 600.000 vers commençaient à filer. En exécution d'arrangements pris entre le gouvernement et M. Ch. de Mevius, l'établissement pouvait être visité moyennant une autorisation du



Petite ferme datée 1739; à droite, le Climpolen.

ministre de l'Intérieur. Ceux qui s'intéressaient à l'élevage du ver à soie et à la culture du mûrier recevaient, à Uccle, de précieux conseils. Ils pouvaient même y vendre leurs cocons aux prix courants de France. (14) » Il y a peu, existaient encore dans de nombreuses propriétés des environs de la rue Gatti de Gamond, des mûriers au feuillage caractéristique et lors de la suppression d'un vieux jardin du haut de la rue Xavier De Bue, pour la construction d'un garage, un superbe et vénérable mûrier fut abattu. Les dernières transformations de ce vaste quartier commencent par la construction du nouveau château de Stalle qui, malheureusement, n'a connu qu'une existence éphémère. Renouant avec la tradition, il fut construit, en

1866, par l'architecte J. P. Cluysenaer, (1811-1880) auteur de la Galerie du Roi, du Marché de la Madeleine et du Conservatoire de Bruxelles, à l'endroit même où, jadis, se dressait le manoir féodal des premiers seigneurs de Stalle.

Il fut édifié en pur style Renaissance française, à une époque où l'architecture vivait encore des formes du passé, pastichant la France dans ses productions antérieures au XIX^e siècle. Il était d'inspiration classique. Son unité, malheureusement quelque peu amoindrie par une accumulation et une surcharge de tourelles, était restée un modèle du genre.

La brique rose, alternant avec la pierre blanche, la haute toiture d'ardoise à

lucarnes ouvragées, prêtaient à cette vaste demeure patricienne, une chromatique tout à fait ravissante.

La disparition prématurée du château Allard, en 1961 a laissé bien des regrets parmi le monde des artistes.

Au temps des équipages, le carrosse des châtelains menait, tous les dimanches matin, la famille Allard à la grand'messe, tandis que les sonneries en fanfare des trompettes retentissaient entre les façades des rues conduisant à l'église. De rares et vieux Ucclois doivent encore se souvenir de ce tableau dominical digne d'un autre âge. Toute la lisière ouest de la commune, ainsi que le plateau situé au nord du ruisseau d'Uccle, montant en pente douce, depuis la rue Victor Allard, jusqu'aux confins du bois Duden, par l'im-



Porte cochère dans la rue Victor Gambier.

posante avenue du Domaine, constitue l'une des zones les plus salubres de l'agglomération bruxelloise. Les immenses dépôts de sable que les mers préhistoriques y ont abandonnés ont fait d'abord l'objet de vastes exploitations. D'immenses carrières de sable y sont restées en activité pendant des années. Le sable extrait notamment par les *Tramways Bruxellois* était employé au ballastage des voies ainsi qu'au pavage des artères concédées à la compagnie. Ensuite, le lotissement de ces terres a transformé ce quartier avec une rapidité foudroyante.

C'est ici que le contraste entre le passé et le présent prend des proportions effarantes. Là où, il y a quelques années à peine, on remuait le sable rude, où le chemin de l'Aulne conduisait les rares passants vers les hauteurs boisées de Forest, s'élèvent, aujourd'hui, plusieurs agglomérations de vastes buildings dont l'une, connue sous le nom de *Parc Charlemagne*, constitue un ensemble impressionnant et des mieux réussis. La construction en hauteur y est appliquée sur une grande échelle. L'étendue du terrain a permis en même temps aux architectes de

âtir en surface, tout en prévoyant des espaces verts entre les bâtiments, procurant aux occupants une belle perspective de pelouses, d'arbres feuillus et de buissons d'ornement. Par ailleurs, le plan d'aménagement urbanistique très strict, a prévu une orientation légèrement différente pour chaque pavillon, ce qui a permis, à chacun d'eux une vue sur un panorama développé sur la vallée de la *Senne* et sur les crêtes brabançonnaises si caractéristiques au sud de la capitale.

Face à cet ensemble, l'ancien parc du château de *Stalle*, d'une bonne vingtaine d'hectares d'étendue, est entièrement loti. Déblais et remblais ont abouti au tracé d'une croisée de larges avenues asphaltées où, depuis quelque temps viennent s'aligner les façades d'immeubles modernes. Les artères nouvelles y dessinent des courbes gracieuses, tout en épousant les rythmiques replis du terrain. Pour autant que le lotissement l'ait permis, de belles touffes d'arbres, ainsi que quelques espèces rares, ont été épargnées, ce qui assure pour l'avenir, le côté pittoresque de cette géographie en devenir d'un quartier résidentiel nouveau.



Le château Allard.

Aspects du nouveau quartier de Stalle.



(1) Voir *Brabant*. Revue de la Fédération Touristique de la Province de Brabant. Année 1967, n° 1 et 6.
 (2) Les deux autres planches représentent l'une, une vue du château de Carloo-Saint Job, l'autre l'antique *Diweg*.
 (3) Adrien Collaert racheta du fonds de Jérôme Cock la *Fête des Fous* et la *Danse des Noces* de P. Breughel. Voir René Van Bastelaer: *Les Estampes de Peter Breughel l'ancien*. Bruxelles G. Van Oest. 1908.
 (4) Le clocheton actuel rappelle la forme typique des clochetons du XVIII^e siècle: ovales, simples ouvertures rectangulaires à encadrement, percées dans chaque plan et garnies d'abat-sons, légèrement découpés. Cfr. *La Chapelle de N.D. de Bon Secours, à Uccle Stalle*. Le *Folklore Brabançon*. N° 150, juin 1961.

(5) Cfr. *Les Moulins d'Uccle. Le Folklore Brabançon*, N° 155, septembre 1962.

(6) Cour Féodale du Brabant. N° 18, p. 297.

(7) A.G.R. *Greffes scabinaux*. Brux 9372. Ces comptes ont été publiés dans leur intégralité par le Dr E. Vander Linden dans *Eigen Schoon en de Brabander*. XV^e année.

(8) Wauter Van Kersbeke fut seigneur de *Stalle* jusqu'en 1445.

(9) A.G.R. Cartes et Plans Manuscrits. N° 216.

(10) A.G.R. Cartes et Plans Manuscrits. N° 2394. Elle est publiée en partie par le Groupe d'études sociographiques (Direct. G. Jacquemyns): *Une Commune de l'Agglomération Bruxelloise*

Uccle. Université Libre de Bruxelles. Sociologie Solvay.

(11) *ibidem*.

(12) L. de Herckenrode. *Collection d'Epitaphes et Blasons*. Gand 1845.

(13) Cette anecdote a été recueillie par Alexis Sluys, ancien Directeur de l'Ecole normale de Bruxelles. Il la tenait d'un vieil horticulteur de l'endroit qui se souvenait fort bien des personnalités que Raspail recevait régulièrement en sa demeure de *Stalle*. Voir J. Payro. *Les Arts à Uccle. Uccle au Temps jadis*. Uccle. Centre d'Art. 2^e édition, 1950.

(14) Du journal « *Le Soir* » en date du 13 juillet 1956.



Le 300e anniversaire du rattachement de Lille à la France

par Maurice DUWAERTS

AU TEMPS DU ROI SOLEIL

D EPUIS septembre 1967, Lille est en effervescence! Cela durera jusqu'en septembre 1968! De nombreuses manifestations y sont organisées à l'occasion d'un événement historique qui nous intéresse tout autant que nos voisins du Sud: le 300e anniversaire du rattachement de Lille à la France! C'est l'occasion pour nous tous de nous replonger avec passion dans l'histoire mouvementée des Pays-Bas espagnols. Situons rapidement les faits. Le règne de Louis XIV s'inaugure pratiquement en 1660 pour s'achever en 1715. Poursuivant la politique de Riche-

lieu, avide de gloire, Louis XIV va profiter de la succession au trône d'Espagne pour entamer une guerre que les historiens appelleront la « guerre de Dévolution ». Louis XIV devait recevoir une dot de 500.000 écus d'or, moyennant quoi l'Infante renonçait à tous ses droits à la succession d'Espagne. A la mort de Philippe IV, roi d'Espagne, en 1665, cette dot n'ayant pas été liquidée, le Roi Soleil considéra qu'il pouvait revendiquer une partie de l'héritage de son beau-père. Il invoqua dans le « Traité des droits de la Reine très chrétienne » la coutume du Brabant, dite de Dévolution, aux termes de laquelle une fille du premier lit peut recevoir les

biens immeubles des parents, possédés au moment du mariage. Les juristes espagnols démontrèrent que cette coutume de droit privé ne pouvait s'appliquer à la succession des Etats et

▲ Nicolas de Largillière: La Belle Strasbourgeoise (toile 138 x 106). Ce tableau, le plus remarquable et le plus attachant de l'exposition, nous montre la richesse et l'élégance du costume d'une grande dame de Strasbourg et nous est précieux pour l'histoire du costume.

▲ Adam François Van der Meulen: siège de la ville de Dôle. (toile 48 x 109). Cette version du siège de Dôle ne paraît pas conçue pour la tapisserie. Il s'agit peut-être d'une réplique en petit exécutée pour le cabinet du château de Choisy.



qu'elle n'existait qu'en Brabant et non dans les autres provinces des Pays-Bas...

En mai 1667, Louis XIV se mit en campagne accompagné de Turenne. Après les prises de Charleroi et de Furnes par les armées françaises, celles-ci commencèrent une marche convergente vers Lille. Audenarde se rendit le 1er août. Espérant faire tomber les places de Gand et de Bruges et avec elles toute la Flandre, Louis XIV poursuivit sur la ligne de l'Escaut mais les réactions des armées espagnoles furent telles qu'il dut se replier. C'est alors qu'il décida d'assiéger Lille. Après neuf jours de siège, Lille capitula avec tous les honneurs de la guerre. Rappelons ici, en passant, pour les jeunes, que c'est au cours de ce siège que les mousque-

taires se distinguèrent particulièrement; ils étaient commandés par un certain Charles de Batz-Castelmore, qui se faisait appeler d'Artagnan du nom d'une terre que possédait sa mère, de la famille de Montesquiou.

C'est dans la nuit du 27 au 28 août 1667 que la capitulation de Lille fut signée dans une ferme située en arrière des lignes sur le chemin de Lannoy à Fives, à l'angle de la rue des Montagnards et de la rue de Lannoy. Louis XIV fit son entrée dans Lille à 15 heures. La campagne militaire était virtuellement terminée et la paix fut conclue à Aix-la-Chapelle, après la conquête de la Franche-Comté, le 2 mai 1668. Charles II, nouveau roi d'Espagne, la ratifiait le 16 mai. Il livrait à la France les places de Lille, Douai,

Courtrai, Tournai, Armentières avec toutes leurs dépendances.

LES PEINTRES DE LOUIS XIV

Les Lillois présentent, à l'occasion de ce grand événement, deux belles expositions. La première est importante et concerne la peinture. Elle se tient au Palais des Beaux-Arts jusqu'au 30 avril. Elle a pour thème l'évocation de la peinture sous le règne personnel de Louis XIV entre les dates précises de 1660 et de 1715.

Adam François Van der Meulen: Vue de Lille assiégée (toile 230 x 328). Pour le décor de Marly, Van der Meulen reprend le site de Lille tel qu'il l'avait déjà peint dans une esquisse destinée à la tapisserie.

Ce thème peut paraître banal. En réalité, il est relativement inédit. En effet, jamais une évocation d'ensemble de l'évolution de la peinture sous le règne personnel de Louis XIV n'a été présentée dans une exposition. La présentation du XVIIe siècle, conçu comme une entité et défini par les dates approximatives de 1630 à 1690, a été très fréquemment réalisée. Récemment encore, de grandes expositions se déroulaient à Londres, à Paris et en Amérique, à New York et Washington, sur ce thème. Mais le règne de Louis XIV ne coïncide pas avec la peinture que l'on a dénommée autrefois « peinture de la réalité ». Les deux frères aînés des Lenain, Louis et Antoine, sont morts dès 1648, Georges de la Tour disparaît en 1652, Philippe de Champaigne est mort seulement en 1674, alors que le règne personnel de Louis XIV n'était entamé que de 14 ans. Poussin n'appartient pas, de même, à cette époque, puisqu'il meurt à Rome en 1665. Le règne de Louis XIV n'est pas non plus seulement celui du triomphe de Le Brun et de Mignard. Le premier disparaît en 1690 et le second le suit de cinq ans. L'évocation commence par la présentation de leur art sous le règne de Louis XIV montrant particulièrement l'art fastueux de Le Brun et son envolée épique dans une des grandes compositions de la série consacrée à la vie d'Alexandre. Si les grandes décorations de Mignard ne pouvaient être directement évoquées, elles sont, toutefois, présentées par deux tapisseries empruntées à la série, tissées d'après le décor de la petite galerie, et qui emportent toute notre admiration.

A côté de ces maîtres, bien d'autres, aujourd'hui un peu négligés, sont représentés. C'est d'abord Jouvenot avec ses grandes compositions dont plusieurs ont été transposées en tapisseries. Il est également représenté par le tableau qui lui fut commandé par le Roi pour la chapelle du château de Versailles et qui a été restauré spécialement à l'occasion de l'exposition.

A partir de 1685, les grands décors semblent abandonnés dans les entrepri- ses du Roi. Pour ses châteaux de Marly, du Trianon et pour Meudon qui était la demeure du Grand Dauphin, ce sont plus souvent des œuvres

de chevalet qui sont alors commandées. Leurs sujets se font plus aimables et les emprunts à la mythologie plus fréquents. Parmi les artistes qui se sont illustrés dans ces commandes, La Fosse notamment, est représenté ici.

Son chef-d'œuvre « Clytie transformée en tournesol » a pu être exceptionnellement prêté par le musée du Trianon où il est actuellement remis en place dans sa boiserie originale. On pourra apprécier ici la facture pleine de finesse et l'invention de cet artiste qui a certainement beaucoup influencé les débuts de Watteau.

Dans cette orientation de la peinture, la participation d'Antoine Coypel est particulièrement importante. Le grand décor conçu pour le duc d'Orléans au Palais Royal, pour une galerie aujourd'hui malheureusement détruite, est à cet égard très significatif. Il est évoqué dans l'exposition par deux des tableaux qui ornaient les murs de cet ensemble et par deux esquisses pour la composition de la voûte. Les frères Boullongne, Bon et Louis, sont également ici largement représentés et notamment par le décor, qui avait été conçu pour le château de Rambouillet, qui a pu être prêté par le musée de Tours. L'un des aspects, le plus surprenant peut-être de l'exposition, sera les quelques tableaux, qui ont pu être réunis, de Parrocel. Cet artiste, connu surtout par ses sujets de bataille, est, en effet, un peintre de facture très moderne dont les accents picturaux nous sont particulièrement sensibles.

Bien entendu, l'exposition montre également le développement du portrait qui s'affirme à partir de 1690 environ avec les personnalités éclatantes de Rigaud et de Largillière. Ces deux maîtres sont représentés par leurs chefs-d'œuvre, notamment par la seconde version du célèbre *portrait du Roi Louis XIV* peinte en 1701 par Rigaud et surtout par l'extraordinaire « *belle Strasbourgeoise* » de Largillière que le musée de Strasbourg a bien voulu prêter et qui fut acquis voici très peu d'années lors d'une vente à Londres.

L'une des particularités, enfin de cette tentative d'une évocation assez précise de l'évolution de l'art entre les dates de 1660 à 1715, sera la présentation d'un groupe de peintures qui ont toutes été

commandées pour le *château de Meudon* qui était la résidence du Grand Dauphin. On sait que ce château est aujourd'hui détruit. Son décor pictural est dispersé dans les collections nationales et provinciales. Un choix de pièces caractéristiques a pu être réuni et souligne l'importance de cette commande dans l'évolution du goût.

L'art de la nature morte qui prend un ton également somptueux afin de s'adapter au décor des grands palais est également représenté avec des œuvres de Monnoyer et de Blain de Fontenay. Les paysages ne sont pas non plus absents, et ce sera également ici une nouveauté car ce sont des artistes peu connus de nos jours qui figurent ici: Patel, Allegrain, Boyer, Chavannes.

Cette exposition constitue donc une nouveauté dans son propos et une étape de la recherche dans la présentation d'un ensemble aussi cohérent. Elle a pu être réalisée grâce à un étroit concours entre la conservation du musée de Lille et deux chercheurs appartenant à l'université, Jacques Thuillier, chargé d'enseignement à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Dijon, et Antoine Schnapper, assistant à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Paris. Le catalogue a été rédigé pour l'essentiel par ces deux historiens d'art et constituera certainement une source de renseignements précieux sur cette époque et sur les tableaux présentés. Cette exposition, pour nous Belges, nous rappelle Rubens et Van Dyck; on songe à eux bien souvent en voyant bon nombre de ces maîtres qui étaient sans doute injustement oubliés et qui ont subi leur très grande influence. Nous songeons notamment au portrait le plus populaire de Louis XIV, peint par Hyacinthe Rigau dit Rigaud (1659-1743), et dont la pose est inspirée du portrait de Charles Ier par Van Dyck.

Nous avons aussi vu avec un vif plaisir les œuvres de Van der Meulen (1632-1690), ce Bruxellois d'origine, élève de Snayers, installé alors à Paris. Vite adopté par Colbert et Le Brun, il fera une carrière remarquable en France et ses tableaux retraçant les batailles et les sièges de places fortes par les armées de Louis XIV sont précieux aujourd'hui pour l'étude des sites.

Ceci dit, on ne peut que féliciter Al-



D'après Mignard: L'automne (Bacchus et Ariane) Tapisserie laine et soie, rehaussée d'or (472 x 623). Marque de l'atelier Jans. Pendant tout le XVIIIe siècle à Versailles cette tenture ornait les appartements de la Reine et des princes.

Pierre Mignard: Fillette faisant des bulles de savon (132 x 96). On a cru longtemps que ce portrait d'enfant représentait la jeune duchesse du Maine ou Mademoiselle de Blois, fille légitimée de Louis XIV et de Mademoiselle de La Vallière, future princesse de Conti.



bert Châtelet, conservateur des Musées de Lille et toute son équipe de jeunes pour l'effort accompli. Car ce n'est pas tout.

L'HOSPICE COMTESSE

En 1237, la pieuse comtesse de Flandre, Jeanne de Constantinople, fille de Baudouin IX, élu empereur à la suite de la 4e croisade, fondait un hôpital pour les pauvres: c'est en mémoire de ce geste que la tradition orale lui a conservé jusqu'à nos jours son nom si attachant, Hospice Comtesse. Mais des premiers bâtiments, rien ne subsiste: un incendie les a détruits en 1467.

Une reconstruction fut aussitôt entreprise qui dura dix années. C'est alors que fut édifié le beau vaisseau de la grande salle des malades. Sa voûte de bois, ses fenêtres ogivales, sont de ce temps. Elle a perdu, cependant, son abside primitive où la messe était dite devant les malades eux-mêmes. Car c'est autour de cet ensemble essentiel que vont s'édifier en campagnes successives l'ensemble de bâtiments qui donne aujourd'hui sa physionomie à l'Hospice. En 1482-83, puis en 1529-30, c'est d'abord l'édification du logis de la communauté religieuse, au fond de la cour. Malgré de nombreuses modifications de détails aux XVIIe et XVIIIe

siècles, il a subsisté jusqu'à nos jours intact dans ses masses essentielles. Puis de 1644 à 1649, sont élevés les bâtiments faisant front sur la rue de la Monnaie. Dès leur conception, ils portaient sur la rue maisons et boutiques louées à des artisans comme aujourd'hui encore. Quelques années plus tard, en 1651-52, on fermait l'arrière-cour en construisant en bordure de la rue Comtesse, depuis la salle des malades jusqu'au quai de la Deule, l'actuelle avenue du Peuple Belge. C'est au XVIIe siècle aussi que les bâtiments du culte prennent leur aspect définitif. En prolongement de la salle des malades, une nouvelle chapelle est

élevée en 1654-55 et un passage formant jubé l'isole de cette salle dès 1655-56. La décoration en est bientôt entreprise. C'est, notamment, un précieux tabernacle en bois d'ébène et écaille rouge qui est exécuté en 1662 par l'orfèvre lillois François Vranx: il vient de faire retour à son lieu d'origine après un long séjour à l'Hôpital Saint-Sauveur. Enfin, un dernier ensemble est élevé sur le petit côté de la première cour en 1724, qui achève les constructions. Les nécessités du service des hospices ont provoqué certes de nombreuses transformations des intérieurs. Heureusement, la communauté y a partiellement échappé et l'essentiel de son décor ancien subsiste. Les services des Monuments Historiques ont assuré la restauration méthodique qui nous permet de les retrouver aujourd'hui dans leur décor ancien. La cuisine a gardé sa vieille cheminée, et ses murs sont garnis de carreaux de faïence posés sans doute en plusieurs campagnes à la fin du XVIIe siècle et dans le premier quart du XVIIIe siècle.

Les appartements de l'abbesse, et surtout son salon, ont conservé leurs lambris du XVIIIe siècle. Quant à la salle à manger, elle possède encore la belle cheminée de bois érigée par le maître de l'hôpital, Joseph Vranx (1649-1654). Des meubles anciens, dont la plupart proviennent des lieux-mêmes, ont été replacés dans cette ancienne communauté qui constitue ainsi une précieuse évocation des intérieurs d'autrefois. Par un accord conclu dès 1952 entre la Ville de Lille et les Hospices, les bâtiments doivent en effet retrouver une nouvelle vie dans l'évocation du passé.

LOUIS XIV EN FLANDRE

L'exposition « Louis XIV en Flandre » à l'Hospice Comtesse constitue la part

historique des commémorations. Elle est conçue en une sorte de triptyque: après avoir rappelé ce qu'était la Flandre sous la souveraineté espagnole, elle présente les événements diplomatiques et militaires qui, de 1635 à 1697, donnèrent à la France les territoires qui forment actuellement la région du Nord; enfin, le troisième volet montre les transformations dues à la présence et à l'influence françaises, avant de se clore sur la guerre de Succession d'Espagne, la prise de Lille en 1708 et son retour à la France en 1713, qui marquent l'attachement définitif des Lillois à leur nouvelle patrie.

La première partie est consacrée à la

Flandre espagnole. Des gravures, tirées notamment de la « Flandria illustrata » de Sanderus, et des dessins montrent les villes, les bourgs et les campagnes des Pays-Bas méridionaux au XVIIe siècle. Une importante série de plans, de dessins aquarellés et de gravures présente le paysage urbain de la ville de Lille. Plusieurs panneaux et vitrines sont consacrés à la vie sociale, intellectuelle, religieuse et politique de la région. Après un bref rappel du premier rattachement de la Flandre wallonne à la France au XIVe siècle, la deuxième partie présente l'extension progressive du royaume vers les Pays-Bas espagnols grâce aux guerres du XVIIe siècle qui,



Hyacinthe Rigaud dit Rigaud: le marquis de Dangeau (162 x 130), surtout célèbre pour le journal qu'il rédigea sur les dernières années du règne de Louis XIV.

de 1635 à 1697 donnent à la France l'Artois, une partie de la Flandre et du Hainaut, le Cambrésis. On y trouve une iconographie importante des conquêtes de Louis XIV: l'esquisse du Siège de Lille par Van der Meulen et la tapisserie des Gobelins qui la transpose, gravures, dessins et aquarelles de Van der Meulen, Le Brun, Sébastien Leclercq. Louis XIV, dont on peut voir le portrait équestre par Houasse, une armure de tranchée et une très belle épée gravée de scènes illustrant la guerre de Dé-

volution (1667-68), est entouré de ceux qui furent les artisans de ses victoires: Turenne (portrait par Philippe de Champaigne), Louvois (par Mignard), Vauban (buste par Coysevox et portrait par Rigaud). Enfin, la troisième partie illustre la présence française par les portraits des intendants et des gouverneurs, des documents évoquant la création de nouvelles administrations, et l'esprit public et la société. Une part importante est faite aux transformations des villes: Dunkerque et surtout Lille que Vauban agrandi après l'avoir dotée d'une citadelle et de nouvelles fortifications. Le grand plan relief de la ville au milieu du

XVIII^e siècle en présente une vue saisissante. L'exposition se termine sur l'évocation du siège de Lille en 1708, son retentissement en Europe (« canards » et pièces satiriques néerlandaises et allemandes), et le retour de Lille à la France en 1713 après la victoire de Denain.

LA RENAISSANCE DU LILLE ANCIEN

En terminant nous voudrions signaler aux Bruxellois et aux Brabançons l'effort extraordinaire entrepris il y a quatre ans par un petit noyau de personnes attachées à leur patrimoine. Sous l'égide des « Vieilles maisons françaises » ils fondèrent une association adoptant



Antoine Coypel: L'assemblée des Dieux (95 x 195) esquisse, probablement peinte en 1702 pour la voûte de la galerie qu'Hardouin-Mansart avait construite au Palais Royal et qui, à cause des peintures de Coypel, prendra le nom de Galerie d'Enée.

un titre plein d'espoir: « La Renaissance du Lille Ancien ».

Leur but, dès le départ, était ainsi défini:

— Protéger et rénover le patrimoine historique de Lille, témoin d'un prestigieux passé.

— Créer un vaste mouvement d'opinion pour y faire participer la population toute entière et spécialement la jeunesse.

— Apporter aux propriétaires de maisons anciennes les concours artistiques, financiers et juridiques, nécessaires à la rénovation de leurs immeubles.

Pour assurer ces tâches multiples, cette jeune Association s'affilia à la « Société

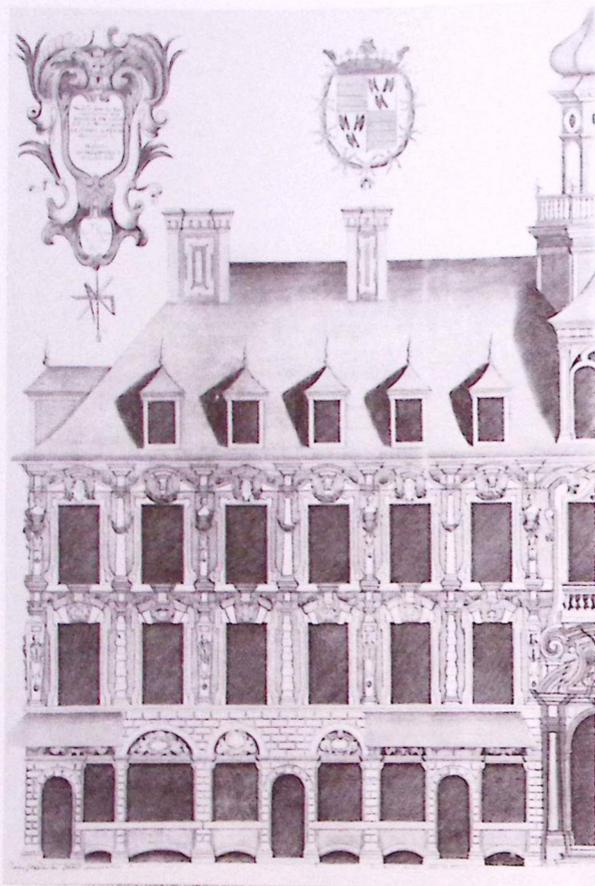
Nationale pour la Protection des Villes d'art ». Elle organisa plusieurs Commissions spécialisées.

L'une se chargea de réunir une *documentation photographique* sur le Lille Ancien; la deuxième s'efforça d'intéresser la jeunesse à ce mouvement, notamment par des visites et des concours; une troisième *Commission juridique et financière* étudia les possibilités offertes par la Loi du 4 août 1962 (Loi Malraux) et son incidence sur les Secteurs Sauvegardés.

Enfin, la *Commission de recensement* dépista les monuments historiques et justifia devant l'opinion et les pouvoirs publics, les raisons de protection et de

rénovation de ce patrimoine.

En 1965, dans le cadre prestigieux de l'Hospice Comtesse, un premier bilan fut ainsi dressé: 2 concours scolaires ouverts aux élèves des établissements d'enseignement; des conférences sur la sauvegarde des villes historiques, et en particulier une causerie par Claude Charpentier, une autre par Michel Marcq; de nombreuses visites guidées vers les principaux monuments de Lille; un double concours d'étalages évo-



La Bourse, modèle d'une des faces extérieures de la Bourse de Lille, dédié à Monseigneur le Comte de Reux, gouverneur du Magistrat de la dite ville. Par Julien Destré, ingénieur, 1652. Gravure sur cuivre rehaussée d'aquarelle. E. de Boulonois fe. Guil. Morel. Excudit à Lille en Flandre (61 x 47 cm).

Une vue de Lille, ville capitale de la Flandre française. On voit, à gauche, la Citadelle. Gravure sur cuivre coloriée (0,170 x 0,241 cm) à Paris chez Chereau.



quant les épisodes de l'histoire lilloise; dans l'Atrium de la Nouvelle Bourse, une Exposition de tapisseries flamandes (prêtées par des collectionneurs), tissées pour la plupart à Lille à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle. L'Association en 1966 et en 1967 multiplia les expositions, les conférences et les visites, en vue de réaliser ses projets, dont le principal fut d'aider, par tous les moyens, la ville à obtenir la création d'un « Secteur Sauvegardé ». C'est maintenant chose faite. La Commission Nationale a, en effet, décidé en juillet 1967, la délimitation d'un Secteur Sauvegardé de 60 hectares environ, qui comporte l'ancien cœur de la

ville et dont les plans de rénovation furent confiés à Jean-Claude Bernard, jeune Premier Grand Prix de Rome, aidé par les Services des Bâtiments de France.

Parmi les réalisations nouvelles: deux initiatives de la « Renaissance du Lille Ancien » connaissent un grand succès. Il s'agit des *Cours de Guides* et de la création d'un *Centre de Documentation Juridique et Financière*. Plus de 800 Lillois sont déjà membres de cette association ce qui prouve l'intérêt qu'elle a soulevé.

Monsieur Pierre Patte, conservateur régional des Bâtiments de France, devait nous confier, qu'à son arrivée à

Lille, voici deux ans, il avait eu l'impression que cette ville n'avait plus aucun monument historique digne d'intérêt. Depuis il a bien changé d'avis et se réjouit de pouvoir aider vigoureusement à la renaissance du Lille ancien. Nous signalons à l'attention des administrateurs du « Quartier des Arts » à Bruxelles, et particulièrement à son dynamique président S.A.R. le prince Albert, les efforts heureux entrepris par la ville de Lille pour sauver son patrimoine. Nous espérons qu'il aura l'occasion, se rendant à Lille cette année, pour inaugurer la Foire, d'étudier sur place les projets en voie de réalisation. Il y a bien des idées à en retenir qui

pourraient heureusement être appliquées à Bruxelles et à d'autres villes belges dont bien des quartiers historiques sont menacés à l'heure présente. Enfin, pour terminer et pour les amateurs de grands cortèges historiques, disons qu'ils auront intérêt à se rendre tous à Lille le 23 juin prochain, à 15 heures. Ce jour-là en effet, ils auront l'occasion d'assister aux fastes d'un grand cortège historique retraçant une partie de l'histoire de la ville, allant de l'âge d'or des archiducs Albert et Isabelle avec la noblesse de Flandre jusqu'au siège de 1708 et le retour définitif de Lille à la France, en passant par la conquête de la ville avec les mousque-

taires et d'Artagnan, le peuple de Lille et ses corporations, Lille sous Louis XIV, les visites du Roi Soleil à Lille avec sa Cour, Vauban, la reine en carrosse, le roi entre les maréchaux, les favorites en carrosses, Molière et ses comédiens, les Régiments du Roi, etc., etc. En tout 2.500 participants. Dès à présent, reprenez cette date.

HORAIRE ET PRIX DES EXPOSITIONS

Palais des Beaux-Arts:
(Place de la République)

« Les peintres de Louis XIV »
Tous les jours, sauf le mardi, de 13 h à 19 h 30
— Entrée: 3 F.F.
— Catalogue
avec planches couleurs: 20 F.F.
sans planches couleurs: 14 F.F.

Hospice Comtesse:
(32, rue de la Monnaie)

« Louis XIV en Flandre »

Tous les jours, sauf le mardi, de 10 h à 12 h 30 et de 14 h à 17 h
Le samedi et le dimanche jusqu'à 18 h.
— Entrée: 3 F.F.
— Catalogue: 15 F.F.

Le billet d'entrée à chaque exposition comporte un billet faisant 1 F.F. de réduction à l'autre, ce qui revient à un billet jumelé de 5 F.F. pour les deux manifestations.

A propos de la récente exposition du Musée des Beaux Arts à Lille, nous croyons utile de souligner la richesse des musées du département du Nord-Pas de Calais.

Voici d'ailleurs les musées les plus importants:

BAILLEUL:

Musée Benoît de Puydt, rue du musée
Ouvert le dimanche de 10 à 12 h. et de 15 à 17 h. 30.

Importante collection de céramique (Delft, Strasbourg, Rouen, Tournai, Saint-Omer et surtout Bailleul). Belle collection de dentelles, tapisseries, peintures, bois sculptés, médailles, folklore; cuisine flamande, etc...

BERGUES:

Musée municipal, hôtel de ville
Ouvert tous les jours, sauf vendredi, de 10 à 12 h. et de 14 à 17 h.

Belle collection de peintures et dessins provenant de l'ancienne abbaye de Saint-Winoc: Van Dyck, Rubens, Wauters, Jordaens, Georges de la Tour, Wouwerman, Hubert Robert, Quast, Lagillière, Tiepolo.

CAMBRAI:

Musée municipal, 15, rue de l'Epée, hôtel du XVIIIe siècle

Ouvert tous les jours, sauf le mardi, de 10 à 12 h. et de 14 à 17 h.

Archéologie locale. Peintures anciennes. Ecole de peinture de Paris: œuvres de Marquet, Dufy, Matisse, Despiau, Maurice Denis, Utrillo, etc...

Souvenirs relatifs à Fénelon, évêque de Cambrai.

CASSEL:

Musée folklorique du Mont Cassel, 12, Grande-Place. Ancien hôtel de la Noble Cour.

Ouvert tous les jours.

Musée Foch au Jardin Public

Ouvert dimanches et fêtes.

LE CATEAU-CAMBRESIS:

Musée Henri Matisse, à l'hôtel de ville, salle d'honneur

Ouvert les jeudis, samedis et dimanches de 13 à 18 h.

Œuvres d'Henri Matisse, offertes par le peintre à sa ville natale. On y trouve également des œuvres de Vlaminck, Guérin, Yves Brayer, Oudot, 10 Gromaire, 35 Auguste Herbin. Au groupe scolaire: vitrail réalisé par Matisse l'année de sa mort en 1954.

DOUAI:

Musée municipal, à l'ancienne Chartrreuse

Ouvert tous les jours de 10 à 12 h. et de 14 à 17 h. Fermé le mardi.

Archéologie gallo-romaine (« Trépied de Bavay ») et médiévale; peintures de l'école flamande: Bellegarde (polyptyque de l'Abbaye d'Anchin) Maître de Flémalle, Jean Prévost, Jordaens; de l'école hollandaise: Lievens, Cuyt, Flinck, Berkheyde (vue de Haarlem); de l'école italienne: Véronèse; de l'école française: Corot, Boudin, Courbet, Sisley, Pissarro, Bonnard.

VALENCIENNES:

Musée des Beaux Arts, boulevard Watteau et place Verte

Ouvert tous les jours, sauf le mardi, de 10 à 12 h. et de 14 à 17 h. Fermé le 1er mai, le 1er novembre et le 25 décembre.

Les noms de Watteau, Pater, Harpignies, Carpeaux nés à Valenciennes, disent assez la place qu'occupent les artistes valenciennois dans l'art français. Aussi ne faut-il pas s'étonner de trouver ici quelques-unes de leurs plus belles œuvres. De Watteau, un aspect inattendu, le vigoureux « Portrait de Pater », une composition (la seule qui soit parvenue jusqu'à nous) de son maître Gérin et des peintures extrêmement curieuses par les analogies qu'elles présentent avec son art, tel le « Carnaval » de Creck (peintre anversois du début du XVIIIe siècle). De Jean Baptiste Pater: « Le Concert champêtre » et les « Délassements de la campagne ». De Carpeaux, 80 peintures, 3.000 dessins, 150 sculptures.

Depuis les primitifs de l'école de Bruges jusqu'au dernier en date des rubensiens, les étapes essentielles de la peinture flamande sont également représentées: Jérôme Bosch « Saint Jacques et le Magicien », Vanreymerswaele, Pieter Coecke, Martin De Vos; de grandes compositions religieuses de Rubens, et toute une série d'œuvres curieuses ou peu connues; de magnifiques portraits de Pourbus, un paysage exquis du maître des Paysages d'hiver, dont les œuvres sont rares; ou encore Verhaegen, artiste qui ne figure dans aucun autre musée de France.

Une belle tapisserie de Tournai (XVIIe siècle).

Poteries populaires (XVIIe et XIXe siècles), en provenance notamment de l'Avesnois et du Nord.

LILLE:

Palais des Beaux Arts, place de la République

Ouvert tous les jours, sauf le mardi, le 1er mai, le 1er novembre, les jours de Noël et de l'An, de 10 à 12 h. 30 et de 14 à 18 h.

Le plus riche des musées de province. Ecoles flamande et hollandaise: un célèbre panneau de Thierry Bouts « La fontaine symbolique »; un ensemble d'œuvres importantes de Rubens; Van Dyck « Un Grand Calvaire »; Jordaens « L'Enlèvement d'Europe », « Le Piqueur et ses chiens », « La Tentation de la Madeleine » etc... Une série de délicieux petits tableaux de Van Ostade, Van Goyen, Ruysdael, De Witte, Franz Hals « La Sorcière ».

Ecole espagnole: 2 chefs-d'œuvre: « Les Jeunes » et les « Vieilles » de Goya; un « Saint Jérôme » de Ribera. Ecole italienne: « La Vierge à l'Eglantine » de l'école de Ghirlandajo; « Le Martyre de Saint Georges » de Véronèse.

Ecole allemande: quelques primitifs. Ecole française: le « Bélisaire » de David, une série de portraits et « Le Triomphe de Marat » de Boilly; « l'Après-dîner à Ornans » de Courbet; « La Dame au chien » de Carolus Duran; des paysages de l'école impressionniste: Monet, Sisley, Renoir, Lebourg, etc...

Remarquable collection de dessins, en particulier de Raphaël. Charmant buste de jeune fille de l'école italienne, en cire peinte du XVIe siècle, dite « Tête de Cire ». Ivoires, émaux, orfèvrerie (dont une très belle pièce du XIIIe siècle, connue sous le nom d'Encensoir de Lille).

Musée Industriel, Agricole et Technologique

Musée Commercial et Colonial, 2, rue du Lombard.

Ouverts tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 12 h. et de 14 à 18 h. et 17 h. le dimanche.

Musée de Canonnières, rue des Canonnières.

Visite sur demande au Conservateur. Souvenirs militaires.

Hospice Comtesse

(voir suite page 59)



Statue équestre de Saint Martin, conservée dans l'église de Wezemaal.

l'itinéraire d'une longueur approximative de 35 km, a été étudié spécialement à l'intention des automobilistes. Il relie Louvain à Aarhot en traversant l'un des sites les plus fameux du Hageland. Le parcours, quoique très sinueux, ne comporte aucune difficulté majeure, est recommandé aux chauffeurs d'être extrêmement prudents en bouchant à Wezemaal sur la route 53 (Louvain-Aarschot), la visibilité, cet endroit, étant très réduite.

Les beautés naturelles de la région décrite étant l'un des attraits principaux de cet itinéraire, il est chaudement recommandé aux touristes d'entreprendre leur excursion durant la belle saison et plus spécialement l'époque de la floraison des vergers, au cours de laquelle le spectacle est de toute beauté. Les touristes non motorisés ne se priveront pas, sur autant, d'une saine journée de détente à la campagne. Les indications contenues dans la présente étude seront, pensons-nous, de nature à les aider dans l'élaboration de leur programme d'évasion. A titre indicatif, nous leur donnons, ci-dessous, la liste des principales lignes de chemins de fer et d'autobus desservant les communes et sites longeant le parcours.

Moyens d'accès pour piétons

Kessel-Lo et Abbaye de Vlierbeek: Autobus (599) Louvain - Sint-Pieters-Rode - Aarschot.

Autobus de la ville de Louvain (604), ligne no 2, Ter Elst - Louvain - Beneden-Kessel. Les excursionnistes débarquant de la gare de Louvain peuvent également gagner à pied le site abbatial de Vlierbeek (distance: 2 km).

Holsbeek, Kortrijk-Dutsel, Sint-Pieters-Rode (Château de Horst) et Nieuwrode: Autobus (599) Louvain - Sint-Pieters-Rode - Aarschot.

Wezemaal et Gelrode: Autobus (35a) Louvain-Aarschot.

Betekom: Autobus (670) Aarschot-Tremelo-Malines.

Aarschot: Trains (16) Anvers-Aarschot et (35) Louvain-Aarschot-Hasselt. Autobus (16a) Lier-Aarschot, (29) Turnhout-Herentals-Aarschot, (35a) Louvain-Aarschot, (35b) Diest-Aarschot, (598) Tirlemont-Aarschot, (599) Louvain - Sint-Pieters-Rode - Aarschot, (648) Turnhout-Westerlo-Aarschot et (670) Malines-Keerbergen-Tremelo-Aarschot.

UN ITINÉRAIRE D'YVES BOYEN

Au cœur du Hageland

Pour toutes précisions concernant les horaires de ces lignes, prière de consulter l'Indicateur Officiel de la Société Nationale des Chemins de Fer Belges ainsi que l'Indicateur Général de la Société Nationale des Chemins de Fer Vicinaux.

Les renseignements relatifs aux droits d'entrée, ainsi qu'aux jours et heures d'ouverture du château de Horst, du Musée de Folklore et d'Ethnographie d'Aarschot, ainsi que des stations de plein air mentionnées ci-après, pouvant subir des modifications d'une année à l'autre, sont communiqués sous toutes réserves.

Départ: Louvain (Leuven)

Chef-lieu d'arrondissement (superficie: 571 hectares; population: 33.000 habitants), important nœud de communication ferroviaire et carrefour routier de premier ordre, Louvain est une ville industrielle (brasseries réputées, malteries, minoteries, constructions métalliques, fabrique de conserves alimentaires, appareils électriques, etc.), commerçante et résidentielle (nouveau complexe de buildings, établi au cœur même de la ville) en même temps qu'un centre intellectuel de renommée mondiale, gravitant autour de sa célèbre université catholique qui dispense présentement son enseignement à quelque 25.000 étudiants représentant plus de 80 nationalités différentes.

De plus, Louvain peut être rangé, grâce aux nombreux et remarquables monuments qui jalonnent ses artères parmi les hauts lieux du tourisme culturel en Belgique. Rues très animées, surtout pendant l'année académique (début octobre à début juin). Manifestations culturelles, populaires et sportives en toutes saisons (représentations théâtrales, concerts, conférences, colloques, congrès, spectacles folkloriques, foires, marchés, festival artistique en été, fêtes de fin d'année).

* = monument, site ou œuvre d'art remarquable.
** = monument, site ou œuvre d'art de toute beauté.



Dans le Hageland: les vergers en fleurs.

Dans le cimetière voisin ont été inhumées plusieurs personnalités dont Edouard Remy, fondateur des Usines Remy et grand philanthrope. Après la visite de l'ancienne abbaye de Vierbeek, reprendre la drève (Wilsonlaan). A hauteur du Monument aux Morts, s'engager à droite dans la *chaussée de Holsbeek*, qui laisse à gauche le Leopoldspark (voir plus haut). A la première bifurcation, tourner à gauche (plaques: Holsbeek et Wissele) et suivre la chaussée en direction d'Attenhoven et de Holsbeek.

Le Hageland

La route passe au pied du *Kesselberg*, dernière éminence de la chaîne de coteaux du Hageland, qui vient mourir ici à l'entrée de la plaine flamande. Du sommet de cette colline sablonneuse, d'où l'on domine de 60 mètres la vallée de la Dyle, la *vue* * est superbe et porte, par temps clair, jusqu'aux confins de l'agglomération anversoise. Le *Hageland* ou pays des halliers est cette région, au relief admirablement découpé, délimitée par le trapèze formé par les villes de Louvain, Aarschot, Diest et Tirlemont. Chanté par les peintres et les poètes, le Hageland, qui abrita longtemps les plus beaux vignobles de Belgique, offre un visage d'une étonnante diversité. Chemins creux, collines boisées, vergers, pâturages, ruisseaux paisibles, églises et châteaux historiques s'y coudoient pour le plaisir des yeux et le ravissement du cœur.

Holsbeek

Après avoir contourné le *Kesselberg*, la chaussée pénètre sur le territoire de la commune de *Holsbeek* (1.040 hectares — 2.700 habitants). Siège d'une scierie et d'une entreprise de constructions métalliques, la localité tire ses ressources principales de l'agriculture, de l'élevage du bétail, de la culture fruitière et de l'exploitation des peupliers du Canada destinés aux fabriques d'allumettes. Les hauteurs boisées (point culminant: 79 mètres), qui ceignent la commune au sud, forment d'excellents belvédères permettant d'embrasser tout une partie du Hageland. Au hameau d'*Attenhoven*, qu'on traverse d'abord, visiter à gauche et en retrait de la route, la *chapelle auxiliaire Saint-Charles*, aménagée en 1934, et décorée d'un *Chemin de Croix* de Anto Carte.

Le *porche occidental*, par lequel le touriste, venant de Louvain, accède à l'abbaye, est un des plus anciens éléments de l'ensemble abbatial. Il fut élevé au cours du XVI^e siècle; il est flanqué au sud d'une construction beaucoup plus tardive (seconde moitié du XVIII^e siècle), et au nord d'un bâtiment du XVIII^e siècle, édifié en briques avec encadrements de portes et fenêtres en pierre blanche. Dans le prolongement de ce dernier subsiste une autre construction de la seconde moitié du XVIII^e siècle, aujourd'hui convertie en habitation privée, et qui servit de remise du temps de l'occupation des lieux par les moines bénédictins.

Le *beau bâtiment*, qui se développe à gauche de l'entrée de l'église, et qui comprenait notamment le *Quartier des Etrangers* (aujourd'hui: la cure), est une construction de 1650 environ, transformée en 1727, à l'initiative de l'abbé Pierre Paridaens. La façade est rythmée par des pilastres à chapiteaux moulurés que surmonte une frise où courent divers emblèmes: une sphère, le soleil, la lune, un catafalque, une croix, une tête de mort et une mitre. Au-dessus de la porte d'entrée figurent les initiales P.P. (Pierre Paridaens) et la date: 1727.

Derrière l'ancien *Quartier des Etrangers* subsistent des vestiges du *cloître* dont quelques travées remontent à l'époque de la reconstruction du monastère (± 1640). Perpendiculairement au *Quartier des Etrangers* se dresse le nouveau *Palais abbatial*, aujourd'hui occupé par une institution. Construit en briques, en 1782, par Laurent-Benoît Dewez, il forme un ensemble classique sobre mais élégant. Au-delà du nouveau *Palais abbatial*, une porte élevée au XVIII^e siècle donne accès à une petite exploitation rurale. Le bâtiment contigu à ce porche servit d'*ancien palais abbatial*, sérieusement remanié au fil des ans. La construction parvenue jusqu'à nous présente encore des parties remontant aux XVI^e et XVII^e siècles.

Plus loin s'étendait le verger du monastère. Signalons encore, à l'entrée de l'allée conduisant au nouveau palais abbatial, un charmant *pevillon*, converti depuis peu en chapelle, et qui remonte au milieu du XVII^e siècle, et au nord du domaine abbatial, la porte septentrionale flanquée de bâtiments abritant autrefois la brasserie, la boulangerie et une partie de l'exploitation rurale. Cet ensemble doit remonter à la campagne de reconstruction qui s'échelonna des années 1635 à 1642.

La nouvelle église d'Attenhoven, dont la première pierre fut posée en décembre 1967, est en cours de construction.

Poursuivre en direction du centre de Holsbeek. Le paysage est aussi varié que ravissant. A gauche de la chaussée, remarquer une belle drève conduisant au *Château Van Tilt* qu'on entrevoit parmi les frondaisons. Cette gentilhommière fut dévastée en 1914 et reconstruite au lendemain de la première agglomération mondiale.

La drève est gardée par *deux chapelles commémoratives*. L'une a été élevée à la pieuse mémoire de Jacques et Emile Van Tilt, fusillés par les Allemands à Breendonk, le 26.4.1944; la seconde rappelle la glorieuse mémoire du capitaine-aviateur, comte Guy de Briey et de son compagnon, le sergent pilote A. Soete, tombés au champ d'honneur, à Holsbeek, le 15 mai 1940.

Bientôt, à gauche de la chaussée, se dessine l'église.

Eglise Saint-Maur

De style gothique tardif, l'église élevée en l'honneur de saint Maur, a été entièrement remaniée en 1910 et restaurée au lendemain de la guerre 1940-1945. Seule la base de la tour, construite en 1564, a gardé son aspect d'origine.

Le sanctuaire a conservé plusieurs œuvres marquantes. Tout d'abord, un captivant triptyque (1540), peint sur bois par un maître inconnu, où figurent sainte Elisabeth de Hongrie, la Descente de Croix, la Mise au Tombeau, une Pietà et le portrait de la donatrice. Ensuite, plusieurs statues dont celle de saint Antoine de la fin des temps gothiques (XVI^e siècle), placée dans une niche Renaissance (XVII^e siècle); une admirable représentation de saint Maur, traitée dans la tradition du début du XVI^e siècle, et un groupe où figurent sainte Anne, la Vierge et l'Enfant. Le mobilier comporte encore deux confessionnaux et une chaire de vérité Renaissance, des chandeliers et une lampe de sanctuaire (Louis XIV) en laiton, des fonts baptismaux en dinanderie (XVII^e siècle), un Chemin de Croix moderne de J. Camerlinckx et des vitraux modernes exécutés d'après des cartons de Crespin et Crickx. L'église garde encore deux tableaux: un « Couronnement de la Vierge », œuvre, d'un agréable coloris, donnée à P.-J. Verhaghen et un « Martyre de saint Blaise » peint dans la manière de Verhaghen. Pèlerinage à saint Maur, spécialement invoqué contre les maux de tête et les maladies du bétail.

Après la visite de l'église, continuer en direction de *Kortrijk-Dutsel*. A la première bifurcation prendre à droite (plaque: Kortrijk-Dutsel) pour gagner le centre de cette localité.

Kortrijk - Dutsel

Un des plus attrayants et des plus anciens villages du Hageland, délimité au nord par le Molenbeek et au sud par un écran de collines du sommet desquelles la vue porte à plusieurs dizaines de kilomètres de distance.

Sur une superficie de 846 hectares pour une population de 1.500 habitants environ, Kortrijk-Dutsel est resté de tout temps un centre agricole. A la culture des pommes de terre, du froment, du seigle, de l'avoine et du blé s'est ajoutée, il y a une vingtaine d'années, la culture fraisière, qui a pris très rapidement un essor considérable. Avec une récolte moyenne de vingt-cinq mille kilos par jour, Kortrijk-Dutsel est devenu un des centres les plus importants de production de fraises du pays.

Eglise Sainte-Catherine *

Située à droite et en bordure de la route, l'*Eglise Sainte-Catherine* est non seulement la plus vieille église du Hageland, mais aussi l'une des plus anciennes du Brabant. La *tour* * et les nefs datent de l'époque romane (± 1000). La tour, en grès ferrugineux, d'un chaud coloris, est bâtie sur plan carré et percée au premier étage de meurtrières; le second étage présente sur chaque face deux voûtes cintrées. Au XIV^e siècle, le clocher a été légèrement exhaussé et coiffé d'une flèche de forme pyramidale. La porte d'entrée actuelle n'a été percée qu'en 1750. Le chœur et le transept ont été édifiés entre le milieu du XIII^e siècle et le début du XIV^e siècle. Enfin, vers 1750, divers remaniements et ajouts furent apportés au sanctuaire. C'est à cette époque que les murs des collatéraux furent reconstruits en briques.

Le mobilier est assez riche. Il comporte notamment une remarquable *Madone* *, datant de 1450, où se devine l'influence de Roger van der Weyden. Cette image, qui a encore la pose sinuose des statues du

XV^e siècle, se signale par l'harmonie de ses lignes et la grâce du drapé.

Le maître-autel est un amalgame où les colonnes torsées coudoient un tabernacle Louis XV.

Le autel latéral gauche (1634) où se prolonge l'influence de la première Renaissance. L'église conserve plusieurs statuets anciens, dont une Sainte Lucie et une Sainte Barbe, remontant toutes deux aux temps gothiques (XV^e siècle).

La *Cure* est une gracieuse construction, en pierres blanches, édifée en 1662-1663.

Gagner, à présent, *Sint-Pieters-Rode*.

Sint-Pieters-Rode (Rhode-Saint-Pierre)

Petit centre agricole (superficie: 677 hectares pour une population d'environ 900 habitants), bordé au nord et à l'est par le Molenbeek.

Eglise Saint-Pierre

Située à gauche de la chaussée, l'*Eglise Saint-Pierre*, reconstruite en 1892-1894, dans un style apparenté au gothique, n'offre de remarquable que le point de vue architectonique que sa tour provenant du sanctuaire antérieur. D'aspect massif, cette tour présente une base en grès ferrugineux, la partie supérieure ayant été édifée à l'aide de briques et de pierres blanches.

Le mobilier comporte quelques pièces intéressantes, dont une chaire de vérité Louis XIV, ornée de médaillons, deux confessionnaux du XVIII^e siècle, garnis de pilastres et un tableau du début du XVII^e siècle représentant la Crucifixion de Saint Pierre. On notera encore une Vierge à l'Enfant.

Une statue de sainte Wivine fait ici l'objet d'un culte particulier. Le sanctuaire garde en outre des reliques de cette sainte, qui est invoquée plus spécialement contre les diverses maladies du bétail. Fête: le 17 décembre.



L'Eglise Sainte-Catherine à Kortrijk-Dutsel date de ± 1000.

Presbytère *

Situé à quelque 300 mètres de l'église (suivre à cet effet le chemin pavé passant devant l'église), le *Presbytère* (classé) qu'entoure un mur d'enceinte, est une élégante construction norbertine, à fenêtres à meneaux, remontant à 1690, mais remaniée avec infiniment de goût dans le courant du XVIII^e siècle. La porte d'entrée aux lignes très pures date de 1771. Cette cure, dont le grand salon possède un plafond orné de stucs, conserve un tableau évoquant l'histoire de la paroisse et où figurent les blasons des différents desservants.

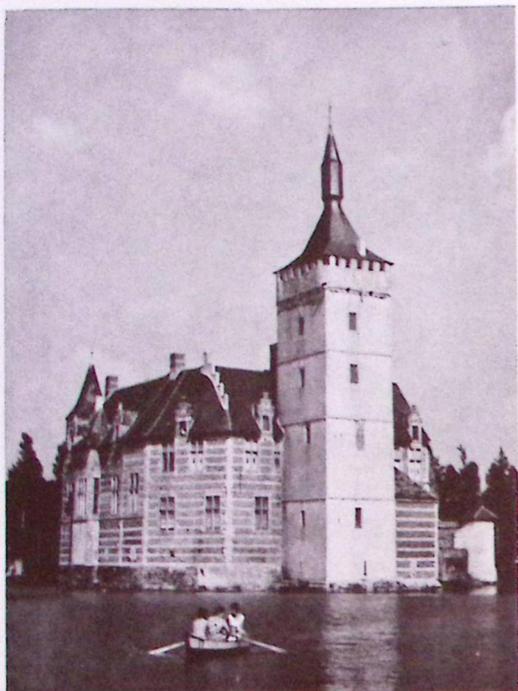
Se diriger, à présent vers le *Château de Horst*. A cet effet, suivre la chaussée et, au carrefour situé 200 mètres au-delà de l'église, négliger momentanément, à gauche, la route de Nieuwrode, et continuer tout droit. Le château apparaît bientôt à gauche de la voie carrossable. Une drève conduit directement à l'entrée du castel.

Château de Horst *

Ancienne demeure fortifiée, le *Château de Horst* constitue non seulement le joyau ornemental de la commune, mais aussi la principale curiosité architecturale de la région. Le *site* * d'une austère beauté est à la mesure de ce monument qui peut être rangé parmi les plus captivants témoins que nous ait légués le Moyen Age.

Notice historique

Depuis Arnould van Lantwyck et son frère Adam que les chroniques mentionnent comme propriétaires en 1291, le château connut des fortunes diverses. Théâtre de fêtes brillantes sous Louis Pynnock, qui avait acheté le domaine en 1482, la forteresse de Horst fut dévastée, en 1489, lors des luttes qui opposèrent les Louvanistes aux troupes allemandes. Seuls le donjon et le pont-levis échappèrent à la destruction. Les de Busleyden, maîtres de Horst depuis le milieu du XVI^e siècle, vendirent le domaine, en 1605, à Olivier II d'Arschot-Schoonhoven. Il semble que ce soit sous l'impulsion de ce seigneur entreprenant que la demeure historique fut sinon reconstruite, du moins profondément remaniée. A



Le château de Horst, flanqué de son superbe donjon.

compter de cette acquisition par Olivier II — le fait mérite d'être souligné — la terre de Horst n'a plus été vendue pendant plus de 360 ans. Depuis les d'Arschot-Schoonhoven, les biens sont passés uniquement par voie d'héritage d'abord aux van den Tympele, ensuite aux de Ru- par voie d'héritage d'abord aux van den Tympele, ensuite aux de Ru- bempère, puis aux de Merode, aux de Ribaucourt et enfin au comte Guillaume de Hemricourt de Grunne.

Le château et son architecture

Sur le plan strictement architectural, le château, qui occupe l'extré- mité d'un étang de 5 hectares, est encore couramment qualifié, de nos jours, de demeure féodale. En fait, il n'a gardé de moyenâgeux que sa forte et belle tour — hélas partiellement dégradée (une ou deux lézardes verticales sont extérieurement apparentes). Ce majestueux donjon, de 22 mètres de haut, est construit sur plan carré, et est divisé en trois étages. Les murs ont une épaisseur de 1,20 mètre. Sous son aspect actuel, il semble remonter à la première moitié du XIVe siècle. La base — peut-être plus ancienne — est en grès ferrugineux, dit grès diestien; les étages sont en pierres blanches, du type Gobertange. Au sommet est aménagée une terrasse crénelée. La toiture piriforme qui recouvre cette plate-forme est une adjonction du XVIIe siècle. Au rez-de-chaussée subsiste encore l'ancienne chapelle castrale, dépouil- lée depuis longtemps de tout ornement. Un escalier, très raide, taillé dans la muraille, conduit aux différents étages. L'accès à la terrasse s'effectue au moyen d'une échelle.

Le château proprement dit est dépourvu de tout caractère militaire. Les constructions affectent la forme d'un dodécagone irrégulier, dont un des angles est occupé par une tour ronde formant saillie et coif- fée d'un toit en poivrière.

Elles ont été édifiées à l'aide de briques zébrées de pierres blanches. Leur style est apparenté à celui de la Renaissance. On admirera notam- ment les fenêtres à croisillons et les lucarnes à gradins.

La date de l'édification de cette partie résidentielle ne peut être précisée avec certitude. Il semble toutefois que cette demeure sei- gneuriale, telle qu'elle est parvenue jusqu'à nous, ait été sinon entière- ment reconstruite, du moins profondément remaniée, vers 1610, à l'initiative de Olivier II d'Arschot-Schoonhoven. Les van den Tympele, qui succédèrent aux de Schoonhoven, poursuivirent la politique de res-

tauration entreprise par leurs prédécesseurs, notamment, en procédant à des embellissements intérieurs. C'est également du temps des van den Tympele que datent les anciennes écuries et remises, édifiées à l'extrémité de la drève, près de l'entrée du château. On y lit la date: 1657, accompagnée des initiales de la châtelaine M.A.V.T. (Marie-Anne van den Tympele).

L'intérieur très luxueux, digne des résidences princières du XVIIe siècle, est aujourd'hui dans un état de délabrement très avancé. Le mobilier a disparu depuis longtemps et le beau plafond décorant la grande salle du premier étage, qui fut l'objet de la légitime fierté des dernières générations de châtelains, est gravement détérioré. Ce plafond, en stuc, exécuté vraisemblablement, en 1655, et animé de scènes tirées de la mythologie, est généralement attribué au célèbre stucateur, Jean-Christien Hansche, qui œuvra dans nos régions. En admettant cette hypothèse, on se trouverait ici en présence d'une des œuvres de jeunesse du talentueux artiste, qui décora, entre autres, les plafonds du réfectoire et de la bibliothèque de l'abbaye de Parc, à Heverlee, la nef de l'église Saint-Nicolas à Perk et le plafond de la grande salle du château de Beaulieu à Machelen.

Visite du château et du donjon, tous les jours durant la belle saison (de Pâques à octobre) du matin au coucher du soleil.

Droit d'entrée: 10 frs par personne; cette redevance est ramenée à 5 frs pour les membres de la Fédération Touristique du Brabant, sur production de leur carte. Une réduction est également accordée aux groupes scolaires. L'entrée est, en principe, gratuite pour les enfants accompagnés de leurs parents. L'accès au domaine, qui ceinture le château, est libre. Ce domaine a été aménagé en petit centre récréatif offrant au visiteur, pendant la saison d'été, la possibilité de se livrer au plaisir de la pêche et du canotage. Les installations comprennent en outre une buvette et une petite plaine de jeux pour enfants.

Location des barques: 30 frs par heure; 20 frs par demi-heure.

Une légende jaillie de la nuit des temps

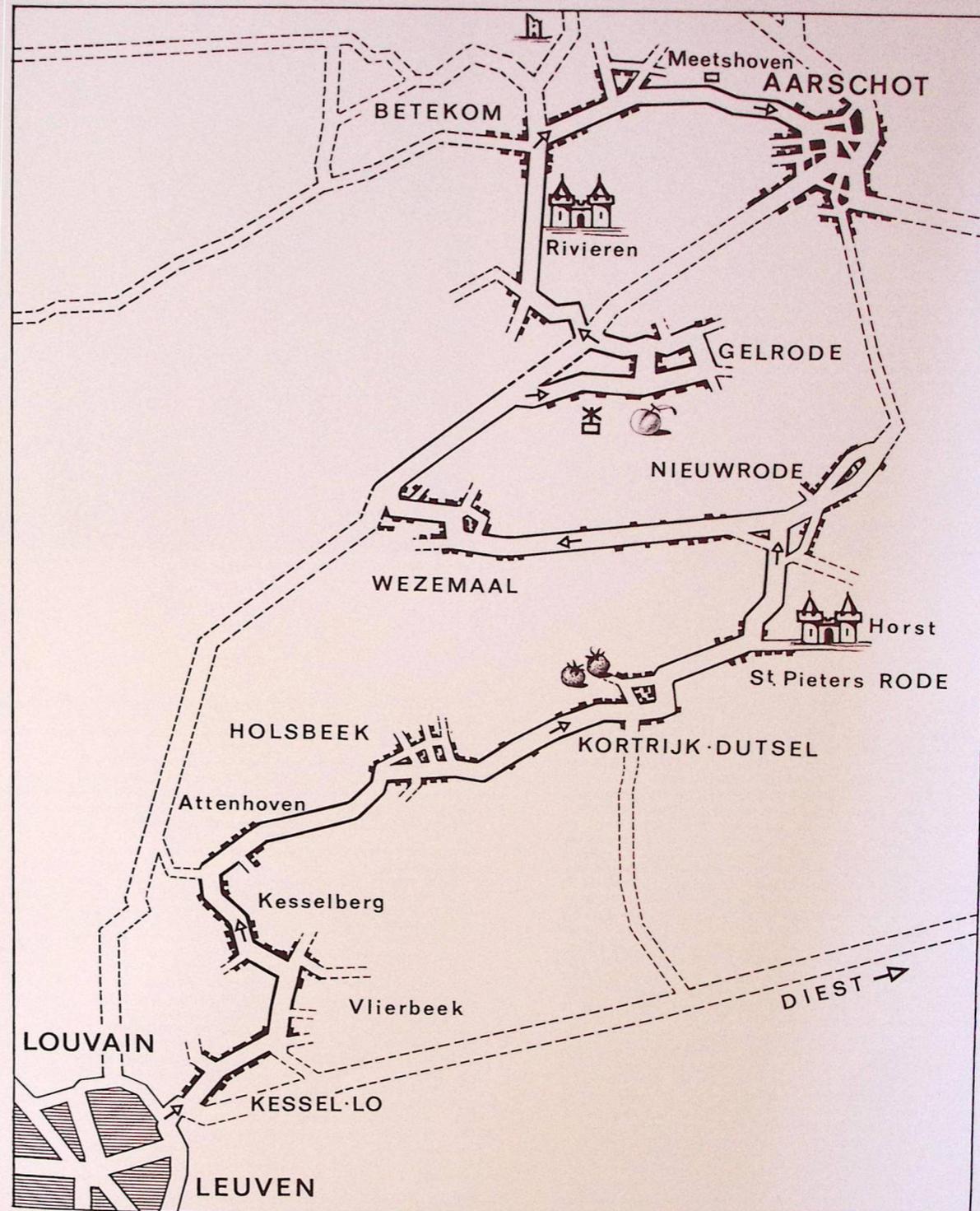
À l'image de certains manoirs anglais, le château de Horst entretient une légende dont les origines se perdent dans la nuit des temps. À une époque indéterminée et qu'on dit très lointaine vivait à Horst un seigneur de caractère ombrageux et qui nourrissait des soupçons à

l'égard de sa jeune épouse. Un jour qu'il se rendait, en carrosse, à Heverlee en compagnie de sa femme et de leur chapelain, il crut sur- prendre un signe de connivence entre ces derniers et, aveuglé par la jalousie, il poignarda, incontinent, le malheureux ecclésiastique. Depuis cette fatale journée, affirme-t-on, à l'heure où retentissent les douze coups de minuit, le château devient, parfois, le théâtre de scènes fantas- magoriques où il est question d'un grand carrosse, tiré par six chevaux noirs et conduit par un cocher démoniaque, qui dévale la drève et pénètre, à une allure infernale, dans la tour fortifiée, tandis que du coup s'échappent des vociférations et des gémissements sinistres. D'étranges lueurs apparaissent bientôt aux meurtrières du donjon. Puis, toujours suivant la tradition, le carrosse et son équipage d'outré-tombe sortent du château, remontent la drève à une allure vertigineuse pour être happés ensuite par la nuit. S'agit-il du vindicatif châtelain, venu expier sur place son abominable forfait. Le saura-t-on jamais?

Revenir, à présent, au carrefour signalé plus haut et prendre à droite (direction Nieuwrode). La chaussée pénètre bientôt sur le territoire de cette dernière commune (plaque Nieuwrode) 1500 mètres plus loin, se situe un embranchement. Tourner à gauche (plaque: Wezemaal) pour rejoindre à hauteur de Wezemaal la chaussée de Louvain à Aarschot. Les touristes désireux de visiter, au préalable, l'église de Nieuwrode, devront à hauteur de l'embranchement suivre la route de droite qui per- met d'atteindre rapidement le sanctuaire.

Nieuwrode

Attrayant village (superficie: 1.285 hectares; population: ±1.900 habi- tants) au terrain assez accidenté. Des divers mamelons situés au nord et à l'est de l'agglomération, il est possible de découvrir, par beau temps, de vastes horizons. Le Molenbeek coule au sud de la localité. Ce ruisseau actionnait autrefois deux moulins à eau, le Heilige Geest- molen, aujourd'hui, pratiquement en ruine et le Blauwmolen, qui fonc- tionne toujours, mais à l'aide d'un moteur électrique. Ce dernier date du XVIIIe siècle et fut reconstruit en 1904, au lendemain de l'incendie qui le ravagea en 1902. Nieuwrode, qui est avant tout un centre agricole (la culture des pêches, des prunes et des fraises y est relativement poussée),



a gardé quelques dizaines d'hectares de bois où dominent les conifères.
En dehors de son site charmant, Nieuwrode ne possède aucun monument digne de retenir l'attention. Seule l'Eglise Saint-Lambert mérite une mention pour son mobilier.

Eglise Saint-Lambert

Reconstruite en grande partie dans la seconde moitié du XIXe siècle, l'Eglise Saint-Lambert possède trois autels remarquables. Le maître-autel, à fortes colonnes torsées et ornements divers, dont un tableau illustrant la mort de sainte Claire, forme un ensemble très caractéristique, de style baroque. Les autels latéraux moins somptueux remontent aux années 1625 environ et sont animés par des tableaux aux coloris subtils, dont l'un, figurant un Calvaire, se distingue par son inspiration rubénienne.

A proximité des fonts baptismaux (fin du XVe siècle), on peut admirer une Assomption, de 1600 environ, peinte sur panneaux.

Gagner, à présent, Wezemaal. Parcours agréable qui court le long d'une chaîne de coteaux offrant un spectacle féérique à l'époque de la floraison des vergers, avec, en dominante, les tons délicats des pêcheurs en fleurs. Sur ces mêmes coteaux poussait, autrefois, la vigne produisant un vin très apprécié. Au début du siècle dernier, plusieurs hectares de ce terrain sablo-ferrugineux étaient encore livrés à la viticulture.

Wezemaal

Agreste localité (914 hectares; 2.650 habitants), baigné par le Molenbeek, affluent du Démer. Pittoresques accidents de terrain. Activités essentiellement agricoles, axées surtout sur la culture fruitière (pêches et fraises). Quelques parcelles sont réservées à la culture des asperges, dont le centre principal de production est situé entre les vallées de la Dyle, du Démer et de la Nèthe, pratiquement à cheval sur les provinces d'Anvers et de Brabant.



Wezemaal: le robuste porche gardant la cure.

Eglise Saint-Job *

A la fois svelte, puissante et attière, l'église, dédiée à saint Job, contraste par son ampleur avec la modestie relative de la bourgade. Elle rappelle les temps déjà lointains où la seigneurie de Wezemaal comptait parmi les familles les plus influentes du Brabant.

Cet attachant sanctuaire (classé de même que le cimetière et son mur de clôture), de style ogival, présente en façade une forte tour, d'une extrême élégance, édifiée, à la fin des temps gothiques, à l'aide de belles pierres de Diegem, sur base en grès diestien. La nef surélevée (XVe siècle), flanquée de larges bas-côtés, donne au-delà du transept sur un chœur, en gothique du XIIIe siècle, où domine le grès diestien. Des remaniements successifs ont quelque peu altéré l'homogénéité de l'ensemble. A l'intérieur, les murs ont été débarrassés de tout fatras et traités dans des tons clairs, particulièrement heureux. Ce décor net et simple met spécialement en évidence le mobilier d'une grande diversité et d'une étonnante richesse. L'autel majeur est un bon ensemble Louis XVI; il provient du Collège Adrien VI, de Louvain. Deux autels auxiliaires, l'un datant de 1642 et dédié à saint Eloi, est animé d'une statue et d'un tableau représentant le patron des orfèvres; l'autre, consacré à saint Job, séduit par son ornementation traitée dans le goût du XVIIIe siècle et encadrant une statue du saint.

L'église possède en outre des sculptures étonnantes. Tout d'abord, un admirable Calvaire, œuvre caractéristique de la fin du XIIIe siècle; puis une Sainte Marie-Madeleine, à la draperie admirable (début du XVIe siècle); ensuite, un Saint Job en pierre, (XVe siècle) d'une fascinante beauté, où l'on devine l'influence stutérienne; un autre Saint Job, en bois, cette fois, de 1420 environ, composition pleine de séduction; enfin, une grande statue équestre de saint Martin, provenant de l'ancienne chaire de vérité. Notons encore la clôture en bois (1622), fermant l'entrée de la nef, et que rythment de superbes balustrades, en laiton, portant les noms des donateurs et marqués aux poinçons malinois.

Fonts baptismaux en pierre avec couvercle en laiton et levier en fer forgé. Une toile est à mentionner ici; elle représente l'Adoration des Mages et est donnée à Otto Venius (1556-1629).

La sacristie abrite un petit trésor.

Saint Job est ici l'objet d'une dévotion séculaire.

Derrière l'église, la Cure (XVIIe siècle), que précède un porche-columbier de 1638 et un potager et qu'entourent encore des douves, forme

un ensemble très séduisant. Une annexe au bâtiment principal est datée par ses ancrages de 1685.

Terrain de Camping-Caravaning: « Olivierskamp », Olivierstraat à Wezemaal.

Superficie: 29 ares. Ouvert d'avril à fin octobre.

De l'église, gagner la chaussée de Louvain à Aarschot (N. 53). Avant de s'engager, à droite, dans cette dernière artère (en direction d'Aarschot) redoubler de prudence, la vue étant presque entièrement masquée par les maisonnettes sises à front de la chaussée.

Wijngaardberg

La route d'Aarschot décrit une large courbe laissant à droite, une éminence boisée, connue sous l'appellation de *Wijngaardberg*, au sommet de laquelle court un mur long de 3 km et qui fut édifié, voici plusieurs siècles déjà, à l'aide de grès ferrugineux provenant des carrières de la région. Cette muraille (aujourd'hui fortement délabrée) haute de plus d'un mètre cinquante et de plus d'un mètre d'épaisseur, fut élevée, vraisemblablement, par les moniales de Parc-les-Dames, pour protéger leurs vignobles, qui couvraient le versant méridional de la colline, contre les effets pernicieux des vents soufflant du nord. La viticulture et la vitiiculture, qui connurent leur apogée au XVe siècle, disparurent pratiquement vers la fin du XVIIe siècle et, au début du XIXe siècle, on ne signale plus que quelques exploitants isolés, comme la famille d'Ursel, ou encore, un certain Audoor, dont les ceps couvraient quelque 6 hectares en 1817.

Les pêcheurs occupent aujourd'hui le terrain où mûrissait jadis le raisin. La N.53 pénètre, à présent, sur le territoire de la commune de Gelrode. Pour atteindre le centre du village, prendre la première route à droite.

Gelrode

Pimpante localité (688 hectares — 1.750 habitants) au relief agréablement découpé. Culture fruitière, très développée, principalement les fruits à noyau (pêcheurs, abricotiers). Gelrode fut autrefois un centre important d'extraction d'une pierre ferrifère utilisée avec tant de bonheur dans l'édification de nombreux monuments civils et religieux de la région, et notamment à l'église Notre-Dame à Aarschot. Les carrières



Le moulin de Gelrode.

tôt, à droite de la chaussée surgit le *Château de Rivieren*, qui fut initialement une demeure fortifiée, dont les origines remontent au Moyen Age. L'ancien castel et son donjon furent démolis vers 1883-1885 pour faire place à la demeure actuelle de style néo-Renaissance. Le château et une partie de l'ancien parc, piqué d'essences rares, furent acquis en 1954 par les Pères Bénédictins de Monte Oliveto, qui l'aménagèrent en couvent dédié au Christ-Roi. Un des salons a été transformé en chapelle de rite oriental où l'on peut admirer une majestueuse iconostase, couverte d'images de saints, et derrière laquelle le prêtre célèbre la consécration.

La visite du couvent et l'accès à la chapelle sont autorisés moyennant demande préalable.

Contigu au parc de Rivieren, le *Château de Nieuwland* est une coquette maison de plaisance, de style classique, restaurée vers 1936.

Au-delà du vieux pont surplombant le Démer, la chaussée s'engage sur le territoire de *Betekom* et conduit, 600 mètres plus loin à hauteur de l'église du village.

Betekom

Grosse agglomération rurale (1.208 hectares — 3.800 habitants) s'étirant le long de la rive droite du Démer. Centre de culture fruitière et maraîchère (principalement les asperges). Le marché aux asperges de *Betekom* est un des plus importants de la région. Siège d'une laiterie, d'une briqueterie et de deux brasseries.

Les quelques hauteurs dominant la vallée du Démer confèrent beaucoup de charme à la localité.

Eglise Saint-Laurent *

En dépit de remaniements et agrandissements qui ont partiellement banalisés l'édifice, l'Eglise Saint-Laurent reste un exemple attachant de l'art gothique du Démer. Le *chœur*, en grès ferrugineux zébré de pierres blanches, est remarquable. La *tour* (classée) en grès régional est admirable; elle remonte au début des temps gothiques. Elle fut coiffée plus tard d'une flèche effilée. Le porche retiendra l'attention; il est voûté d'ogives et orné de quatre consoles, en pierre blanche, dont les sculptures assez rudimentaires constituent un témoignage précieux d'un art essentiellement populaire. Le clocher a été réparé en 1967.

de Gelrode sont désaffectées depuis une cinquantaine d'années et il devient difficile aujourd'hui de trouver le grès nécessaire à la restauration des édifices. Si le site est charmant en toute saison, il se pare de ses plus beaux atours à l'époque de la floraison, qui convient le mieux pour une randonnée dans la région.

Le Moulin de Gelrode

A droite de la chaussée conduisant au cœur du village se découpe le moulin à vent de Gelrode, planté sur un mamelon, le Hondsheuvel. Ce moulin en bois date de 1667. Il fut initialement monté à Malines. Il était d'une envergure supérieure à la moyenne et reçut de ce fait, le nom de « Moedermolen ». En raison des inconvénients que présentaient ses dimensions, il fut réduit en 1752 à des proportions plus conformes à la normale. Démonté en 1830, il fut acheminé, par bateau, jusqu'à Gelrode où il fut reconstruit à l'emplacement qu'il occupe encore de nos jours. Il resta en service jusqu'en 1943 et fut classé comme monument, le 4.4.1944 par arrêté du secrétaire général de l'Instruction publique. Complètement abandonné de nos jours, il est dans un piteux état, avec ses moignons d'ailes et sa carcasse sérieusement délabrée. Il a été acheté par la municipalité d'Aarschot et sera réédifié prochainement dans cette ville. Il est le dernier survivant des nombreux moulins en bois, qui égayaient autrefois le Hageland.

Continuer jusqu'à l'église de Gelrode.

Eglise Saint-Cornelle

Ce sanctuaire, jadis modeste chapelle, a gardé sa tour gothique d'origine, édifiée à l'aide de grès ferrugineux. Des agrandissements et remaniements opérés au cours du XIXe siècle ont banalisés l'édifice. Le mobilier, de valeur inégale, comporte quelques pièces intéressantes: un maître-autel Louis XVI, un beau jubé des orgues, une Vierge à l'Enfant et une statue de saint Cornelle, œuvre rustique et très expressive du XVIe siècle. Pèlerinage à saint Cornelle, spécialement invoqué contre les convulsions, l'épilepsie et les maladies du bétail.

Rejoindre la R. 53, qu'on traverse (plaque: *Betekom*: 3 km) pour gagner la localité de *Betekom*. Parcours assez sinueux. On franchit la voie ferrée Louvain-Aarschot. Au prochain carrefour, continuer à droite. Bien-

Élégante nef centrale, séparée des bas-côtés par trois travées. Le mobilier comporte principalement un maître-autel Louis XV, une gracieuse Vierge à l'Enfant, sortie des ateliers malinois (XVIIe siècle) et une artistique pierre tombale du XVIIe siècle, ornée de cartouches, emblèmes et blasons, élevée à la mémoire de Pierre Dassignies (1664) et de son épouse, Joanna Hinckaert (1651). A remarquer encore l'horloge curieusement plantée dans la flèche même de la tour.

Oude Molen

Le *Oude Molen* ou *Vieux Moulin* est planté sur la petite colline du Molenberg, à 1 km au nord de l'église. La *vue**, en cet endroit, porte, par temps clair, à 25 km de distance (18 clochers peuvent être repérés à l'œil nu, avec à l'horizon la tour massive de la cathédrale Saint-Rombaut de Malines).

Présentement en ruine (seul le mur circulaire subsiste encore) ce moulin à vent a été aménagé, vraisemblablement vers le milieu du XVIIIe siècle, dans une tour désaffectée. Cette tour a été édifiée à l'aide de grès ferrugineux de la région. D'un diamètre de 8 mètres et d'une hauteur de 10 mètres avec des murs d'une épaisseur moyenne de 1,50 m, cette construction présente les caractères extérieurs d'une ancienne tour de défense.

Sur la base de points de ressemblance qu'elle présente avec la Tour d'Orléans, à Aarschot et la Tour des Pucelles, à Zichem, on peut situer sa construction dans le courant du XIVe siècle. Elle servit, sans doute, soit de tour de guet, soit de tour de défense. Elle fut toutefois défigurée lors de sa conversion en moulin à grains. C'est ainsi que deux portes furent percées à sa base et que l'intérieur fut agencé en fonction de sa destination nouvelle.

Le moulin fonctionna jusqu'au début de la guerre 1914-1918, puis fut incendié par les Allemands en raison de son importance stratégique. Il fut par la suite abandonné et subit encore diverses déprédations causées par des vandales anonymes.

Nieuwe Molen

Moulin en briques, construit, en 1854, sur le Puttenberg, à 500 mètres à l'ouest de l'église de *Betekom*. Le propriétaire de l'époque, Victor

Van Peel, était l'époux de Constantia De Veuster, sœur du Père Damien, le héros belge de Molokai. Ce dernier passa dans la maison de son beau-frère sa dernière nuit en Belgique avant son départ pour les îles Hawaii, où il se voua corps et âme au service des lépreux, jusqu'à sa mort survenue le 15 avril 1889. Le corps du Père Damien repose à la Chapelle Saint-Antoine, à Louvain.

Le moulin fut incendié, en août 1914, par les Allemands. Il fut restauré après la première guerre mondiale, mais ses ailes ne furent plus replacées et il fonctionna à l'aide d'un moteur. De nos jours, il est désaffecté et sert de remise.

On notera encore à Betekom, la *Maison Scharpé*, ravissante habitation de ± 1725, construite dans un style dérivé de celui de la Renaissance.

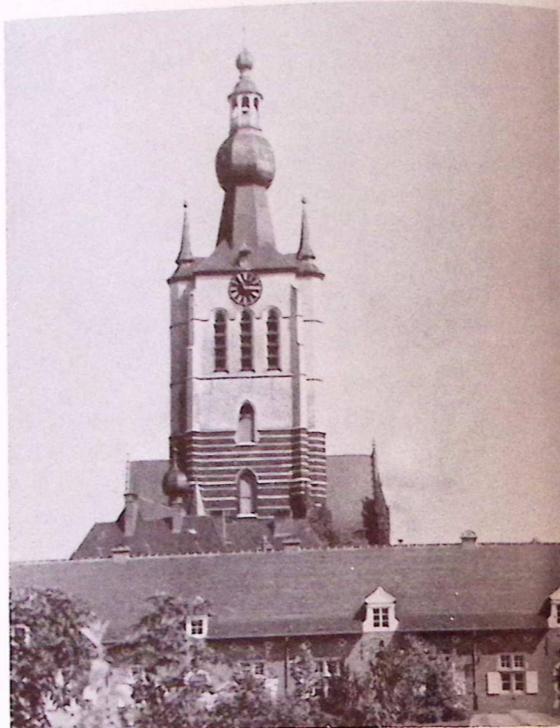
Aarschot

Poursuivre jusqu'à *Aarschot*, terme de la randonnée. A cet effet, gagner le carrefour, situé à 100 mètres au nord de l'église de Betekom et prendre la route à droite (plaque: Aarschot). 4 km de parcours agréable nous conduisent au cœur de la vieille cité ducale. Remarquer à l'entrée d'Aarschot, à gauche de la chaussée, l'ancien *château-terme de Meetshoven*, converti aujourd'hui en pâtisserie, à l'enseigne « *I Wit Toreke* ». Déjà mentionné au XIV^e siècle, cette ferme fut profondément remaniée au cours des siècles. Récemment, le corps de logis principal a été entièrement restauré et modernisé. Près du « *I Wit Toreke* », un vaste *centre d'attractions de plein air* dénommé *Euro-Land* et comportant notamment des fontaines, un bassin pour lions de mer, un étang pour oiseaux aquatiques et un jardin zoologique, est en voie d'aménagement. Il s'étendra sur une superficie de 3 hectares.

Une partie des installations est déjà accessible au public. Droit d'entrée: 15 frs par personne. Enfants de plus de 6 ans: 10 frs. Gratuit au-dessous de 5 ans.

En poursuivant vers le centre de la ville, on remarque, à gauche, le *parc industriel* d'Aarschot, créé en 1960 dans le cadre du programme de reconversion économique du Hageland. D'une superficie d'environ 50 hectares, il est occupé aujourd'hui par une dizaine d'entreprises. *Aarschot*, dénommée parfois la perle du Hageland, sert en réalité de trait d'union entre cette dernière région et la Campine. Etablie sur les

Svelte et élégance sont les traits dominants de l'Eglise Notre-Dame d'Aarschot.



Aarschot: la tour caractéristique de l'Eglise Notre-Dame surplombe la partie restaurée du béguinage.

deux rives du Demer, elle forme une coquette villette résidentielle, commerciale, agricole (asperges, pêches, fraises, etc.) et industrielle (usines de confection, fabriques de meubles, brasserie, broserie, etc.) d'une superficie de 1.714 hectares pour une population de 13.000 âmes.

Hôtels et restaurants.

Syndicat d'Initiative et Bureau de Tourisme: Hôtel de Ville (Stadhuis) à Aarschot. Tél. (016) 660.25.

Spécialités gastronomiques: Pâtisseries, bière spéciale (brune). *Tourisme récréatif et de plein air*: *Etangs de Schoonhoven* avec terrain de camping-caravaning, natation, pêche et plaine de jeux pour enfants. Ouvert pendant la belle saison.

Plaine des Sports et des Jeux d'Aarschot (Bek-afstraat) comportant, entre autres, un terrain de camping-caravaning, ouvert d'avril à octobre. *Euro-Land* (voir plus haut).

Manifestations religieuses et folkloriques: Le 15 août dans la soirée, illuminations folkloriques des maisons en l'honneur de Saint Roch. Spectacle unique en son genre.

Le Mardi Gras: grand cortège carnavalesque.

Aarschot est aussi un *centre d'art* de premier plan comportant plusieurs monuments et demeures historiques qui seront décrits dans un prochain itinéraire. Contentons-nous de citer ici:

L'*Eglise Notre-Dame* **, considérée comme le chef-d'œuvre de l'architecture gothique du Demer, séduit par le choix des matériaux (grès ferrugineux et pierre de Gobertange), la sveltesse de son vaisseau et l'élégance de sa tour, haute de 85 mètres. Le *meublier* * est d'une grande richesse (jubé et stalles remarquables, précieuse peinture sur bois (vers 1520-1530) figurant le Pressoir spirituel, etc.)

Le *Béguinage*, fondé en 1259, et en grande partie reconstruit en 1957-1960. Le Musée de Folklore et d'Ethnographie d'Aarschot y est installé. Le Musée est ouvert tous les jours de 10 à 12 h. et de 14 à 18 h. Entrée: 5 frs par personne.

La *Tour Saint-Roch* (1360), vestige de l'ancienne halle-aux-draps. Les *Moulins des Ducs* ('s Hertogenmolens), édifiés, en bordure du Demer, en 1505.

La *Tour d'Orléans*, vestige des anciennes fortifications (XIV^e siècle) d'où l'on jouit d'un *panorama* * unique sur la région. Table d'orientation. Ravissantes promenades aux abords de la ville (vallée du Demer et Bois de Meetshoven et de Gijmel).

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Le 300^e anniversaire du rattachement de Lille à la France

(suite de la page 48)

SAINT-OMER - PAS-DE-CALAIS

Musée Hôtel Sandelin « 1776 »

Ouvert les jeudis et dimanches de 10 à 12 h. et de 14 à 16 h. en hiver et de 14.30 h. à 18 h. en été.

Primitifs flamands, Ecole hollandaise et flamande XVII^e siècle.

Beaux ensembles français du XVIII^e siècle, mobiliers, boiseries. Tableaux de Lépicié (Lever de Fanchon), Greuze, Nattier, Boilly, Fragonard. Ivoires du XIX^e siècle; tapisseries; céramiques françaises et hollandaises (4.000 pièces environ).

Musée Henri Dupuis, 9, rue Henri Dupuis

Collection d'histoire naturelle: oiseaux (La plus belle collection de paradisiers en France). Coquilles. Folklore: vieille cuisine flamande.

ambule, ne nourrit d'autre ambition que de révéler au public les beautés et les trésors de sa ville, laquelle possède entre autres privilèges, celui d'avoir été le berceau de la puissante dynastie carolingienne.

Avec amour, J.H. Gauze brosse à l'intention des visiteurs un tableau vivant, alerte, coloré de l'actuel chef-lieu du Brabant Wallon. Procédant par petites touches nettes et concises, l'auteur dévoile progressivement les mille et un attraits de Nivelles, dont il ne néglige aucun des visages (histoire - légende - héraldique - folklore - monuments civils et religieux - gastronomie - espaces verts), réservant pour la fine bouche une promenade de 80 minutes, par les rues de la ville, à la recherche et à la rencontre du « Passé ».

Enrichi de quelque 25 dessins, ce fascicule d'une teneur de 48 pages est le vade-mecum tout indiqué pour le touriste cherchant à se détendre tout en s'instruisant. Il est vendu à notre comptoir d'accueil, 2, rue Saint-Jean, à Bruxelles 1, au prix de 30,— Frs.

Les Musées Royaux d'Art et d'Histoire possèdent une section islamique

Le 29 juin 1967, a été ouverte au public une salle consacrée aux arts de l'Islam. Des objets musulmans, qui se trouvaient dans nos collections depuis longtemps ou qui avaient été acquis récemment, y sont exposés formant, pour la première fois, un ensemble homogène. L'accent est mis sur la céramique, un des domaines les plus féconds de l'art islamique. Les pièces sont groupées par ère géographique allant de l'Afrique du Nord à l'Iran. Des vitrines modernes, avec éclairage intérieur, mettent en valeur chaque œuvre, voire chaque élément décoratif qui mérite d'être apprécié par le visiteur. Celui-ci verra, sur une carte fixée au mur sous un beau tapis ancien d'Asie Mineure, une carte sur laquelle ont été notés les principaux centres de production où des potiers ont travaillé. Les étiquettes n'ont été placées qu'à côté de pièces dont la date était certaine;

mais, au haut de chaque vitrine, une inscription bilingue mentionne le pays et le siècle auxquels appartiennent les différentes séries.

L'Iran, avec ses nombreux ateliers, est le plus abondamment représenté. On peut affirmer, avec fierté, qu'à peu près toutes les époques, depuis le VIII^e jusqu'au XVIII^e siècle, et les types de vases les plus caractéristiques figurent dans les longues vitrines consacrées à la céramique persane. L'Asie Mineure, de son côté, charme le spectateur par l'impression d'un véritable jardin que donnent les carreaux de faïence et les plats ornés de fleurs multicolores datant du XVI^e et du XVII^e siècle. Ajoutons que des inscriptions arabes, des bronzes, des verres anciens, des miniatures et un Coran sur parchemin, soigneusement calligraphié, complètent cette vision des domaines divers dans lesquels ont excellé les artistes et artisans des pays musulmans. Par contre, les tissus, à l'exception d'un Boukhara très décoratif, sont demeurés dans les grandes salles consacrées à l'histoire du textile.

A. MEKHITARIAN

Le Concours 1968 des Métiers d'Art du Brabant est réservé à la céramique utilitaire

En vertu du règlement général des concours de l'Office provincial des Artisans et Industries d'art du Brabant, il est organisé, en 1968, un concours en vue de favoriser la création artistique. Ce concours est réservé à la *céramique utilitaire*.

Ce concours est réservé, sans limite d'âge, aux artistes et artisans de nationalité belge établis dans la Province de Brabant. Sont également admis les artistes ou artisans de nationalité étrangère qui sont légalement domiciliés, depuis au moins deux ans, dans la Province de Brabant, au moment de l'organisation de ce concours.

Chaque concurrent pourra soumettre au jury deux œuvres personnelles présentant un caractère évident de recherche dans sa discipline.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Les inscriptions seront établies sur formulaire spécial et reçues au siège de l'Office jusqu'au 30 avril 1968, les pièces à soumettre au jury étant rassemblées également au siège de l'Office du 2 au 31 mai (date limite).

Un prix de 30.000 frs sera attribué à l'œuvre désignée par le jury qui pourra, en outre, décerner des mentions honorables. Si aucune pièce ne présentait de caractère évident de recherche créatrice et de technique, le jury pourra décider de ne pas attribuer ce prix.

Les artistes ont à leur charge les frais de transport de leurs œuvres tant pour l'envoi que pour la reprise de celles-ci. Les œuvres non reprises par les concurrents un mois après la date limite du retrait seront considérées comme définitivement abandonnées et deviendront la propriété de l'Office.

L'Office n'assume aucune responsabilité du chef des incendies, accidents de toute nature ou vol dont pourraient être l'objet les œuvres qui lui sont confiées soit à l'occasion de l'envoi ou du retour, soit pendant le temps qu'elles resteront à l'Office.

Les artistes ou artisans, par le seul fait de l'envoi de leur bulletin de participation, adhèrent sans réserve aucune à toutes les stipulations du règlement. Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à l'Office provincial des Artisans et Industries d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean, Bruxelles 1. Tél. (02) 12.96.80.

Middlesbrough accueillera cet été le second Festival « Tees-side International Eisteddfod »

A Middlesbrough, à l'estuaire de la rivière Tees et au cœur d'une des régions les plus pittoresques de l'Angleterre, le Yorkshire, était inaugurée, en 1966, une manifestation à portée culturelle et artistique dénommée: « Tees-side International Eisteddfod ».

Ce festival connu d'emblée un succès prometteur puisque cette première édition groupa plus de 6.000 participants

représentant au total 25 pays dont la Belgique.

Devant ce résultat surprenant, les organisateurs ont décidé d'organiser un second « International Eisteddfod » qui se tiendra à Middlesbrough, du 27 juillet au 4 août 1968. Dans le cadre de cette confrontation internationale réservée aux amateurs ainsi qu'aux personnes qui ne retirent pas de la discipline choisie l'essentiel de leurs revenus, divers concours seront organisés, dotés de nombreux prix pour un montant total de 10.000 livres sterling. C'est ainsi que des compétitions sont d'ores et déjà prévues pour le chant (chorales et soli), les ensembles et solistes instrumentaux, les groupes de chanteurs, musiciens et danseurs folkloriques, les peintres et les cinéastes (films de 8 à 16 mm).

Le campus de l'Ecole Prissick (Prissick School) servira de théâtre à cette grande rencontre. A cette fin, une immense tente pouvant accueillir 6.000 personnes sera dressée au cœur même des installations.

Les concurrents étrangers se verront rembourser les frais de voyage depuis le lieu de leur entrée en Grande-Bretagne jusqu'à Middlesbrough. Pendant la durée de leur séjour, ils seront hébergés dans des familles anglaises. L'inscription est gratuite pour les concurrents non britanniques. Les bulletins d'inscription doivent parvenir aux organisateurs pour le 1er avril 1968, au plus tard.

Programme, règlement, formulaires et tous renseignements complémentaires sur cette manifestation peuvent être obtenus en écrivant au General Secretary, Inter-Tie, 21, Albert Road, Middlesbrough, Angleterre.

Une date à retenir: le 7 avril 1968: journée « Rallye Pêle-Mêle »

Le dimanche 7 avril 1968, le Club des Chevaliers de la Route organise un grand rallye touristique comptant pour le criterium national des rallyes touristiques du R.A.C.B. Dénommée « Rallye Pêle-Mêle », cette compétition, qui bé-

néficie du patronage de notre Fédération n'a rien de commun avec les épreuves de vitesse et de régularité et est de ce fait à la portée de tous les automobilistes. Elle se déroulera aux confins de l'agglomération bruxelloise. La participation aux frais est fixée à 150 frs (assurance comprise).

Pour tous renseignements complémentaires, écrire ou téléphoner à M. André Hautecler, 12, avenue Joseph Baeck, Bruxelles 8. Tél. (02) 21.84.67.

Le Hainaut possède d'estimables retables

Il nous plaît de signaler à nos lecteurs une nouvelle et remarquable plaquette éditée par notre consœur, la Fédération touristique du Hainaut. Madame Josée Mambour ayant fait une vaste enquête concernant les retables conservés en Hainaut et les régions avoisinantes, le comte Jean de Borchgrave d'Altena et Madame Mambour ont repris ensemble ce travail et c'est le résultat de leur labeur fécond, très illustré, qui est publié aujourd'hui sous forme de petites monographies qui seront suivies de conclusions.

Il est certain que cette étude fera mieux connaître les trésors artistiques de contrées, où le mécénat, comme le souligne fort justement le comte de Borchgrave d'Altena, fut clairvoyant et eclectique, comme il devrait l'être encore aujourd'hui.

Nos lecteurs, qui seraient désireux d'acquiescer cette plaquette, peuvent s'adresser au siège de la Fédération touristique du Hainaut, rue des Clercs, 31, à Mons. Ils ne le regretteront pas.

Il y a cinq cents ans était fondé le Couvent de Boetendael

Il y a cinq cents ans que sur l'emplacement de l'actuel domaine Brugmann à Uccle, domaine qui est à l'heure présente en voie de lotissement, des Franciscains ont bâti un couvent nom-

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

mé « Boetendael » que rappellent encore l'avenue de Boetendael et la rue du même nom. Si de nos jours, en attendant que des maisons ou des tours ne s'édifient là, bien des promeneurs viennent goûter la paix de ce site qui fut enchanteur, vers la fin du Moyen Age déjà, cette partie de la forêt de Soignes était habitée par des ermites, qui venaient en cet endroit solitaire chercher le recueillement et y faire pénitence, d'où le nom de Boetendael ou Val des Pénitences ou Expiations donné à ce lieu.

On peut encore y voir aujourd'hui un hêtre pourpre plusieurs fois séculaire sous lequel avec l'accord de l'Administration communale, le Cercle d'Histoire, d'Archéologie et de Folklore d'Uccle et des environs envisage d'ériger une stèle commémorative.

Tout cela et bien d'autres choses encore, Mademoiselle Lados van der Mersch, conseillère communale d'Uccle, le rappelle dans une brochure qui sera envoyée franco contre versement de 22 frs au no 451.41 du C.C.P. de son auteur. L'ouvrage existe aussi en version néerlandaise.

Le Payottenland et Grimbergen figurent au programme de nos excursions d'avril-mai

A l'initiative de M. Emile Deget, le dynamique membre de notre Fédération touristique, diverses promenades pédestres seront organisées, à l'intention de nos affiliés durant les mois d'avril et de mai 1968.

Le dimanche 7 avril est prévue une jolie balade de Berchem-Sainte-Agathe à Dilbeek via les pittoresques hameaux de Kattebroek et d'Elegem. Une halte aura lieu à la guinguette « In den Meiboom » 50, Elegemstraat, Dilbeek, vers 16 h 30.

Réunion: Place communale de Berchem-Sainte-Agathe (aubette des trams et autobus). Départ à 15 heures précises. Retour par train au départ de la station de Dilbeek.

Le dimanche 21 avril aura lieu une excursion du Mutsaert à Grimbergen via Neder-over-Heembeek. Réunion au Mutsaert (arrêt des trams vicinaux G et S). Départ à 15 heures précises. Retour, par vicinal, vers 18 h 30.

Le dimanche 5 mai est organisée une splendide promenade printanière de Leeuw-Saint-Pierre à Berchem-Saint-Laurent par un itinéraire inédit empruntant des sentiers et servitudes le long du Schaapsvijverbeek (affluent de la Zuen). Départ: Place Rouppe, par bus H, à 14 h 45 précises. Retour à Bruxelles vers 20 heures.

Le dimanche 19 mai, une promenade est organisée au pays des fraisières, de Schepdaal (Spanuit) à Pede-Sainte-Geertrude, en suivant le vallon de la Pede. Départ de la Porte de Ninove, par tram vicinal Ni, à 14 h 45 précises. Retour à Bruxelles (Place Rouppe) vers 19 h 30.

Cordiale invitation à tous nos membres.

La Société Belge d'Études Napoléoniennes publie chaque trimestre un bulletin scientifique

Le 18 juin 1815, entre 13 et 20 heures, sur le flanc méridional du plantureux plateau de Mont-Saint-Jean, dernier rempart naturel sur la route de Bruxelles, se déroula la plus retentissante, la plus hallucinante et la plus impitoyable bataille de tout le XIXe siècle, l'une des plus meurtrières aussi de l'histoire universelle. Quand le soleil se coucha sur la « morne plaine », le destin de l'Europe était scellé tandis que le rideau tombait sur le dernier acte de la glorieuse et tragique épopée napoléonienne. Depuis, il ne s'est pas écoulé de génération sans que ne soient érigés aux quatre coins du champ de bataille et même bien au-delà, du côté des Quatre-Bras, de Ligny ou de Wavre des monuments de tout gabarit commémorant le sacrifice et l'abnégation des combattants des deux camps.

Tandis que ces mémoriaux tressaient tout autour de cette terre héroïque,

leur couronne de granit, de marbre ou de cuivre, un historien, Lucien Laudy, consacrait les plus belles années de sa vie à sauver de l'oubli une humble ferme du XVIIIe siècle, qu'il avait acquise par mariage et qui ne serait sans doute jamais sortie de l'anonymat si elle n'avait eu l'insigne honneur d'abriter l'Empereur en personne au cours de la nuit précédant l'engagement décisif du 18 juin 1815. Grâce aux soins jaloux de Lucien Laudy, cette habitation, mieux connue sous l'appellation de « Ferme du Caillou » devint très vite un lieu de pèlerinage où le propriétaire exhibait avec une légitime fierté les collections qu'avec amour et persévérance il avait accumulées au fil des ans.

La résurrection du Caillou resterait-elle l'œuvre d'un homme et disparaîtrait-elle avec son auteur? Sans doute en aurait-il été ainsi, si au lendemain du décès de Laudy, survenu en 1948, n'avait été fondé, sous l'impulsion de Théo Fleischman, un organisme qui s'assigna comme tâche première de sauver le Caillou et d'y créer ensuite un musée. C'est ainsi que naquit en 1950, la Société Belge d'Études Napoléoniennes, qui bénéficiant du concours généreux du public et de l'appui désintéressé de quelques mécènes, dont le Comte de Launoit, a su, en achetant la Ferme, non seulement préserver le patrimoine historique et touristique que constitue ce monument, mais encore l'enrichir en transformant cette suprême étape de l'Empereur avant sa déchéance, en musée napoléonien, le seul du genre existant en Belgique, où chaque année, se donnent rendez-vous des milliers d'amants du passé et de touristes avides d'enrichissement culturel.

Si le « sauvetage » et la « promotion » du Caillou constituent la réalisation la plus spectaculaire à verser au crédit de la Société Belge d'Études Napoléoniennes, ce groupement n'a pas pour autant limité son objectif à la préservation de ce seul monument historique, mais il a multiplié depuis sa constitution les initiatives visant à revivifier les grands moments de la geste sublime des journées de juin 1815. C'est ainsi que parmi les interventions aussi

discrètes qu'efficaces de la Société, on peut citer: la restauration du monument en granit élevé dans le verger d'Hougoumont en hommage aux soldats français morts en ce lieu, le 18 juin 1815; la restauration dans le cimetière désaffecté de Ways de la tombe du Général Duhesme, commandant la Jeune Garde Impériale, tombé le 18 juin 1815, à la tête de ses troupes dans Plancenoit en flammes et décédé, le 20 juin 1815, à 2 heures du matin, dans une chambre de l'ancienne Auberge du Roi d'Espagne, à Genappe; l'apposition à la Ferme de la Haie-Sainte, à l'église de Plancenoit et dans le verger de la Ferme du Caillou de plaques rappelant respectivement le sacrifice des combattants français devant les murs de la Haie-Sainte, la bravoure déployée à Plancenoit par la Jeune Garde de l'Empereur Napoléon, commandée par le général comte Duhesme, et, enfin, le bivouac, dans le verger du Caillou pendant la nuit du 17 au 18 juin 1815, du 1er Bataillon du 1er Régiment de Chasseurs à pied de la Garde Impériale.

Parallèlement à cette mission de sauvegarde, la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes développe sur le plan scientifique une action soutenue dont l'essentiel est consigné dans le bulletin d'informations que la Société publie trimestriellement. Grâce à la collaboration d'écrivains de talent: historiens, hommes de lettres, écrivains, publicistes, folkloristes, la Société a contribué et contribue toujours à une meilleure connaissance humaine du phénomène bonapartiste sur lequel en dépit de l'abondante littérature parue à ce jour, toute la lumière est loin d'être faite.

Les lecteurs désirant s'affilier à la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes, peuvent acquérir la qualité de membre en versant au C.C.P. 791.00 de la Société, le montant de 200, frs (cotisation pour 1968).

Afin de simplifier les opérations comptables, les lecteurs résidant en France ont intérêt à payer leur cotisation par mandat de poste international à l'adresse de la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes, 4, rue Saint-Jean à Bruxelles 1.

Il est signalé que tous les membres en règle avec leur cotisation bénéficient de la livraison gratuite du bulletin trimestriel édité par l'association, bulletin que tout esprit curieux des choses du passé lira avec intérêt.

Les Serres Royales de Laeken seront ouvertes au mois de mai

Chaque année, les Serres Royales de Laeken sont ouvertes au public, pour quelques jours.

Des dizaines de milliers de visiteurs ont ainsi l'occasion de découvrir la magnificence de ces serres célèbres où la flore exotique est remarquablement bien représentée.

En 1968, les Serres Royales de Laeken seront ouvertes au mois de mai, les mercredi 1er, samedi 4, dimanche 5, jeudi 9, samedi 11, dimanche 12, jeudi 16, samedi 18 et dimanche 19, chaque fois, de 14 à 18 h.

L'entrée se fait par l'avenue du Parc Royal, près du Gros Tilleul.

Manifestations dans le cadre de l'Opération Musées 1968

Avril 1968

1 **Bruxelles:** Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Parc du Cinquantenaire: grande exposition de sculptures romaines du Musée de Bordeaux, sur le thème: « Bordeaux, capitale de l'Aquitaine, un exemple de romanisation en Gaule » avec présentation d'une cinquantaine d'œuvres prêtées par le Musée d'Aquitaine de Bordeaux (corniches décorées, chapiteaux, autels, stèles, têtes, statues, etc...). L'exposition restera ouverte jusqu'au 2 juin 1968. — Au Musée Instrumental, 17, Petit-Sablon: Les Instruments de musique folkloriques de la Belgique (jusqu'au 30 septembre 1968). — A la Bibliothèque Royale de Belgique: « Du Pérugin à Guardi » groupant des dessins italiens du Musée de Lille (jusqu'au 7 avril 1968).

3 **Bruxelles:** Au Musée Instrumental, 17, Petit-Sablon: Concert avec la participation du groupe du gamelan (de 20 à 22 heures). Des récitals de clavecin, orgue, cor, flûte à bec ou flûte traversière, viole, vielle, etc... sont prévus tous les mercredis de 20 à 22 h., jusqu'à la fin mai.

13 **Gaasbeek:** Au Château de Gaasbeek: exposition de peintures et de sculptures organisée par le groupement culturel du Pajottenland (jusqu'au 5 mai 1968).

25 **Bruxelles:** Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Parc du Cinquantenaire: Peintures et sculptures modernes de l'Inde (jusqu'au 26 mai).

26 **Gaasbeek:** Au Château de Gaasbeek, à 20 heures: Récital avec la participation de Hugo Van de Velde violoniste et de Flory Muysshondt, pianiste. Commentaires, en néerlandais par Carl van de Velde.

Tervuren: Au Musée Royal d'Afrique Centrale: inauguration d'une nouvelle salle consacrée à la minéralogie.

27 **Nivelles:** Au Musée d'Archéologie 27, rue de Bruxelles: « Rétrospective René Lesuisse » (jusqu'au 3 juin).

Mai 1968

1 **Bruxelles:** Au Musée Instrumental, 17, Petit-Sablon: Visites guidées centrées sur des thèmes spéciaux (jusqu'au 15 mai 1968).

4 **Bruxelles:** A la Bibliothèque Royale de Belgique: Produits de la « Spiral Press » (exposition typographique). Clôture: le 2 juin 1968.

11 **Gaasbeek:** Au Château de Gaasbeek: Exposition des œuvres de Pedro Bas (jusqu'au 26 mai).

17 **Averbode:** Eglise abbatiale à 20 h 30: la Neuvième Symphonie de Beethoven et le Psalmus Hungaricus de Zoltan Kodály par l'Orchestre de Liège et le Chœur « Arti Vocali » sous la direction de Hendrik Rycken.

21 **Bruxelles:** Au Musée Royal de l'Armée et d'Histoire Militaire, Palais du Cinquantenaire: Exposition des dessins et estampes sur la bataille de Waterloo, faisant partie de la collection de Maître Logie (jusqu'au 10 juin 1968).

AVRIL 1968

- 25 **BRUXELLES:** Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Parc du Cinquantenaire: « Peintures et sculptures modernes de l'Inde » (jusqu'au 26 mai).
- 26 **VERBODE:** A la Prélatrice: Concert de Musique de Chambre (à 20 h 30), avec le concours du Duo Travers-Huybregts.
- BRUXELLES:** Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Exposition des dessins et manuscrits illustrés de Serge Wollner (jusqu'au 11 mai).
- GAASBEEK:** Au Château de Gaasbeek à 20 heures: Récital de musique avec le concours de Hugo Van de Velde, violoniste et de Flory Muysshondt, pianiste. Présentation et commentaires en néerlandais par Carl van de Velde.
- IXELLES:** A la Salle Mercelis, 13, rue Mercelis, à 20 heures: Soirée artistique organisée par le Centre d'Art d'Ixelles.
- TERVUREN:** Au Musée Royal d'Afrique Centrale: inauguration d'une nouvelle salle consacrée à la minéralogie.
- 27 **JETTE:** A l'Hôtel communal, place Cardinal Mercier: Exposition de peinture (Baurain), jusqu'au 12 mai.
- NIVELLES:** Au Musée d'Archéologie, 27, rue de Bruxelles: Rétrospective René Lesuisse (jusqu'au 3 juin).
- 28 **SAINT-JOSSE-TEN-NOODE:** Au Centre International Rogier: Salon de la Papeterie, en la Salle Léonard de Vinci (jusqu'au 5 mai).
- AVRIL 1968**
- 1 Dans tout le pays: Ouverture officielle de la première quinzaine de la deuxième Campagne internationale des Musées (jusqu'au 15 mai).
- BRAINE-L'ALLEUD:** Moto-Cross international.
- BRUXELLES:** Au Musée Instrumental, 17, Petit-Sablon: Visites guidées centrées sur des thèmes spéciaux (jusqu'au 15 mai).
- 4 **BRUXELLES:** A la Bibliothèque Royale de Belgique: Produits de la « Spiral Press » (exposition typographique) jusqu'au 2 juin.
- IXELLES:** A la Salle Mercelis, 13 rue Mercelis, à 20 heures: Représentation théâtrale par la Compagnie « Comedy » de Bruxelles.
- JETTE:** Au Parc Paul Garcet: Exposition de sculpture (jusqu'au 19 mai).
- WOLUWE-SAINT-LAMBERT:** Représentation en néerlandais: « De Meiboomplanting », par le groupe « De Garve ». Egalement le 5 mai.
- 5 **VILVORDE:** Procession de Notre-Dame de la Consolation.
- 6 **VILVORDE:** Concours agricole pour chevaux, porcs, bétail et animaux de basse-cour.
- 7 **VILVORDE:** Course cycliste internationale pour professionnels.
- 11 **GAASBEEK:** Au Château de Gaasbeek: Exposition des œuvres de Pedro Bas (jusqu'au 26 mai).
- 11 et 12 **DIEST:** Journées de la Jeunesse.
- 12 **GRIMBERGEN:** Procession de Saint-Servais.
- HAMME-MILLE:** A la Chapelle Saint-Corneille (hameau de Mille), pittoresque pèlerinage à Saint-Corneille avec la participation de nombreux cavaliers, chars et sociétés de musique. A 10 heures, messe solennelle en plein air.
- LIMELETTE:** Rallye touristique automobile.
- 17 **AARSCHOT:** Foire commerciale européenne (jusqu'au 26 mai).
- VERBODE:** En l'église abbatiale, à 20 h 30: La Neuvième Symphonie de Beethoven et le Psalmus Hungaricus de Z. Kodály avec le concours de l'Orchestre Symphonique de Liège et du chœur « Arti Vocali » sous la direction de Hendrik Rycken.
- BRUXELLES:** Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: exposition consacrée au « Patrimoine artistique de la Province » (jusqu'au 1er juin).
- RHODE-SAINT-GENESE:** Exposition annuelle, à l'Ecole Moyenne, rue de l'Ecole.
- 18 **NIVELLES:** Foire commerciale du Printemps - Concerts (jusqu'au 27 mai).
- 20 **BRUXELLES:** Concours musical international Reine Elisabeth pour piano. Epreuve finale au Palais des Beaux-Arts (jusqu'au 25 mai).
- 21 **BRUXELLES:** Au Musée Royal de l'Armée et d'Histoire Militaire, Palais du Cinquantenaire: Exposition des dessins et estampes sur la bataille de Waterloo, faisant partie de la collection de Maître Logie (jusqu'au 10 juin).
- 23 **NIVELLES:** Grande Braderie (Chambre de Commerce) — Ascension d'un ballon.
- 27 **LONDERZEEL:** Au quartier de Saint-Joseph, marché annuel pour chevaux et bêtes à cornes (30.000 francs de prix).

MAI 1968